

**Jean DAUJAT**

**L'ÉGLISE**  
**ET**  
**LE MONDE MODERNE**

NIHIL OBSTAT

IMPRIMATUR

*Élie MAIRE, Can. Cens. ex off.*

Lutetiae Parisiorum, die 16a septembris 1949

Petrus BROT, v. g.

*À nos filleuls :*

Jeannine, — Anne-Marie, — Jean, — François-Marie, — Bernard, — François, — Erco, — Denise, — Marie-France, — Jean-Baptiste, — Marie-Christine, — Patrick, — Françoise.

---

## Table des matières :

INTRODUCTION.....	3
L'ESSENTIEL ET LE CONTINGENT DANS L'ÉGLISE .....	6
L'ÉGLISE ET LE MONDE .....	13
L'ÉGLISE ET L'HISTOIRE .....	23
LE MONDE MODERNE.....	28
PROBLÈMES DE VIE SPIRITUELLE .....	35
PROBLÈMES DOCTRINAUX.....	39
PROBLÈMES MORAUX .....	50
PROBLÈMES TEMPORELS.....	53
PROBLÈMES D'APOSTOLAT.....	61
CONCLUSION .....	64

## INTRODUCTION

§1 À la fin du siècle dernier tout ce qui paraissait vivant dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre social échappait à toute influence du christianisme et se détournait de lui, et les esprits réfléchis considéraient l'Église comme une survivance attardée d'un passé révolu, comme une ruine demeurant depuis le Moyen-Âge, mais destinée à disparaître définitivement au XXe siècle, tandis que les voies de l'avenir semblaient se situer complètement en dehors du christianisme. Un demi siècle a passé : le monde de 1900 s'est effondré dans des torrents de boue et de sang et l'humanité a connu un degré de souffrance et de malheur et une dégénérescence physique et morale que jamais les siècles passés n'avaient encore atteints, et l'Église demeure dans son éternelle jeunesse et connaît un renouveau et une vitalité que jamais les hommes de 1900 n'auraient pu prévoir, les catholiques sont dans tous les domaines à l'avant-garde du progrès intellectuel et du progrès social, et les foules se pressent à Lourdes, à Lisieux, autour de Notre-Dame de Boulogne, dans tous les pèlerinages et tous les sanctuaires. La civilisation du XIXe siècle est aujourd'hui la civilisation d'hier : les unes après les autres les civilisations passent, mais l'Église demeure, et s'il lui arrive de traverser des passages obscurs, sa vie impérissable connaît de perpétuel renouveau, et le vieux tronc reverdit et refleurit sans cesse. Née malgré l'Empire romain qui a ligué toutes ses forces contre elle, l'Église a converti l'Empire romain qui, au IVe siècle, est devenu chrétien : l'Église a vu au Ve siècle s'effondrer l'Empire romain et déferler les invasions barbares, mais sa vie s'est gonflée d'une sève nouvelle et elle a converti les peuples barbares, inspiré et formé le Moyen-Âge et créé l'Europe. L'Église a vu disparaître cette civilisation du Moyen-Âge qui était née de son influence et le monde moderne naître et se développer en échappant de plus en plus à son influence et en s'opposant de plus en plus à elle : l'Église demeure. Notre temps a touché le fond de l'abîme de la misère humaine dans tous les ordres, notre temps est la fin d'une civilisation et, à travers une angoisse jamais connue à un tel degré, la gestation d'un monde nouveau : à travers cette crise, à travers ce tournant de l'histoire où nous vivons, l'Église est là plus jeune et plus vivante que jamais.

§2 Mais beaucoup de chrétiens s'inquiètent de ce que deviendra l'Église dans cette tempête historique qui balaie une civilisation. Ne s'est-elle pas, à chaque tournant de l'histoire, adaptée au monde nouveau en train de naître ? Sa jeunesse et sa vitalité ne comportent-elles pas de s'adapter à notre siècle, de se transformer pour prendre une figure qui corresponde aux exigences du XXe siècle ? Et beaucoup de chrétiens, poussés par l'ardeur d'un zèle généreux à vouloir baptiser et introduire dans l'Église tout l'apport de notre temps, mettent l'Église en demeure de changer de visage, de se métamorphoser pour être bien du XXe siècle et répondre à tous les besoins du XXe siècle. Et souvent même ce zèle se change en propos amers et en récriminations contre l'état actuel de l'Église considéré archaïque, sclérosé par la routine, étranger aux préoccupations du siècle, fermé à tout ce qui est moderne, contre la hiérarchie qui ne saurait pas s'adapter à temps, s'ouvrir aux besoins des hommes d'aujourd'hui, comprendre la rapide évolution du siècle, des idées et des moeurs. Nul n'ignore combien d'articles ou de discours retentissants, combien de polémiques devenant souvent violentes, ces problèmes ont provoqués récemment. Car à ceux qui veulent moderniser l'Église d'autres répondent que la vérité chrétienne ne change pas, que l'Église demeure la même tandis que le monde change. Les esprits sont troublés et hésitent sur ce que l'Église doit faire pour remplir sa mission en notre temps, se demandent si son devoir est de demeurer elle-même ou de se transformer pour se

conformer au siècle dans lequel elle doit vivre et agir. La foi, pensent les uns, n'est-ce pas croire à l'éternité de l'Église, croire à sa vérité éternelle sans se laisser influencer par les idées du siècle et le monde qui change ? La foi, pensent les autres, n'est-ce pas croire à la jeunesse de l'Église qui la fait s'adapter toujours, déployer sa vitalité sous les visages les plus divers, assimiler l'apport de tous les siècles ?

§ 3 À chaque époque de l'histoire ce problème a existé. À chaque époque il y a eu des esprits qui auraient voulu que l'Église se transforme pour s'adapter à un siècle dont le visage périssable passait déjà alors que l'Église seule demeure, tandis que passent les civilisations. À chaque époque il y a eu des esprits qui voulaient enfermer l'Église dans une routine et ignorer les besoins et les appels de leur temps. Mais à notre époque le conflit est particulièrement grave et le problème particulièrement difficile parce que le monde moderne, dans ses principes essentiels et son inspiration profonde, s'oppose violemment au christianisme et l'Église a dû condamner catégoriquement toute acceptation des principes antichrétiens du siècle. Le *Syllabus* de Pie IX condamne l'affirmation que « le Pontife Romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, avec le libéralisme et avec la civilisation moderne ». Mais alors, diront les chrétiens angoissés, comment être chrétien en appartenant à ce monde moderne dont les principes sont condamnés ? Beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui veulent et veulent passionnément être de leur temps pour répondre à tout l'appel humain qui monte vers eux, et ne pas être sourds aux besoins de ce temps : la charité n'exige-t-elle pas qu'ils épousent toutes les préoccupations des hommes de leur siècle, qu'ils prennent en charge tout ce qui est de leur temps pour le sauver ? Mais alors, comment à la fois être de leur temps et être de l'Église quand ils s'opposent l'un à l'autre, comment être à la fois fidèles à l'appel de leur siècle et aux exigences de l'Église ? L'Église ne risque-t-elle pas d'être rejetée, d'être absente du monde nouveau qui se construit si elle ne sait pas accepter toutes les exigences de ce monde nouveau, s'adapter à lui, quitter son visage attardé du Moyen-Âge pour devenir dans le monde moderne une Église moderne soulevant toute la pâte humaine de ce siècle par la présence en elle du ferment chrétien ?

§ 4 Il est indispensable d'envisager en face et de résoudre complètement ce problème de la mission de l'Église au sein du monde moderne, de la situation et de l'attitude de l'Église au sein de notre siècle.

§ 5 Il est d'abord possible d'apporter une réponse extérieure et superficielle, une sorte de norme juridique qui consistera à distinguer *ce qui, dans l'Église, ne peut pas changer* et *ce qui, dans l'Église, peut changer* : il y a dans l'Église des éléments *essentiels* qui ne peuvent changer ou disparaître sans qu'elle cesse d'être l'Église, et il y a dans l'Église des éléments *contingents* qui ne lui appartiennent pas essentiellement et qui peuvent changer ou disparaître sans qu'elle cesse d'être l'Église. Il est évident que nous ne pouvons suivre, ni ceux qui voudraient supprimer le dogme de la Rédemption, ni ceux qui ne veulent pas la suppression des chaises. Un premier travail tracera donc des barrières ou des frontières en marquant les limites de ce qu'il est possible de transformer dans l'Église.

§ 6 Cette première réponse est indispensable, mais ne suffit pas, parce qu'il ne suffit pas d'avoir des règles. Il faut aller jusqu'aux sources, éclairer entièrement le problème par les principes profonds qui en commandent la solution, acquérir les principes vivants et intérieurs de jugement qui permettent de comprendre. Le monde moderne n'étant qu'un visage particulier du monde, nous ne pouvons voir clair sans traiter d'abord le problème général des rapports entre *l'Église et le monde*. Mais nous nous attachons plus particulièrement au fait que le monde évolue. Comment l'Église se comporte-t-elle par rapport à cette évolution ? Et voici le problème des rapports entre *l'Église et l'histoire*. Y a-t-il évolution dans l'Église, et comment se situe-t-elle par rapport à l'évolution de l'humanité ? Il fallait résoudre ces deux grands problèmes de doctrine avant d'aborder ce qui touche directement *le monde moderne* : juger ce monde moderne du point de vue chrétien et préciser l'attitude de l'Église à son égard.

§ 7 Nous serons ainsi en possession de tous les fondements doctrinaux de notre étude. Il restera à les appliquer en envisageant des problèmes pratiques concernant la mise en œuvre de l'attitude de l'Église par rapport au monde présent et la situation et la vie actuelles de l'Église. Ces problèmes pratiques se classeront en *problèmes de vie spirituelle, problèmes doctrinaux, problèmes moraux, problèmes temporels, problèmes d'apostolat*. Et les

problèmes d'apostolat, qui sont les problèmes de vie conquérante de l'Église, nous amèneront à conclure sur l'affirmation que l'Église a, vis-à-vis du monde moderne, une mission de conquête pour le triomphe de Jésus-Christ.

## L'ESSENTIEL ET LE CONTINGENT DANS L'ÉGLISE

§ 8 Pour savoir ce que l'Église peut accepter du monde moderne, et si elle doit se transformer elle-même pour se moderniser, il y a une question préalable : savoir ce qui, dans l'Église, est essentiel et ne peut pas changer, et ce qui, dans l'Église, est contingent et peut changer. Sans résoudre le fond du problème, cette question préalable permettra de tracer des limites ou des frontières qu'il est indispensable de respecter.

§ 9 Il n'y a qu'une manière de répondre à une telle question : c'est de *suivre l'enseignement que l'Église nous donne sur elle-même*, l'Église seule peut définir ce qui en elle est essentiel et ce qui en elle est contingent. Il ne s'agit pas ici d'adopter une opinion personnelle, mais de savoir ce que l'Église nous dit et de le croire. Certes, cette attitude suppose *la foi dans l'enseignement de l'Église*. Mais, pour qui n'a pas la foi dans l'enseignement de l'Église, le problème que nous voulons traiter n'existe pas ou n'a pas d'intérêt : ce n'est que parce que nous croyons que l'Église est la Vérité et la Vie de Jésus-Christ communiquées aux hommes, et que nous voulons être membres de l'Église pour trouver en elle cette Vérité et cette Vie, et en vivre, que nous avons intérêt à savoir ce qui, dans l'Église, peut changer et ce qui ne peut pas changer, et à nous préoccuper de son attitude en face du monde présent. Prétendre résoudre le problème hors de la docilité à l'Église, c'est aboutir à une position qui ne serait plus celle de l'Église, qui ne concernerait plus l'Église, c'est donc supprimer cela même dont il s'agit. Si l'Église vous dit : « Ceci ne peut pas changer », et si vous répondez : « Moi, je pense que cela peut changer et je veux le changer », vous allez, par ce changement que l'Église n'accepte pas, faire quelque chose qui n'appartient pas à l'Église, qui n'est plus l'Église, et alors ce n'est pas l'Église qui a changé, c'est vous qui avez changé en cessant d'appartenir à l'Église. À toutes les époques il y a eu des hérétiques qui ont opposé ce qu'ils pensaient à l'enseignement de l'Église, mais ils n'ont pas fait changer l'Église et son enseignement, ils se sont simplement mis hors de l'Église, et ils ont fait quelque chose qui n'était plus de l'Église. Le problème posé par ce livre n'existe que moyennant la foi dans l'enseignement de l'Église : c'est cette foi que, à chaque page, nous supposons et prendrons pour fondement, considérant l'Église non selon telles vues personnelles, mais telle qu'elle se présente et se définit elle-même. Quant à justifier cette foi dans l'enseignement de l'Église, ce n'est pas l'objet de ce livre, qui n'est pas un traité d'apologétique.

---

§ 10 Deux vérités fondamentales de la foi catholique commandent la solution du problème.

§ 11 1). L'Église est Jésus-Christ prolongeant et continuant sa vie en tous les hommes qui sont ses membres, qui sont greffés sur Lui comme les branches sur le tronc, et incorporés à Lui. Donc comme Jésus-Christ est réellement Dieu et réellement homme, *l'Église est à la fois et indissolublement divine et humaine*. Par sa vie divine elle prend racine dans l'éternité de Dieu et ne peut changer : au regard de la foi, il y a là dans l'Église quelque chose qui est absolument permanent et immuable à travers toute la succession des siècles. Au contraire, la nature humaine est celle d'un être qui change, et dans sa vie humaine l'Église est susceptible de changement. Le Christ lui-même en sa nature humaine a changé : l'agonisant du Jardin des Oliviers était différent de l'enfant de la crèche et le ressuscité

du matin de Piques différent du crucifié du vendredi saint. Donc l'Église en sa vie humaine connaît des phases successives différentes les unes des autres et change : elle a une histoire. Mais ce changement dans la vie humaine de l'Église laisse subsister en elle des éléments qui ne changent pas : son lien à sa vie divine, son enracinement dans la Divinité de Jésus-Christ et les conditions et structures essentielles que Jésus-Christ lui-même a établies en elle pour se communiquer à elle.

§ 12 2). L'Humanité de Jésus-Christ, parce qu'elle est l'Humanité de Dieu le Fils, est absolument parfaite dans tous les ordres, contenant en elle toute vérité et toute grâce, et une source infinie de salut et de sainteté pour sauver et sanctifier tous les hommes jusqu'à la fin des temps. Il est donc certain que jamais l'évolution de l'histoire humaine n'amènera quelque chose de plus parfait que Jésus-Christ et l'Église, en qui sa vie se continue. Pour quiconque a la foi chrétienne il n'y a pas à attendre pour demain un « surhomme » qui constituerait une réalité nouvelle plus parfaite que tout ce qui a existé jusqu'ici : *la perfection de l'homme a été réalisée une fois pour toutes et complètement en Jésus-Christ, et est communiquée dans son Église*. Jésus-Christ et l'Église ne sont pas un chaînon ou une étape dans une évolution qui aboutirait à un Être plus parfait non encore réalisé. La seule évolution est celle qui consiste à communiquer de plus en plus la perfection de Jésus-Christ à toute l'humanité, c'est là la croissance de l'Église, mais c'est une croissance vers une perfection que Jésus-Christ possède en Lui dès son origine, dès que l'humanité et la Divinité sont unies en Lui, et qu'Il n'a qu'à communiquer. En aucun cas l'évolution de l'Église ne peut être l'acquisition d'une perfection nouvelle qu'elle ne trouverait pas dès son origine en Jésus-Christ dont elle continue la vie.

§ 13 Tels sont les deux fondements inébranlables dont nous ne devons jamais nous écarter.

---

§ 14 De ces principes, il nous est maintenant facile de déduire ce qui est essentiel et immuable dans l'Église, et ne peut absolument pas, et en aucun cas, être changé par l'évolution de l'histoire.

§ 15 L'Église a les promesses de la vie éternelle, ou plus précisément, ayant en elle la vie de Dieu, elle a en elle, dès qu'elle existe, la vie éternelle. Jamais donc l'Église ne cessera d'exister et d'être ce qu'elle est, la vie de Jésus-Christ communiquée en elle aux hommes et se prolongeant en eux, le salut et la sainteté, dont la source est en Jésus-Christ, donnés aux hommes. *Jamais il n'y aura pour les hommes d'autre source de salut et de sainteté que Jésus-Christ et l'Église en laquelle Il communique sa vie*. Cela est établi pour l'éternité. Jamais donc l'histoire ne révélera un salut et une sainteté de l'homme qui ne viendraient pas de Jésus-Christ. Si des hommes se sauvent hors de l'appartenance visible au Christ et à l'Église, c'est en leur appartenant invisiblement par le désir conscient ou inconscient, explicite ou implicite, de l'unique Sauveur qu'ils ignorent.

§ 16 De là résultent bien des données immuables et que l'histoire ne peut modifier. Jamais l'humanité ne se trouvera dans un ordre purement naturel où elle pourrait réaliser sa destinée par le simple développement de la nature humaine, par le seul épanouissement de la personne humaine, comme on dirait aujourd'hui : c'est pour l'éternité et d'une manière immuable que Dieu a créé les hommes pour être infiniment plus que des hommes et avoir en eux infiniment plus que la nature humaine, pour être réellement ses enfants, ayant part à sa nature divine comme les enfants ont part à la nature de leur père, pour vivre réellement de sa vie même de Dieu qui leur est donnée par la grâce. *Il est établi pour l'éternité que les hommes ne peuvent réaliser leur destinée que dans cet ordre surnaturel où, par le don entièrement gratuit de la grâce de Dieu, ils sont enfants de Dieu*. Il ne leur a pas été dit : « Soyez parfaits d'une perfection humaine, du plein épanouissement de l'homme », mais : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », c'est-à-dire de la perfection même de Dieu, et cela leur est dit pour l'éternité. Jamais ne disparaîtra *l'abîme infini qui existe entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel*, entre la vie de la nature humaine et la vie de la grâce, qui est la vie de Dieu donnée aux hommes : l'homme ne peut cesser d'être par sa nature humaine

une créature à une distance infinie du Créateur et jamais l'homme ne parviendra par sa nature humaine, par son effort d'homme à rejoindre Dieu, à s'élever jusqu'à Lui, à vivre de sa vie. C'est et ce sera toujours l'erreur de toutes les fausses mystiques de vouloir élever l'homme jusqu'à Dieu par son propre effort. Jamais cette erreur ne deviendra vérité. Il demeurera éternellement vrai que l'homme ne peut vivre de la vie de Dieu que si Dieu le lui donne par un don entièrement gratuit, auquel l'homme n'a aucun droit, qui est de la part de Dieu pure générosité d'amour, et qui transcende infiniment toutes les possibilités de la nature humaine. Jamais l'évolution naturelle de l'univers et de l'humanité ne pourra aboutir d'elle-même à l'ordre surnaturel, engendrer d'elle-même quoi que ce soit de surnaturel.

§ 17 Jusqu'à la fin des temps, la structure de la vie surnaturelle restera dans l'homme ce que Dieu l'a faite : fondée sur les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Jamais l'homme ne pourra se sauver et se sanctifier sans ces vertus. Jamais des vertus plus parfaites ou meilleures que ces trois vertus théologiques ne lui seront données. Jamais aucune évolution de l'homme ne pourra faire que sa perfection consiste en autre chose que dans les trois vertus théologiques qui sont des vertus divines puisqu'elles ont pour objet Dieu lui-même, Dieu cru dans sa vérité infinie qui se révèle à notre intelligence, Dieu espéré dans ses promesses, Dieu aimé pour lui-même dans sa bonté infinie.

§ 18 Jamais l'histoire ne pourra changer ce fait initial de la destinée historique de l'humanité, fait voulu par Dieu et que nous ne connaissons que par la Révélation divine <sup>1</sup>, que tous les hommes descendent d'un couple unique, Adam et Ève, de qui ils devaient, selon le plan primitif de Dieu, hériter en naissant la vie surnaturelle avec la nature humaine. La suite de l'histoire ne verra jamais naître un homme hors de la descendance d'Adam et Ève. Jamais l'histoire ne pourra non plus supprimer cet autre fait initial, qui s'est produit et ne peut plus ne pas s'être produit, qu'Adam et Ève ont rejeté la vie surnaturelle que Dieu leur avait donnée pour se complaire dans leur seule nature humaine et y jouir d'une pleine indépendance, et qu'en conséquence de *ce péché « originel »* (c'est-à-dire accompli par l'humanité à son origine) nous naissons héritant d'Adam et Ève une nature humaine dépouillée et détournée de la vie surnaturelle, c'est-à-dire détournée de la fin pour laquelle Dieu l'avait créée et par là établie dans le désordre de la complaisance en elle-même, du repli sur soi. Jamais des êtres humains autres que Jésus et Marie ne naîtront sans le péché originel, jamais le péché originel ne pourra être aboli autrement que par une nouvelle naissance à la vie de la grâce rendue par Jésus-Christ, jamais le péché originel ne sera supprimé à notre naissance. Le monde aura beau nier le péché originel, il ne le supprimera pas. On aura beau tenter de présenter le péché originel comme quelque tare survenue dans la nature humaine elle-même, jamais il ne cessera d'être ce qu'il est, le rejet et la perte de la vie surnaturelle.

§ 19 Et nous arrivons au plus important : jamais l'homme qui a perdu sa destinée surnaturelle par le péché originel ne pourra retrouver sa destinée véritable sans être *racheté par la croix de Jésus-Christ*. Nous avons dit que l'homme n'aura jamais d'autre destinée que celle que Dieu a voulue éternellement pour lui : être enfant de Dieu et vivre de la vie de Dieu, mais jamais l'homme né détourné de cette destinée ne pourra la récupérer autrement que par la croix de Jésus-Christ. Aucune évolution historique ne pourra jamais abolir ou modifier ce fondement de la destinée humaine : le salut par la croix du Christ. Vouloir réduire le christianisme à une école d'humanisme ou de plein épanouissement humain en en supprimant la croix et la Rédemption, en méconnaissant que la nature humaine déviée par le péché originel ne peut retrouver sa véritable fin, qui est la vie surnaturelle, que par la croix et la Rédemption, c'est et ce sera toujours se mettre hors de l'Église. Jamais l'évolution de l'histoire ne fera réussir aucune tentative de christianisme sans la croix. Jamais non plus la croix ne pourra être réduite à une ascèse pour le perfectionnement naturel de l'homme : elle est pour l'éternité l'immolation de la nature se complaisant en elle-même

---

<sup>1</sup> La science expérimentale, qui ne peut trouver que des fossiles humains postérieurs à l'origine première de l'humanité, ne peut rien nous apprendre sur cette origine première.



et le prix du retour à la vie surnaturelle. L'Église ne sera jamais autre chose que l'extension à toute l'humanité de la Rédemption et des mérites infinis du Christ offrant par amour sa mort sur la croix. Et jamais ne naîtra un homme qui pourrait se passer d'être racheté par la croix de Jésus-Christ.

---

§ 20 Bien des conséquences découlent du fait que l'Église est pour toujours communication aux hommes de la Vérité et de la Vie de Jésus-Christ.

§ 21 En Jésus-Christ, qui est le Verbe de Dieu, toute la Vérité divine est révélée et donnée aux hommes. Jamais l'humanité ne pourra découvrir dans l'ordre de la foi une vérité nouvelle qui ne se trouverait pas en Jésus-Christ. L'Église a le dépôt de cette Vérité divine pour la conserver, l'enseigner et l'expliquer : elle peut progresser dans la manière de plus en plus complète et précise de la formuler (c'est le progrès du dogme), elle ne pourra jamais la modifier comme elle ne peut rien lui ajouter.

§ 22 Les dogmes déjà définis par l'Église comme vérités de foi (c'est-à-dire comme faisant partie du dépôt de la Vérité divine révélée en Jésus-Christ) ne pourront jamais cesser d'être vrais : donc jamais l'évolution de l'Église dans l'histoire ne pourra nier ou contredire les dogmes déjà définis. Jamais la transcendance et la gratuité de l'ordre surnaturel, le péché originel, la Rédemption, la transsubstantiation, l'existence et l'éternité de l'enfer ne disparaîtront du dogme catholique : ce qui est connu comme vrai avec une certitude absolue de foi divine ne peut cesser d'être vrai.

§ 23 La Vie de Jésus-Christ est communiquée aux hommes dans l'Église par des moyens établis par Jésus-Christ lui-même et qui sont *les sept sacrements* : jamais ces moyens ne cesseront et jamais il n'y en aura d'autres, jamais le nombre des sacrements ne sera moins de sept ou plus sept. L'Église a le dépôt des sacrements : elle peut modifier, selon les circonstances et l'évolution de l'histoire, la manière d'en user et les conditions pour en user, elle peut modifier aussi les rites qui entourent les sacrements, jamais elle ne pourra modifier ce qui constitue la nature même des sacrements établie par Jésus-Christ. Par exemple, le baptême par ablution a pu remplacer le baptême par immersion, mais jamais le baptême ne pourra se faire avec une autre matière que l'eau ni comporter d'autres paroles que : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Par exemple, l'Église pourrait modifier les conditions actuelles de célébration du mariage, mais jamais le mariage ne pourra cesser d'être indissoluble, et jamais l'Église ne pourra autoriser le divorce, elle n'en a pas le pouvoir, elle ne peut défaire ce qui a été établi par Jésus-Christ lui-même. Par exemple, les rites de la messe peuvent changer selon les temps et les lieux, mais jamais la consécration de l'Eucharistie ne pourra se faire autrement qu'avec du pain de froment et du vin de la vigne et les paroles : « Ceci est mon Corps », et : « Ceci est la coupe de mon Sang. » Et jamais il ne cessera d'être vrai que par ces paroles les substances du pain et du vin sont changées en les substances du corps et du sang de Jésus-Christ et qu'ainsi le sacrifice de la croix est offert de nouveau : cela a été établi par Jésus-Christ d'une manière que rien au monde ne peut changer. Jamais non plus la consécration de l'Eucharistie ne pourra être opérée effectivement par quelqu'un d'autre qu'un prêtre validement ordonné par un évêque et ayant par là reçu son pouvoir de Jésus-Christ lui-même.

§ 24 Bien des choses dans l'organisation de l'Église pourront être modifiées selon les temps et les lieux, mais *jamais l'Église ne pourra être gouvernée par une autre autorité que celle du pape et des évêques* successeurs de saint Pierre et des apôtres, car l'Église n'existe qu'en dépendance de Jésus-Christ qui l'a fondée et ne peut donc exister que par l'autorité établie par Lui et donnée par Lui aux apôtres et à leurs successeurs « jusqu'à la consommation des siècles ». Là où il n'y a plus l'autorité du pape et des évêques successeurs de saint Pierre et des apôtres, ce n'est plus l'Église. Jamais donc l'autorité dans l'Église ne viendra de l'ensemble du peuple fidèle et des courants qui peuvent agiter ce peuple fidèle : l'Église étant le prolongement de Jésus-Christ, l'autorité dans l'Église

ne peut venir que de Jésus-Christ, qui a donné tout pouvoir aux apôtres et à ceux qui les continueront jusqu'à la fin des temps. Le Christ a donné là à son Église un fondement qu'aucune évolution de l'histoire ne peut ébranler.

---

§ 25 Changer quoi que ce soit aux réalités essentielles dont nous venons de parler, ce serait chercher *un nouveau christianisme qui ne serait plus le christianisme*, une nouvelle Église qui ne serait plus l'Église, et qui n'empêcheraient nullement que continuent le véritable christianisme et la véritable Église qui ont les promesses de la vie éternelle et contre lesquels les assauts de l'enfer et du monde ne prévaudront jamais. Mais s'il y a ainsi dans l'Église ce qui est essentiel et ne peut changer, il y a aussi ce qui est contingent et peut changer pour s'adapter à l'évolution de l'histoire. Ceux qui ont le souci de l'adaptation du christianisme aux besoins de notre temps peuvent donc parfaitement et sans manquer en rien aux exigences du véritable christianisme demander à l'Église d'opérer en elle de profonds changements touchant à tout ce qui est contingent et variable selon les temps et les lieux. Toutefois, si certains changements portant sur des détails peuvent être laissés à l'initiative du clergé et des fidèles, il y a d'autres changements plus profonds qui ne peuvent être décidés que par l'autorité du pape et des évêques : on peut alors demander ces changements au pape et aux évêques et souhaiter qu'ils les réalisent, mais il ne peut être question de les réaliser malgré eux et tant qu'ils ne les autorisent pas, puisque l'obéissance due au pape et aux évêques fait partie des réalités essentielles qui ne peuvent changer. Par exemple, il paraît certain que la règle du jeûne eucharistique, règle due à certaines circonstances historiques et qui n'a rien d'essentiel dans l'Église, était devenue dans certains cas à notre époque un obstacle à la communion fréquente : depuis longtemps beaucoup de prêtres et de fidèles souhaitaient que cette règle soit modifiée, et récemment l'autorité ecclésiastique a apporté à cette règle d'importants adoucissements ; il est pleinement légitime de souhaiter et demander de nouveaux adoucissements qui facilitent plus encore la communion fréquente, voire de souhaiter et demander la suppression totale du jeûne eucharistique, mais tant que la règle est maintenue par l'autorité ecclésiastique on doit s'y conformer.

§ 26 Il est impossible de dresser une liste de tout ce qui est contingent et peut changer dans l'Église, elle serait trop longue tant est vaste la part humaine dans l'Église, on ne peut que la délimiter négativement en disant qu'elle s'étend à tout ce qui n'est pas essentiel. Nous nous contenterons donc de choisir des exemples. L'Église peut changer les formes du culte et de la prière publique et les rites qui accompagnent l'administration des sacrements : la liturgie actuelle n'est pas celle des premiers siècles, et la liturgie de demain peut différer de la liturgie actuelle. Mais quels que soient les changements que l'on souhaite dans la liturgie, on doit toujours se soumettre, tant qu'elles sont maintenues, aux règles établies par la hiérarchie. Une récente encyclique du pape Pie XII a fixé, concernant la liturgie, la position actuelle de l'Église : tout vrai catholique doit s'y conformer. Mais cette obéissance aux règles établies ne doit pas faire confondre des règles liturgiques qui peuvent changer avec le dogme qui ne peut changer. Nous ne pensons pas que l'Église autorisera la célébration de la messe en langue populaire, et cela ne nous paraît pas souhaitable, mais l'Église pourrait le faire si elle le jugeait opportun et ceux qui le croient souhaitable peuvent le souhaiter et le demander : au contraire, l'Église ne peut pas supprimer et ne supprimera jamais les dogmes du péché originel et de la Rédemption. L'Église peut modifier la forme actuelle du bréviaire (nous ne croyons pas qu'elle puisse le supprimer, car il faudra toujours qu'elle ait une prière officielle récitée quotidiennement par ses prêtres), mais elle ne peut changer les paroles de consécration de l'Eucharistie.

§ 27 Toutes les questions d'organisation et de discipline sont contingentes quand elles ne touchent pas les structures essentielles établies par le Christ lui-même, et l'Église peut s'y adapter à la variété des temps et des lieux. Le célibat des prêtres est un bienfait bien trop précieux pour dégager ceux-ci des soucis et des charges d'une famille et les consacrer tout entiers à leur ministère pour qu'il nous paraisse vraisemblable que l'Église y renonce jamais

dans le rite latin, il reste qu'elle aurait le pouvoir d'y renoncer si cela était opportun et qu'en fait elle accepte le mariage des prêtres dans certains rites orientaux : en revanche l'Église n'a pas le pouvoir de renoncer à l'indissolubilité du mariage, ou d'autoriser la polygamie, ou de reconnaître comme prêtre quelqu'un qui n'a pas été ordonné valablement par un évêque. La paroisse nous paraît correspondre à une réalité trop profonde des moeurs humaines liées au lieu d'habitation pour qu'elle disparaisse jamais, mais l'Église peut modifier la forme actuelle des paroisses, changer l'autorité reconnue actuellement aux curés, développer des formes nouvelles de ministère ecclésiastique qui ne se rattachent pas à la paroisse : en revanche il n'y aura jamais aucune forme d'apostolat authentiquement catholique qui ne se rattache pas à l'autorité des évêques, car l'autorité des curés n'a pas été instituée par Jésus-Christ, mais l'autorité des évêques a été instituée par Jésus-Christ. S'il est invraisemblable que l'Église renonce, bien qu'elle en aurait le pouvoir, au célibat des prêtres dans le rite latin et à l'existence des paroisses, il y a bien d'autres domaines d'organisation et de discipline où des changements peuvent être envisagés avec une certaine vraisemblance. On peut légitimement penser que la forme actuelle du costume ecclésiastique n'est plus adaptée aux goûts, aux besoins, aux conditions de vie, et en souhaiter et demander le changement. On peut critiquer la forme actuelle des confessionnaux et souhaiter là aussi l'adaptation aux goûts, aux besoins, aux conditions de vie. Il nous paraît souhaitable de voir disparaître les classes des mariages et des enterrements, qui ne nous semblent plus adaptées aux moeurs et mentalités d'aujourd'hui : en fait elles ont déjà été supprimées dans certains lieux. Quant à faire disparaître les chaises et leur intolérable bruit de pièces de monnaie pendant la messe, il suffit d'un curé qui le veuille.

§ 28 Il nous est impossible de citer tous les problèmes qui peuvent se poser sans couvrir des pages et des pages, mais ces quelques exemples suffiront à montrer que l'Église peut parfaitement, sans rien changer en elle de ce qui est essentiel et cesser d'être l'Église, s'adapter à tous les besoins réels des moeurs, des mentalités et des conditions de vie des hommes d'aujourd'hui.

---

§ 29 Il reste le problème soulevé par ce que l'on a appelé « les critiques de l'Église ».

§ 30 En elle-même l'Église est sainte et immaculée : elle est la vie du Christ dans ses membres, elle est sainte de la sainteté même de Jésus-Christ. Jamais donc l'Église ne méritera aucune critique. On ne peut donc, en aucun cas, admettre des critiques qui porteraient sur ce qui est essentiel à l'Église, par exemple sur les sacrements, ou sur le dogme, ou sur les pouvoirs du pape et des évêques. Rien n'est plus stupide que de réclamer, comme certains l'ont fait, que l'Église soit plus conforme à l'Évangile, car c'est l'Église elle-même qui est l'Évangile vécu en notre temps, et c'est elle seule qui a reçu du Christ le pouvoir de nous dire ce qui est et n'est pas conforme à l'Évangile, l'Évangile avec son sens et son application à notre temps ne nous est donné que par l'Église et dans l'Église.

§ 31 Mais bien souvent on appelle improprement « critiques de l'Église » des critiques qui s'adressent aux catholiques. Or, parmi ceux-ci, seuls les saints vivent pleinement et uniquement de la vie de l'Église qui est la vie du Christ en eux. Les autres vivent imparfaitement et incomplètement et partiellement ou même vivent mal de la vie de l'Église : on peut alors les critiquer, mais on critiquera ce qui en eux provient de leurs défauts, de leurs imperfections, voire de leurs fautes, c'est-à-dire ce qui en eux n'est pas de l'Église, ne lui appartient pas, échappe à sa vie et à ses exigences, on leur reprochera de n'être pas assez d'Église, pas assez dociles à l'Église et formés par elle, car tout ce qui est formé par elle et vient d'elle est saint. S'il y a, par exemple, des catholiques trop attachés à l'argent, ce qu'on leur reproche est une indocilité à l'Église, qui n'a jamais cessé d'enseigner le détachement de l'argent et de former à l'esprit de pauvreté. Il reste que ces critiques des catholiques doivent toujours demeurer justes et modérées par la charité, que toute outrance, tout parti pris, toute aigreur ou amertume, tout ressentiment y constitueraient une faute grave : les catholiques, même pécheurs, sont nos frères les plus proches, ils sont, avant les

chrétiens séparés et les incroyants, notre premier prochain, nous devons les aimer plus que les autres et ne les critiquer qu'avec cet amour plein le coeur. Ces remarques, qui sont toujours vraies, le sont plus encore quand il s'agit des morts, de nos frères catholiques des siècles passés : toute calomnie, toute injustice, toute hargne, quand on parle d'eux, est particulièrement odieuse.

§ 32 Enfin par « critiques de l'Église » certains entendent critiques du clergé, puisque beaucoup de nos contemporains confondent « Église » et « clergé ». Seuls le pape et les évêques constituent l'Église enseignante et exercent l'autorité dans l'Église : concernant les autres membres du clergé, il n'y a qu'à répéter ce que nous venons de dire concernant tous les catholiques. Le pape et les évêques exerçant un pouvoir qui leur est donné par le Christ, et dans lequel c'est le Christ lui-même qui nous enseigne et nous gouverne par eux, il ne peut être question de les critiquer dans l'exercice de ce pouvoir : quand ils parlent et agissent comme pape ou comme évêques, dans l'exercice officiel de leur pouvoir. nous ne devons avoir aucune autre attitude que la plus filiale docilité, comme des enfants qu'ils ont charge de conduire et de former, et il faudrait une outrecuidance ridicule pour prétendre savoir mieux qu'eux ; nous avons besoin d'être guidés et éclairés par eux, et n'avons qu'à nous réjouir de sentir nos pas incertains fermement conduits par eux. En revanche, lorsque le pape et les évêques parlent et agissent comme personnes privées, en dehors de l'exercice officiel de leur pouvoir, ils peuvent être critiqués, mais il faut alors compléter les règles de justice et de charité que nous venons d'énoncer concernant tous les catholiques par les exigences du profond respect dû aux personnes vénérables qui sont détentrices du pouvoir du Christ sur son Église.

## L'ÉGLISE ET LE MONDE

§ 33 Il ne suffit pas des règles de discernement et des frontières que nous avons tracées. Il faut aller au fond du problème, jusqu'à la question-clé qui concerne les rapports entre l'Église et le monde. Le monde moderne est l'état présent du monde qui prend à travers l'histoire des états successifs. Qu'est-ce donc que le monde ? L'Évangile répond clairement. Jésus appelle Lucifer « le Prince de ce monde », et quand Lucifer lui dit que tous les royaumes de ce monde sont à lui, Jésus ne le contredit pas. Jésus affirme à Pilate que son royaume « n'est pas de ce monde ». Jésus dit aux disciples, donc à l'Église : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez de ce monde, le monde aimerait ce qui est à lui, mais parce que vous n'êtes pas de ce monde, puisque je vous ai choisis pour vous retirer de ce monde, alors le monde vous hait » (Jo., XV, 18-19), mais : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde » (XVI, 33). Enfin Jésus dit au Père, lui parlant des disciples, donc de l'Église : « Le monde les a haïs parce qu'ils ne sont pas du monde comme je ne suis pas du monde. Je ne demande pas qu'ils soient retirés du monde, mais préservés du mal... Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde » (XVII, 14-15, 18). Ainsi *l'Église est dans le monde sans être du monde*, elle vit au milieu de ce monde dont elle n'est pas et qui la hait. L'Évangile nous fournit d'un seul coup les deux aspects complémentaires et inséparables qui donnent la clé de tout le problème : d'une part l'Église, parce qu'elle est dans le monde, doit être présente partout, présente à toute l'étendue et à toutes les réalités de ce monde pour tout conquérir à Jésus-Christ ; d'autre part l'Église, parce qu'elle n'est pas de ce monde, ne doit jamais se laisser contaminer ou influencer par ce monde, jamais elle ne lui sera semblable, elle est en lui comme une étrangère.

§ 34 Il s'agit de bien comprendre les raisons de ces vérités essentielles. Le monde est condamné et ennemi de Jésus-Christ parce qu'il est pécheur, parce qu'il appartient au péché. D'où vient cette domination du péché sur le monde ? Nous allons rencontrer ici les vérités les plus fondamentales de la foi chrétienne.

---

§ 35 La création serait-elle mauvaise ? Ce que Dieu a fait serait-il mauvais ? Évidemment non. *Ce que Dieu a fait est bon*. Toute oeuvre de Dieu est bonne et tout ce qui est oeuvre de Dieu. Tout ce qui est bon dans son fond, dans son être même. L'être qui vient de Dieu est bonté et n'est que bonté. La mal n'est rien de positif : il n'est que manque de bien ou de perfection (par exemple, le mal de la cécité est l'absence de la perfection de la vue), et il n'empêche pas que l'être qui souffre de tels manques demeure bon en tout ce qui est positivement en lui. C'est une erreur luthérienne de croire que l'être peut cesser d'être bon. C'est une erreur manichéenne de se représenter le bien et le mal comme deux réalités antagonistes qui toutes deux existeraient positivement et d'imaginer en face du Dieu souverainement Bon auteur de tout bien un souverain Mal qui serait l'auteur de tous les maux : un souverain Mal serait le manque de tout bien, donc de toute existence, par conséquent le néant ; il n'y a pas de souverain Mal opposé au souverain Bien, il n'y a que des manques de bien en des êtres qui par ailleurs sont bons.

§ 36 Mais si la nature dont Dieu est l'auteur est bonne, *Dieu n'a pas créé la nature pour elle-même*, Dieu ne nous a pas créés pour notre perfection naturelle. Dieu avait en créant un but infiniment supérieur à la perfection de

la nature : *l'ordre surnaturel*, le don de pur amour qu'on appelle *la grâce* et qui nous fait participer à sa propre nature de Dieu, *la communication de sa propre vie de Dieu* qui fait de nous *ses enfants* capables de Le connaître et de L'aimer dans toute son intimité comme Il se connaît et s'aime lui-même. *Nous avons été créés pour connaître et aimer Dieu dans toute sa réalité de Dieu*, et vivre ainsi d'une vie inaccessible aux capacités naturelles de toute créature, et qui est la vie même de Dieu. La nature est absolument incapable de cette vie surnaturelle dont un abîme infini et infranchissable la sépare, et qui est pur don de Dieu ; mais en fait la nature n'existe que pour cette vie surnaturelle, Dieu ne l'a pas créée pour elle-même, Dieu en créant n'a pas voulu la nature et sa perfection, Il a voulu la famille divine Lui unissant tous ses enfants que la grâce fait vivre de sa propre vie, et la nature n'existe que pour cela. Quand le Christ dit aux hommes le but de leur vie, il ne leur dit pas : « Soyez pleinement et parfaitement hommes, épanouissez jusqu'à la perfection votre nature d'hommes », mais : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », c'est-à-dire de la perfection même de Dieu.

§ 37 Mais si Dieu nous a créés pour nous donner sa vie, Il ne nous la donne pas malgré nous, à son don d'amour nous devons répondre par un libre don d'amour, voulant librement et aimant ce don qu'Il nous fait de Lui-même : cet amour de la Vie de Dieu pour elle-même aimée en Dieu, en nous et dans les autres est la *charité*. Nous avons la vie de Dieu en nous, que Dieu ne demande qu'à nous donner, dans la mesure où nous l'aimons et la voulons, c'est-à-dire dans la mesure de notre charité. Mais si c'est librement qu'il nous faut aimer et vouloir le don que Dieu nous fait de sa propre vie de Dieu, il en résulte le terrible pouvoir de refuser, de ne pas vouloir se donner, de mépriser le don de l'Amour infini de Dieu : ce refus, ce mépris constitue le *péché*, qui est le plus grand des maux puisqu'il nous prive de la vie de Dieu, qui est le plus grand des biens et le but pour lequel nous avons été créés. Le péché est même d'une malice infinie puisqu'il est le mépris du Bien infini.

§ 38 Le péché a été introduit dans l'histoire de la création par un ange, *Lucifer*, qui est ainsi le père du péché. Dieu a d'abord voulu donner sa vie aux créatures purement spirituelles, dont la vie n'est qu'intelligence et volonté, qu'on appelle les anges : les uns se sont librement livrés par amour et ouverts au don de Dieu, les autres, à la suite de Lucifer, ont voulu ne dépendre que d'eux-mêmes, ne rien recevoir de Dieu et se contenter de leur perfection naturelle, et ils ont refusé le don de Dieu. La source de ce péché, c'est *l'orgueil* ou le *naturalisme*, la complaisance de la nature en elle-même, l'attitude de la nature qui ne veut pas être ordonnée à la vie surnaturelle et la recevoir de Dieu, mais qui veut se suffire à elle-même, tout trouver en elle-même et être totalement indépendante. Le fruit de ce péché, c'est le désordre au sein de la nature elle-même, car cette nature qui se refuse au don de Dieu et à la vie surnaturelle est l'oeuvre de Dieu, et n'existe elle-même que parce que Dieu l'a créée.

§ 39 Dieu a créé ensuite l'univers matériel, le monde des corps, avec au sommet et pour régner sur lui l'homme qui porte dans un corps une intelligence et une volonté libre, et à l'homme aussi Dieu a voulu donner la vie surnaturelle. Pour cela Dieu a voulu faire sortir toute l'humanité d'un premier couple, *Adam et Ève*, qui, créés dans la vie surnaturelle, devaient la transmettre avec la nature humaine à tous leurs descendants : Dieu avait lié la nature humaine et la vie surnaturelle d'un lien si profond que les hommes seraient nés recevant de leurs parents à la fois la nature humaine et la vie surnaturelle. Entraînés par Lucifer dans le péché d'orgueil ou de naturalisme, dans *le refus de la vie surnaturelle par volonté d'indépendance absolue et complaisance de la nature humaine en elle-même*<sup>2</sup>, Adam et Ève y ont entraîné la nature humaine tout entière, car à la suite de ce *péché originel* (c'est-à-dire établissant la nature humaine dans le désordre en son origine même) ils ne pourront plus transmettre à leurs descendants qu'une nature humaine dépouillée et détournée de la vie surnaturelle pour laquelle Dieu l'avait créée, donc désordonnée ou pécheresse : il ne s'agit pas d'un péché dont chacun de nous serait personnellement

---

<sup>2</sup> Il semble d'après le récit biblique qu'un élément corporel et sensible soit intervenu dans le péché d'Adam et Ève, ce qui n'est pas surprenant puisque l'homme a un corps et une sensibilité, mais en lui-même ce péché a été une volonté de ne dépendre que d'eux-mêmes, de se suffire à eux-mêmes, donc l'orgueil.

responsable, mais d'un péché que notre nature même porte en elle en naissant, et qui est cette complaisance de notre nature humaine en elle-même, ce repli sur elle-même qui la ferme aux dons de Dieu, dont tout notre être est imprégné au point que nous gâtons les choses les meilleures que nous faisons par la complaisance en nous-mêmes que nous y mêlons.

§ 40 En elle-même et par tout ce qui en elle est positif la nature humaine, qui est l'oeuvre de Dieu, demeure bonne : c'est une erreur luthérienne de prétendre qu'elle est devenue mauvaise. Mais ce serait une erreur naturaliste de nier que dans tout son être la nature humaine est imprégnée du désordre qui la détourne et la prive de la vie surnaturelle et la fait passer sous le règne de Lucifer, père du péché. En elles-mêmes et en tant qu'elles sont naturelles, toutes les activités naturelles de l'homme demeurent bonnes : l'usage de son intelligence, de sa volonté libre, de sa sensibilité, de son corps, la philosophie, les sciences, les lettres, les arts, toutes les techniques, la vie économique, sociale, politique, les jeux, les amitiés et les affections, l'exercice de nos membres, tout cela en soi est bon. Mais tout cela devait être soumis et subordonné au but pour lequel nous sommes créés : vivre de la vie même de Dieu. Détournées de ce but, cultivées pour elles-mêmes, prises pour but suprême par un homme qui met toute sa complaisance en elles, rendues par là totalement indépendantes, toutes ces activités naturelles deviennent désordonnées et entrent sous le règne du péché. L'histoire ne nous montre que trop quel usage l'homme en fait pour le mal et pour l'erreur. Le monde des corps lui-même va devenir aux mains de l'homme instrument de péché et être livré par l'homme au règne de Lucifer, l'homme cherchant pour elle-même une domination du monde corporel qui n'est plus subordonnée au développement de la vie surnaturelle.

§ 41 Nous voyons donc que parler d'un ordre purement naturel où la nature serait bonne en se suffisant à elle-même et en ne cherchant que son propre épanouissement, c'est considérer une pure abstraction et parler de quelque chose qui n'existe pas et n'a jamais existé. La nature n'a jamais existé qu'ordonnée par Dieu à la vie surnaturelle, et depuis le péché nous ne la trouvons que détournée de cette vie surnaturelle et par là corrompue par le péché.

§ 42 Le monde, c'est-à-dire la création telle qu'elle existe en fait dans l'histoire et telle que nous la trouvons réellement, le monde dans lequel nous naissons et vivons, c'est la création ainsi entrée sous le règne du péché et désordonnée parce que détournée de la vie surnaturelle. Le monde reste bon dans son être sous-jacent au désordre du péché, dans son être premier et foncier qui est l'oeuvre de Dieu —et c'est pourquoi, comme nous le verrons, il pourra être sauvé—, mais ce fond de bonté est entièrement recouvert par le péché qui l'atteint dans son entier. La réalité complexe du monde, création déchue par le péché, nous oblige à éviter les deux erreurs d'un pessimisme qui nierait que l'être en lui-même soit bon, que la nature, oeuvre de Dieu en elle-même soit bonne, et que cette bonté demeure au fond des choses sous le péché et malgré le péché, et d'un optimisme qui nierait que toute la nature soit corrompue par le désordre du péché qui la pénètre entièrement. Tel est *le monde que le Christ a condamné et avec lequel l'Église n'a et ne saurait jamais rien avoir de commun.*

---

§ 43 L'amour infini de Dieu a-t-il été vaincu par le triomphe du péché maître du monde ?

§ 44 Dieu a voulu, malgré le péché, continuer à communiquer sa vie aux hommes et pour cela les délivrer du péché ; c'est pourquoi à Adam et Ève repentants, Il a promis *un Sauveur*, et jusqu'à sa venue tous les siècles vivront dans cette attente du Sauveur, et ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ l'attendent encore aujourd'hui. Les hommes auraient pu imaginer comme Sauveur un homme que Dieu aurait rétabli dans la grâce et sanctifié, et qui aurait prêché le salut en enseignant les conditions pour être délivré du péché et retrouver la grâce : le péché alors aurait été pardonné par Dieu rendant aux hommes la vie surnaturelle dans des conditions nouvelles, mais le péché n'aurait pas été *réparé*, car, comme mépris de l'Amour infini de Dieu, le péché, qui refuse le Bien infini, est d'une malice infinie, et aucun homme, être limité, ne peut être assez saint et aimer infiniment pour réparer cette malice

infinie. Ainsi l'ordre nouveau résultant du salut aurait été inférieur à l'état d'innocence d'Adam avant le péché, et le péché serait en quelque sorte demeuré vainqueur. L'Amour infini de Dieu a trouvé infiniment mieux et donné infiniment plus en envoyant comme Sauveur JÉSUS-CHRIST qui, *réellement homme et réellement Dieu en une seule et unique personne*, pouvait comme homme réparer au nom de l'humanité et comme Dieu réparer surabondamment la malice infinie du péché par un amour de Dieu d'une valeur infinie. Homme qui n'a pas de personnalité humaine et n'a pas d'autre personnalité que celle de Dieu le Fils, homme qui est aussi réellement Dieu le Fils qu'Il est réellement homme, Jésus-Christ accomplit des actes d'homme qui sont des actes de Dieu le Fils et ont une valeur infinie : le moindre acte de Jésus-Christ pouvait réparer surabondamment le péché. L'Amour infini de Dieu a voulu donner encore beaucoup plus : *l'infinité de souffrances de l'agonie, de la passion et de la mort de Jésus-Christ offertes par amour*. Qu'on songe à ce qu'était l'horreur du péché, l'horreur du mépris de la Bonté infinie de Dieu chez Jésus-Christ qui voyait en pleine Lumière et aimait infiniment cette Bonté infinie de Dieu : cette horreur du péché l'a plongé en une telle infinité de souffrance qu'Il a agonisé de douleur jusqu'à la sueur de sang. Qu'on songe à ce qu'était la capacité de souffrir dans la sensibilité parfaite de l'Homme parfait qu'était Jésus-Christ. Qu'on songe à ce qu'était l'horreur de la mort chez celui qui était l'auteur de la vie et avait un amour infini de l'être et de la vie. Nul n'a eu peur et n'a souffert de la mort comme Jésus-Christ. Et alors qu'on contemple *la valeur infinie de l'Acte infini d'Amour par lequel Jésus-Christ sur la croix offre par amour une telle infinité de souffrance* : plus il y a de souffrance, plus il y a d'amour à l'offrir et plus cette offrande prend une valeur infinie. Évidemment Jésus-Christ en croix est infiniment meilleur que le péché n'est mauvais, plaît infiniment plus au Père que le péché ne lui déplait : la malice infinie du péché est surabondamment compensée et réparée par la valeur infinie de l'Acte infini d'Amour de Jésus-Christ offrant sa mort par amour, cette offrande est *un triomphe éclatant de l'Amour infini de Dieu sur le péché*, et il en résulte infiniment plus et infiniment mieux que l'innocence d'avant le péché, le péché réparé et vaincu, l'Amour victorieux du refus et de l'orgueil. *La Rédemption* est infiniment plus parfaite que l'innocence parce qu'il s'y trouve encore infiniment plus d'Amour. L'infinie perfection de Jésus-Christ offrant par amour sa mort sur la croix est le but unique pour lequel Dieu a tout créé : les hommes n'existent que pour recevoir la grâce de Jésus-Christ et vivre de sa vie, et Dieu n'a laissé arriver le péché que pour qu'il soit vaincu par la Gloire et la Perfection infinies du Rédempteur. C'est pourquoi l'Église, dans son chant triomphal du samedi saint, dit du péché originel : « O vraiment nécessaire péché d'Adam qui a été vaincu par la mort du Christ ! O faute bénie qui a obtenu un si parfait Rédempteur ! » Le don primitif de la grâce à Adam et par lui à tous les hommes était un très grand don de l'Amour de Dieu, mais c'est un don infiniment plus grand qui est fait à l'humanité maintenant qu'elle reçoit la grâce de Jésus-Christ, qui est réellement Dieu en même temps que réellement homme, et qu'elle est appelée à vivre de la vie de Jésus-Christ se continuant en elle.

§ 45 Ainsi le but de la création sur lequel se repose éternellement le Regard et la Volonté d'Amour infini de Dieu, c'est la Perfection infinie du Christ Rédempteur : tout a été créé pour Lui, pour sa gloire et son règne, et c'est vers Lui que Dieu conduit toutes choses et tous les événements de l'histoire. Mais ce but premier et final de Dieu, alpha et oméga de toute existence, c'est Jésus-Christ en son développement complet et achevé, c'est-à-dire *Jésus-Christ rassemblant en Lui et faisant vivre en Lui de la vie même de Dieu tous les hommes rachetés par Lui*, sauvés par son amour infini, aimés par Dieu en Lui, Jésus-Christ en son règne sur toute la création unie par Lui à la vie même de Dieu. *L'Église*, c'est cette création nouvelle et parfaite voulue éternellement par Dieu : Jésus-Christ prolongeant sa vie qui est la vie de Dieu en toute la création rachetée, sanctifiée, divinisée par Lui.

§ 46 Les hommes vont donc retrouver par Jésus-Christ la vie surnaturelle perdue par le péché d'Adam, pouvoir recevoir de Jésus-Christ la vie surnaturelle qu'ils ne reçoivent plus d'Adam en naissant : pour cela il faut qu'ils vivent de la vie de Jésus-Christ que celui-ci est venu pour leur communiquer, qu'ils soient *greffés sur Jésus-Christ* comme les branches le sont sur le tronc pour constituer avec Lui une seule plante vivant d'une seule vie qui est la vie de Dieu, qu'ils soient *incorporés à Jésus-Christ* constituant les membres d'un seul corps dont Jésus-Christ



est la tête et qui reçoit de Lui une seule vie qui est la vie de Dieu. Cette incorporation à Jésus-Christ qui constitue *le chrétien*, nouveau Christ en qui la vie du Christ se continue et se développe, commence par *le baptême*, qui est *une nouvelle naissance*, la naissance à la vie surnaturelle que nous ne recevons plus d'Adam en naissant, et que nous recevons de Jésus-Christ en devenant ses membres. Le baptême n'est d'ailleurs qu'un commencement, le germe de la vie de Jésus-Christ qui doit grandir en nous jusqu'à absorber tout en nous et nous transformer entièrement en Lui, jusqu'à ce que tout en nous soit à Lui et que nous puissions dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Cette croissance de la vie du Christ en nous se fait par tous les sacrements, par tous les actes de véritable charité surnaturelle, par-dessus tout par l'Eucharistie. Chaque homme n'existe que pour être un nouveau Christ, un des prolongements de la vie de Jésus-Christ, et Lui appartenir entièrement est le but de la vie : chercher autre chose est gâcher et perdre sa destinée. Se tenir hors de Jésus-Christ, refuser Jésus-Christ, c'est l'enfer, ce sont « les ténèbres extérieures » hors de la Lumière de Dieu en laquelle Jésus rassemble les siens. Depuis le péché d'Adam il n'y a de salut, de grâce, de vie avec Dieu qu'en Jésus-Christ : il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'autre Sauveur, d'autre lien entre Dieu et l'homme, et tout ce qui se fait et se cherche hors de Lui est perdu.

§ 47 Mais il faut bien insister sur un point qui est essentiel pour le problème qui nous occupe : Jésus-Christ est source unique de salut et de grâce *par la croix*, c'est par l'offrande de sa mort que, triomphant du péché, Il nous rend la vie surnaturelle. Méconnaître cela, c'est détruire tout le christianisme. Pour trouver en Jésus-Christ la vie de Dieu qui nous est donnée, il n'y a pas et il n'y aura jamais d'autre voie que la croix, la croix que l'Église appelle « unique espérance », la croix dont saint Paul dit qu'il ne veut « mettre sa gloire en rien d'autre » et qu'il ne veut « connaître rien d'autre que Jésus-Christ crucifié ». Pour que la désobéissance par orgueil d'Adam soit réparée il a fallu que Jésus soit par amour « obéissant jusqu'à la mort de la croix », et en un passage fondamental pour tout le christianisme, saint Paul explique que son triomphe provient de là. Nous avons vu comment la nature s'était refusée et fermée à la vie de Dieu par complaisance en elle-même. Il a fallu que cette nature tournée vers elle-même subisse une immolation totale, un renoncement total à elle-même par acceptation de la mort par obéissance d'amour. Jésus-Christ est l'Homme parfait, car la nature humaine qui n'a pas d'autre personnalité que Dieu le Fils à qui elle appartient est forcément absolument parfaite : Jésus-Christ réunit en Lui la perfection de toute l'humanité et de toute la création dont Il est le chef et le roi. En Lui toute la création est immolée le vendredi saint et ressuscite le matin de Pâques : en acceptant la mort par amour elle meurt entièrement à la vie pécheresse de la nature se recherchant elle-même, et cette nature, ayant totalement renoncé à vivre pour elle-même, ressuscite en Jésus-Christ en une vie nouvelle et glorieuse où elle se retrouve tout entière, mais ne vivant plus du tout pour elle-même, ne vivant qu'au sein de la vie de Dieu et pour la vie de Dieu, absorbée et transfigurée dans la vie de Dieu. Dans la liturgie du samedi saint, l'Église nous donne le chant triomphal de toute la création ainsi ressuscitée dans la vie de Jésus-Christ : le feu, l'eau, tous les éléments de la création échappent au règne du péché pour appartenir à la vie de l'Église, à la création nouvelle et ressuscitée.

§ 48 C'est à cette mort et à cette résurrection que nous devons avoir part, mais il ne saurait être question d'avoir part à la vie du Christ ressuscité sans avoir part à sa mort sur la croix. Saint Paul explique avec insistance comment *le baptême nous fait mourir et ressusciter en Jésus-Christ* en nous incorporant à Lui : le baptême n'est une nouvelle naissance, c'est-à-dire une résurrection dans la vie du Christ, que parce qu'il est une mort à la vie de la nature pécheresse. Il faut que nous renoncions entièrement à la vie du « monde » avec lequel le Christ et l'Église n'ont rien de commun, à la vie de la nature recherchée pour elle-même, à vivre pour nous-mêmes (c'est là « renoncer à Satan, à ses pompes et à ses oeuvres ») : toute cette vie doit être morte en nous. Ainsi mort pour la vie du monde, le baptisé ressuscite dans une vie nouvelle où il ne doit plus vivre que pour Jésus-Christ, où tout en lui doit être absorbé par la vie de Jésus-Christ. Certes au baptême cela n'est réalisé qu'eu intention, et la vie du Christ qui naît en nous n'est qu'un germe qui mettra longtemps à se développer : notre nature reste pétrie dans toutes ses fibres de complaisance en elle-même, et il faudra que pendant des années de perpétuels renoncements, de

perpétuelles souffrances acceptées par amour, constituant ce qu'on appelle des « croix », c'est-à-dire des morts de la nature, des obéissances d'amour en participation à la croix du Christ, immolent peu à peu notre nature en toutes ses fibres pour que dans la sainteté chrétienne il ne lui reste plus rien de complaisance en elle-même, elle soit entièrement morte à la vie pour elle-même et entièrement transformée dans la vie de Jésus-Christ.

§ 49 *L'Église, c'est l'immense création nouvelle formée de tout ce que la mort de la croix a arraché au règne du péché et qui est ressuscité dans la vie de Jésus-Christ, c'est tout ce qui ne vit plus pour soi-même, mais est donné et livré à la vie de Jésus-Christ. À l'Église appartiennent les baptisés : ils n'appartiennent plus au monde, ils sont « morts au monde ». À l'Église doivent appartenir toutes les activités des baptisés qui ne doivent plus être naturelles, mais surnaturelles. Nous avons dit que toutes les activités naturelles de l'homme : l'usage de son intelligence, de sa volonté libre, de sa sensibilité, de son corps, la philosophie, les sciences, les lettres, les arts, toutes les techniques, la vie économique, sociale, politique, les amitiés et les affections, les jeux, l'exercice de nos membres sont et demeurent bonnes en elles-mêmes comme tout ce que Dieu a fait, mais que, détournées de la vie surnaturelle pour laquelle Dieu les a faites et cultivées pour elles-mêmes comme but suprême par un homme qui met toute sa complaisance en elles, elles deviennent désordonnées et entrent sous le règne du péché : cultiver toutes ces activités pour elles-mêmes d'une manière indépendante de l'ordre surnaturel et du christianisme, c'est du naturalisme. Toutes ces activités humaines doivent elles aussi mourir et ressusciter en Jésus-Christ, mourir à leur vie pécheresse et ressusciter dans la vie de Jésus-Christ : il faut que l'homme renonce entièrement à mettre sa complaisance dans ces activités humaines, à les rechercher pour elles-mêmes, qu'il ne veuille plus que la vie de Jésus-Christ, qu'il ne mette sa complaisance, sa joie, son appui et sa gloire qu'en Jésus-Christ crucifié ; mais alors en Jésus-Christ ressuscité, qui est l'Homme parfait, nous retrouverons toutes les activités humaines, non plus indépendantes et cultivées pour elles-mêmes, mais faisant partie de la vie humaine et divine à la fois de Jésus-Christ, recherchées et cultivées pour Lui seul, absorbées, assimilées et transfigurées dans la vie glorieuse de l'Homme-Dieu. Tout ce que le chrétien a renoncé à chercher dans le monde, il le retrouve dans l'Église : en l'Église divine et humaine comme le Christ dont elle est la vie continuée, il y a tout l'humain, mais l'humain au sein de la vie du Christ, absorbé et transfiguré en Lui. L'Église n'est pas née en se mettant à l'école de la culture païenne et en s'appuyant sur elle : elle est née en condamnant toute la culture païenne et sans autre appui ni fondement que la croix de Jésus-Christ se prolongeant dans le sang des martyrs. La naissance de l'Église a représenté un renoncement à la culture païenne et pécheresse. Mais il n'a pas fallu beaucoup de siècles pour retrouver dans la vie de l'Église tout le contenu humain de la culture païenne assumé dans la croissance de la vie du Christ : il a fallu renoncer à la philosophie et aux arts, mais cette mort a été la naissance d'une philosophie chrétienne et d'un art chrétien où la philosophie et l'art ne sont plus cultivés pour eux-mêmes, mais pour la vie de Jésus-Christ qui se développe en absorbant en elle le domaine de la philosophie et le domaine de l'art. De même pour l'ordre social et politique chrétien. Le chrétien renonce à toutes les affections naturelles cultivées pour elles-mêmes, mais dans quelle vitalité supérieure et divine ne les retrouve-t-il pas au sein de la charité surnaturelle qui aime en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ ! Le monde des corps lui-même, livré par l'homme au règne du péché, sera délivré par la croix du Christ pour entrer par sa résurrection dans la vie de l'Église et y appartenir au Christ comme le feu et l'eau que l'on bénit le samedi saint. C'est la création tout entière qui, atteinte par le péché, doit mourir et ressusciter pour revivre dans la vie de Jésus-Christ et, transfigurée par Lui, constituer l'Église.*

---

§ 50 Telles sont les vérités fondamentales du christianisme sur lesquelles repose la solution du problème des rapports entre l'Église et le monde.

§ 51 Considérer le monde en n'y voyant que la bonté naturelle de tout ce qui est l'oeuvre de Dieu et en

oubliant le péché qui le détourne de la vie surnaturelle, considérer le monde comme un ordre purement naturel, nous avons dit que c'est considérer quelque chose qui n'a jamais existé et n'existera jamais, puisque la nature n'a été créée que pour la vie surnaturelle. La nature n'a existé en fait que sous trois états : 1° ordonnée à la vie surnaturelle et s'épanouissant au sein de la vie surnaturelle et pour elle dans l'innocence primitive d'Adam avant le péché ; 2° détournée et déçue de la vie surnaturelle et par là désordonnée et pécheresse sous le régime du péché originel ; 3° morte à cette vie pour elle-même qui est celle du péché et ressuscitée en Jésus-Christ en qui elle ne vit plus que pour la vie de Dieu, absorbée et transfigurée dans la vie de Dieu. De ces trois états, le premier est définitivement aboli, et la contexture de l'histoire humaine est faite du second et du troisième. La réalité historique ne nous présente donc *rien d'autre d'existant que le monde et l'Église* : le monde, c'est-à-dire la nature se complaisant en elle-même et détournée de la vie surnaturelle, la création sous le règne du péché ; l'Église, c'est-à-dire la création ayant renoncé à la vie pour elle-même et ne vivant plus que de la vie de Jésus-Christ qui se prolonge en elle. Rien de ce qui existe n'est de la nature pure : tout ce qui existé appartient au monde ou à l'Église. Il n'y a pas de troisième solution, il n'y en a que deux : être à Jésus-Christ ou être contre Lui, appartenir au règne de Jésus-Christ ou au règne de Lucifer. En réalité il n'y a que les saints en qui tout appartient à l'Église : chez la plupart des hommes une partie d'eux-mêmes appartient encore au monde tandis qu'une partie d'eux-mêmes est déjà à l'Église ; ils sont partagés, et la lutte entre le monde et l'Église se fait en eux. Dans l'histoire jusqu'à la fin des temps le bon grain et l'ivraie demeurent mêlés, l'Église demeure au milieu du monde et la séparation ne se fera qu'à la fin.

§ 52 Si nous voulons vivre et agir en chrétiens, nous ne devons rien accepter de ce qui est du monde, car tout ce qui est du monde est pécheur, mais nous devons *conquérir tout ce qui appartient au monde pour le donner à l'Église et l'y faire vivre de la vie de Jésus-Christ*. L'Église présente dans l'histoire au milieu du monde comme le bon grain au milieu de l'ivraie est l'Église *militante*, c'est-à-dire l'Église appliquée de tout son pouvoir à un incessant et universel travail de conquête pour développer le règne du Christ, *tout gagner à Jésus-Christ*. Notre sacrement de confirmation nous oblige à avoir cette mentalité et cette activité de conquérants ayant le souci perpétuel de la croissance du règne et de la vie de Jésus-Christ et perpétuellement en bataille pour tout arracher au monde et le donner à Jésus-Christ. Les siècles de l'histoire ne se succèdent que pour que s'accomplisse ce travail de conquête pour le Christ, cette croissance de son règne jusqu'à ce que le Christ soit achevé, qu'Il ait atteint son complet développement et fasse vivre en Lui de la vie de Dieu tout ce que le Père Lui a destiné de toute éternité. La gigantesque mission qui est la nôtre est de contribuer au but de toute la création, l'édification du royaume de Jésus-Christ, du Christ complet qui, selon le mot de saint Paul, sera « tout en tous ». Nous ne sommes pas vraiment chrétiens si nous n'avons pas cette passion *que tout soit au Christ*, cette ardeur à tout Lui conquérir.

§ 53 *Tout ce qui existe a été créé pour appartenir à Jésus-Christ*, contribuer à sa plénitude. Tout ce qui existe dans la création corporelle et surtout dans le monde de l'homme a été rendu par le péché esclave de Lucifer et ennemi de Jésus-Christ. Mais tout ce qui existe ainsi sous le règne du péché demeure bon en son fond et en sa réalité naturelle et destiné par Dieu à appartenir à Jésus-Christ. Tout ce qui existe doit donc mourir à la vie de la nature pécheresse mettant en elle-même sa complaisance et est destiné à ressusciter en Jésus-Christ. C'est donc à toute réalité, à tout ce qui existe, à tous les hommes, à toutes les activités naturelles de l'homme, à tout le contenu de la création que doit s'appliquer notre travail de conquête pour l'arracher au monde et le donner à Jésus-Christ. Si nous n'avons *rien à accepter de ce qui appartient au monde*, nous n'avons *rien à laisser au monde*, à abandonner à la vie du monde, nous devons *tout prendre et enlever au monde pour le donner à Jésus-Christ*.

§ 54 C'est une très grave erreur de faire dans la vie de l'homme deux parts, l'une qui serait le domaine de la religion (prière, culte, etc.), où il faudrait être chrétien, et l'autre qui serait tout le domaine profane, où il n'y aurait qu'à chercher un développement humain naturel indépendamment du christianisme : l'homme serait alors chrétien aux heures de prière et de culte, et n'aurait pas à être chrétien dans le reste de sa vie et de ses activités, le christianisme se limiterait au terrain religieux, et toutes les activités philosophiques, scientifiques, littéraires,

artistiques, économiques, sociales, politiques, corporelles de l'homme se développeraieent indépendamment du christianisme, et n'auraieent pas à être chrétiennes. Nous avons montré comment tout ce qui n'auraieent qu'un développement humain naturel serait détourné de son but surnaturel et corrompu par le péché, comment tout ce qu'il y a dans l'homme ne peut être sain et sauvé et dans l'ordre qu'en Jésus-Christ, et est destiné à Jésus-Christ. Le christianisme ne se limite absolument pas au domaine de la religion, ce sont toutes les activités de l'homme dans tous les ordres qui doivent être chrétiennes et appartenir à Jésus-Christ, c'est en tout son être et en toute sa vie que l'homme doit être chrétien. La pensée, l'art, la politique, le jeu doivent être chrétiens tout autant que la religion. Contre le laïcisme, forme du naturalisme qui veut enfermer le christianisme dans le domaine religieux et par là abandonner tout le reste au règne du péché, nous voulons qu'absolument tout soit à Jésus-Christ, que rien n'échappe au règne de Jésus-Christ.

§ 55 L'esprit conquérant qui doit ainsi appartenir au chrétien ne peut se maintenir que si le chrétien vit de la foi : « Notre foi a vaincu le monde », dit saint Jean (I Jo., v, 4). Cette victoire comporte que nous jugions de tout à la lumière de la foi, c'est-à-dire en *croyant au triomphe de Jésus-Christ* et les yeux fixés sur ce triomphe. Si nous ne jugeons pas à la lumière de la foi, nous suivons les jugements du monde et le monde demeure vivant en nous. Mais il y a deux manières d'échapper aux exigences de la foi, et il est très important de démasquer ces deux principales erreurs qui peuvent faire dévier le chrétien.

§ 56 La première est un optimisme naturaliste qui considèrerait la création dans sa bonté naturelle comme oeuvre de Dieu en oubliant sa corruption par le péché et la nécessité de la Rédemption qui ne se fait que par la croix : erreur dont tant de chrétiens sont imprégnés aujourd'hui qu'il faut la dénoncer avec précision. Cette erreur qui méconnaît que le monde tel qu'il est est pécheur et ne peut en être délivré que par la croix aboutit à accepter ce monde pécheur tel qu'il est : c'est la suppression pure et simple du christianisme qui fait tout mourir et renaître en Jésus-Christ. Combien de chrétiens aujourd'hui prétendent qu'il suffit de développer ce qui est naturel et humain pour travailler pour le Christ ! C'est oublier que tout ce qui est naturel et humain est pécheur et doit mourir d'abord à sa vie propre pour être entièrement transformé et renouvelé par le Christ. Bien souvent, par exemple, on entend prêcher une fraternité purement humaine, confondant la charité chrétienne fraternelle avec l'humanitarisme laïc ou la philanthropie ; mais les hommes ne sont pas frères sur le plan de leur seule nature humaine qui les laisse profondément divisés depuis le péché par tous les antagonismes de classe, de race, de nationalité, etc. ; « frères » veut dire « fils d'un même père », il n'y a pas de fraternité sans filiation, pas de fraternité entre les hommes sans la Paternité de Dieu, et les hommes ne peuvent être fils de Dieu que par Jésus-Christ, donc Jésus-Christ seul peut faire l'unité entre les hommes et les rendre frères en Lui, et hors de Lui il n'y a que divisions, luttes et haines. Souvent aussi on entend rappeler aujourd'hui que tout ce qui est naturel et humain est destiné à appartenir à Jésus-Christ, à faire partie de la plénitude du Christ total ayant atteint tout son développement, et on en conclut que tout progrès humain travaille pour la plénitude du Christ : c'est une précieuse et essentielle vérité chrétienne que cette destination de tout à Jésus-Christ, mais il ne faudrait pas laisser croire que tout ce qui existe aboutit à Jésus-Christ par une simple évolution naturelle et nécessaire, par un élan immanent au développement de la création qui d'elle-même marcherait vers la plénitude du Christ. Ce serait alors considérer le Christ comme le terme ultime d'une évolution naturelle et non comme l'irruption de Dieu au sein d'un monde pécheur qui le rejetait et comme un pur don d'Amour venant rompre la marche du monde dans le sens du péché. Oui, tout ce qui existe est destiné à Jésus-Christ, mais tout ce qui existe ne va pas de son propre élan à Jésus-Christ, bien au contraire tout ce qui existe est détourné de la vie surnaturelle par le péché et doit renoncer à soi-même, mourir à la complaisance en soi-même, pour trouver en Jésus-Christ une vie entièrement nouvelle et transformée après la mort de sa vie ancienne et pécheresse. *Tout est destiné à Jésus-Christ, mais rien n'est effectivement à Jésus-Christ sans passer par la croix et la Rédemption.* Et qu'on n'aille pas présenter la croix comme une simple ascèse purificatrice de la nature et aidant son évolution : la croix est mort totale de la nature à toute vie pour elle-même afin qu'elle ne vive plus que de la vie

de Jésus-Christ et en Lui. Le monde est ennemi de cette mort de la croix : rien de ce qui est au monde ne peut être accepté tel quel par le chrétien. Certes il faudra donner à Jésus-Christ tout ce qui appartient au monde, mais pour cela il faudra l'enlever au monde par la mort de la croix pour le faire revivre en Jésus-Christ, et ce qui vit en Jésus-Christ de la vie de Dieu ne vit plus de la vie du monde.

§ 57 L'autre erreur est un pessimisme luthérien ou janséniste qui considère tout ce qui existe comme définitivement mauvais, et méconnaît que la croix du Christ peut purifier entièrement tout ce qui existe de tout péché et le rendre entièrement saint en Jésus-Christ : cela revient à abandonner tout ce qui existe au péché, à renoncer à le transformer, à le sanctifier, à le donner à Jésus-Christ, ce qui ne peut se faire que par la croix, mais se fait effectivement par la croix. Le christianisme est pessimiste en considérant le péché qui imprègne tout ce qui existe, mais optimiste en sachant que sous-jacente au péché est une réalité bonne en elle-même et destinée au Christ qui, par sa croix, peut effectivement l'enlever au péché, la sauver, la sanctifier, la transformer en Lui. Cet optimisme essentiel, fondé sur *la foi dans la valeur salvatrice et sanctificatrice infinie de la croix*, ne consentira jamais à rien abandonner au monde et au péché parce qu'il sait que le Christ peut tout sauver et transformer, et qu'il veut tout conquérir à Jésus-Christ.

§ 58 Les deux erreurs sont un même manque de foi dans le pouvoir infini de la croix du Christ, une même attitude timorée : une première attitude timorée accepte ce qui est du monde, une deuxième le rejette en l'abandonnant au monde, toutes les deux renoncent à l'arracher au monde pour le conquérir à Jésus-Christ parce qu'elles n'ont pas foi dans le pouvoir infini que nous avons par la croix du Christ qui a vaincu le monde. Trop de chrétiens ont devant les pouvoirs et les succès de ce monde cette allure de « chiens fouettés » que Nietzsche leur reprochait en ajoutant qu'ils n'ont vraiment « pas l'air d'être sauvés ». Si nous avons la foi dans le triomphe de Jésus-Christ qui a triomphé une fois pour toutes et définitivement et qui nous donne la certitude du triomphe final de l'Église contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais, nous sommes des ressuscités en Jésus-Christ, nous sommes des triomphateurs en Jésus-Christ, triomphateurs dans les échecs et les persécutions où nous avons part à sa croix comme dans les succès visibles, combattants du règne du Christ qui triomphera à la fin des temps, alors que toutes les puissances de ce monde se seront, l'une après l'autre, écroulées comme toutes celles qui jusqu'ici ont défié l'Église ; nous avons avec nous le pouvoir infini, la valeur infinie, renouvelés à chaque messe, de la croix de Jésus-Christ pour tout sauver et sanctifier : comment craindrions-nous devant ce monde qui est définitivement vaincu alors que nous sommes ressuscités en la vie immortelle et glorieuse de son Triomphateur ? Notre foi commande l'audace assurée et imperturbable, l'audace qui ne craint rien pour ne jamais nous laisser contaminer par le monde, ne jamais accepter rien de ce qui appartient au monde, mais aussi ne jamais rien abandonner au monde, mais aussi être présents partout dans toute l'étendue du monde pour, par la vertu de la croix, tout conquérir à Jésus-Christ, Lui donner et faire vivre de sa vie tout ce que nous aurons arraché au monde, donc assumer toute réalité et toute activité humaines pour les transfigurer en Jésus-Christ et les livrer à son règne. Tout le contenu du monde, c'est à nous à le prendre pour en faire par la croix du Christ le contenu de l'Église.

---

§ 59 Pour désigner cette destination au Christ de tout ce qui est humain, faut-il parler d' « humanisme chrétien » ? On peut l'entendre en un sens orthodoxe si l'on veut dire par là que tout ce qui est humain peut être enlevé au monde et au péché pour être donné au Christ et transformé en Lui, mais le mot est équivoque, car « humanisme » signifie bien recherche de l'humain. Le sens normal du mot « humanisme » désigne donc bien la recherche de l'humain pour lui-même, donc la complaisance de la nature humaine en elle-même, se prenant elle-même pour fin. Pourquoi employer le mot « humanisme » si l'on ne veut pas dire qu'on centre tout sur l'homme, que le développement humain ou la perfection de l'homme est le but ? Or nous savons que l'homme n'a pas été créé

pour sa perfection d'homme, mais pour la vie surnaturelle, pour Jésus-Christ. Alors on corrige l'humanisme en le disant « chrétien » parce qu'on entend par là subordonner le développement humain à une fin supérieure qui est surnaturelle, on entend par là que l'homme ne trouve sa vraie destinée qu'en cessant de se chercher lui-même, de se prendre lui-même pour fin, et en se subordonnant à la vie de Dieu pour laquelle il a été créé et qui lui est donnée en Jésus-Christ. Mais alors à quoi cela sert-il de conserver le mot équivoque et dangereux d'humanisme quand nous avons le mot CHRISTIANISME qui dit tout ? Si l'unique but et l'unique destin de l'homme, ce n'est pas la nature humaine, mais Jésus-Christ, alors nous centrons tout, non sur la nature humaine, mais sur Jésus-Christ, et nous ne sommes pas humanistes, mais « christianistes » ou chrétiens. Et certes, *dans le christianisme nous retrouvons tout l'humain*, tout le contenu bon et valable de l'humanisme, puisque Jésus-Christ est homme et Homme parfait, que la perfection de l'homme n'existe qu'en Lui, mais la perfection de l'homme n'est plus du tout recherchée pour elle-même, elle n'est là qu'au sein de la vie de Jésus-Christ, toute livrée à la vie de Dieu, absorbée et transfigurée en Lui. Le christianisme n'est pas un couronnement qui s'ajoute ou se superpose à l'humanisme comme un chapeau sur une tête, comme si la perfection de l'homme se suffisait et était à rechercher pour elle-même et que le christianisme lui apporte un complément. Il n'y a pas pour nous l'humanisme plus le christianisme : pour nous *il n'y a que le christianisme, et le christianisme contient tout*, tout est pour lui et tout est en lui, et nous ne voulons être hommes que pour le Christ, pour accroître sa plénitude de notre humanité qui n'a de valeur et de vie qu'en Lui et pour Lui, au sein de sa vie à Lui, afin que par Lui Dieu soit « tout en tous ».

## L'ÉGLISE ET L'HISTOIRE

§ 60 Parler du monde « moderne », c'est parler d'un monde différent de ceux qui l'ont précédé, c'est donc envisager l'évolution de l'histoire. Après avoir étudié l'attitude de l'Église vis-à-vis du monde, il faut étudier l'attitude de l'Église devant l'évolution de l'histoire : a-t-elle à accepter cette évolution ou à y s'opposer, à évoluer et changer elle-même pour s'y adapter ou à n'en tenir aucun compte ? C'est encore à la lumière des grandes vérités de la foi sur le sens et le but de la création, qu'il nous faudra répondre.

§ 61 La pensée païenne a souvent considéré l'univers comme un perpétuel recommencement où tout se succédait indéfiniment suivant les mêmes lois et les mêmes essences éternelles sans avoir de but. La foi chrétienne nous révèle la création comme l'oeuvre d'une volonté d'Amour de Dieu qui la destine à un but et la conduit vers ce but, donc nous fait voir la création comme *une marche vers une fin*, comme un développement qui doit aboutir au royaume de Dieu. Nous devons donc bien considérer l'histoire comme quelque chose qui par phases ou étapes successives avance ou progresse vers un terme tout comme l'évolution de la graine doit aboutir à la plante ou celle de l'enfant à l'homme. Si l'on n'entendait que cela en parlant d'évolutionnisme, le christianisme serait évolutionniste. Mais il faut faire bien attention à éviter quelques erreurs graves que contiennent habituellement les doctrines dites « évolutionnistes ».

§ 62 Une première erreur considère l'évolution comme se faisant d'elle-même selon ses propres forces ou virtualités naturelles et sans intervention de Dieu, de sorte que par elle-même et de son propre élan l'évolution de l'univers engendrerait le Christ, le christianisme et le royaume de Dieu, et que l'abîme infini entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel disparaîtrait dans cette impulsion immanente au développement de l'univers : contre une telle erreur il faut répéter que l'ordre des natures créées par Dieu ne comporte, par lui-même, rien de surnaturel ou de divin, mais que le don de la vie surnaturelle, don que Dieu fait de sa propre vie, est une pure générosité d'amour de la part de Dieu qui fait irruption au sein de l'ordre des natures créées, bien que tout cet ordre des natures créées n'ait été créé et n'ait jamais existé que pour cela ; que l'évolution de la création n'aboutit pas d'elle-même au Christ, mais que l'Incarnation est une pure irruption de Dieu dans sa création pour assumer une nature humaine en la propre personne de Dieu le Fils, la création n'ayant d'ailleurs été réalisée par Dieu que pour le Christ qui en est le but unique ; enfin que le royaume de Dieu ne se réalise pas par l'évolution naturelle et l'élan interne de l'univers, mais par une action et intervention de Dieu.

§ 63 Une autre erreur consisterait à considérer un progrès continu avec lequel le plus parfait serait toujours dans l'avenir, et le présent une étape vers quelque chose de mieux. Contre une telle erreur il faut répéter que Jésus-Christ est absolument parfait dans tous les ordres, que la perfection absolue et définitive est réalisée en Lui, que rien de plus parfait ne sera jamais réalisé, que l'Église n'atteindra jamais une perfection nouvelle qu'elle ne trouverait pas dès son origine en Jésus-Christ, qu'il n'y a pas à attendre pour demain un « surhomme » qui surpasserait le Christ, le christianisme et ses saints : le Christ et le christianisme sont définitifs pour l'éternité. Toute la Vérité de Dieu nous est donnée et révélée dans le Christ : jamais une vérité nouvelle ne s'ajoutera à cette Révélation. La croix de Jésus-Christ est une source infinie de sainteté à laquelle il n'y aura jamais rien à ajouter, et jamais un saint n'ajoutera quoi que ce soit à la sainteté de Jésus-Christ. Jamais il n'y aura d'autres moyens que les

sept sacrements <sup>3</sup> établis par Jésus-Christ, d'autre société que l'Église <sup>4</sup> fondée par Lui pour être sauvés et sanctifiés par Lui. Jamais ne viendra après le christianisme une religion nouvelle et supérieure que celui-ci aurait préparée comme le judaïsme a préparé le christianisme : le christianisme est établi pour l'éternité.

§ 64 Ce que la foi chrétienne vient de nous faire affirmer exclut une autre erreur, celle qui considérerait l'évolution de la création marchant vers sa fin comme une évolution continue et sans rupture. *La foi chrétienne nous fait considérer dans l'histoire deux parties essentiellement différentes : avant le Christ et après le Christ.* Avant le Christ, le parfait et le définitif n'a pas encore été réalisé et est dans l'avenir, à partir du Christ il est réalisé. Le Christ n'est pas dans l'histoire une étape à mi-côte, Il est une ligne de façade. Pour développer la vision chrétienne de l'histoire nous devons donc considérer d'abord l'histoire avant le Christ et ensuite l'histoire depuis le Christ. L'histoire avant le Christ n'est pas elle-même une évolution continue : la foi nous y révèle des interventions de Dieu et des discontinuités. Laissons de côté ce qui concerne les esprits purs et ne considérons que l'histoire de l'univers corporel auquel nous appartenons. Laissons aussi de côté les problèmes qui concernent l'histoire de l'univers corporel avant l'homme : nous pouvons accepter toutes les théories cosmogoniques pourvu qu'elles ne nient pas que tout ce qui existe reçoit l'existence de Dieu créateur. La foi chrétienne nous fait affirmer une première discontinuité dans l'histoire avec l'intervention de Dieu pour réaliser le premier homme (quel que soit l'être préexistant dont Dieu s'est servi pour en faire un homme en lui donnant l'âme humaine intelligente, libre et spirituelle qui ne peut être réalisée que par Lui) et lui donner la vie surnaturelle. Le plan primitif de Dieu concernant l'humanité ayant été renversé par le péché d'Adam et Ève, ce péché originel constitue, venant cette fois de l'homme, une nouvelle discontinuité dans l'Histoire : à vrai dire c'est une nouvelle histoire de la création qui commence avec le péché originel, notre histoire, celle à laquelle nous appartenons. Dans cette histoire il paraît vraisemblable que les conséquences du péché originel ont entraîné d'abord une dégénérescence de l'humanité, une régression à partir des perfections qu'Adam avait dû conserver après son péché. Il reste que ce que nous connaissons de cette histoire nous apparaît dans son mouvement général comme une succession d'étapes progressives pour préparer et annoncer le Christ : toute cette histoire n'est qu'une marche vers le Christ promis, une montée vers Lui. Mais cette évolution qui trouve sa fin en Jésus-Christ est pleine d'interventions de Dieu qui en inaugurent les étapes principales : Noé, Abraham, Moïse. La succession des prophètes de Moïse à Jésus-Christ constitue une évolution visiblement progressive dont Jésus-Christ est le terme.

§ 65 Avec l'Incarnation se réalise la fin pour laquelle Dieu a tout créé, mais que les hommes ne pouvaient connaître et attendre qu'en vertu de la promesse divine, et que Dieu seul pouvait réaliser, car, comme nous l'avons dit, ce n'est pas l'évolution et l'élan de l'univers qui pouvait engendrer Dieu, c'est Dieu qui a fait irruption dans sa création et toute l'initiative est de Lui, l'humanité n'a eu qu'à dire « oui » par la bouche et le cœur de Marie. À partir de l'Incarnation, l'histoire prend un sens entièrement nouveau : il ne s'agit pas d'atteindre autre chose que Jésus-Christ, en Lui le but de toute l'histoire est atteint, il ne s'agit plus que d'incorporer au Christ tout ce qui doit Lui appartenir, et vivre de sa vie. Les siècles ne durent depuis la Pentecôte que pour dilater le règne de Jésus-Christ dans toute sa création, et constituer ainsi la plénitude de Jésus-Christ, l'Église en laquelle Jésus-Christ prend toutes ses dimensions. L'histoire est désormais purement et simplement l'histoire de la croissance de l'Église, du développement de Jésus-Christ en ses membres. Il y a bien encore une évolution et un progrès, mais consistant uniquement dans la croissance du corps du Christ conquérant peu à peu sur le monde tout ce qui Lui est destiné jusqu'à ce qu'à la fin des temps la plénitude du Christ soit achevée. Cette croissance de l'Église se fait par l'action de la grâce du Christ au sein de l'histoire et non par un élan naturel immanent à l'univers : ce serait une erreur grossière

---

<sup>3</sup> Effectivement reçus ou désirés consciemment et explicitement ou inconsciemment et implicitement.

<sup>4</sup> En lui appartenant visiblement ou invisiblement.



de confondre le travail surnaturel de la grâce avec ce que certains philosophes contemporains appellent « l'élan vital ». Mais par l'action du Christ l'histoire est bien, selon le mot de saint Paul, un « enfantement », une germination du règne du Christ, un envahissement de tout par Jésus-Christ. Nous avons dit que rien ne manque en perfection à Jésus-Christ et qu'on ne pourra jamais rien Lui ajouter. Mais avant la Pentecôte il Lui manque en extension tous les membres qui doivent Lui être incorporés et en lesquels, certes, aucune perfection nouvelle ne sera réalisée, mais en lesquels la perfection de Jésus-Christ doit s'étendre et se communiquer. On ne peut rien ajouter en perfection à la sainteté de Jésus-Christ, mais cette sainteté doit s'étendre en se communiquant à tous les saints en qui elle se reproduit. On ne peut rien ajouter au sacrifice parfait et définitif de la croix, mais ce sacrifice développe toute son efficacité en se répétant sacramentellement en chaque messe et en se continuant en toutes les souffrances que les saints acceptent et offrent par amour avec le Christ. On ne peut rien ajouter à la Vérité de Dieu donnée et révélée en Jésus-Christ, mais cette Vérité divine peut étendre son règne dans les intelligences humaines qui y adhèrent par la foi et la forment de plus en plus complètement grâce au progrès dogmatique.

---

§ 66 N'y a-t-il rien d'autre dans l'histoire que ce mouvement d'édification du règne du Christ ? Nous savons que le règne du Christ s'édifie dans un combat en conquérant sur le monde qui est son ennemi ce qui doit Lui appartenir : certes, tout a été créé pour appartenir à Jésus-Christ, mais tout est détourné de Jésus-Christ par le péché et doit être enlevé au péché pour être conquis à Jésus-Christ. Or nous savons que ce travail de conquête laisse toujours et laissera finalement un déchet d'êtres créés libres pour aimer Dieu librement, et qui usent de leur liberté pour se refuser à l'Amour Rédempteur. Il reste et il restera hors de Jésus-Christ tous ceux qui ont refusé Jésus-Christ, qui ne veulent pas Lui appartenir, qui se complaisent définitivement en eux-mêmes au point de vouloir n'être qu'à eux-mêmes. C'est ce que le Christ appelle « les ténèbres extérieures », c'est ce que nous appelons plus couramment l'enfer : la foi chrétienne nous enseigne qu'il restera finalement hors de Jésus-Christ les démons et les damnés (elle ne nous dit pas leur nombre, mais elle nous dit qu'il y en aura) abandonnés à eux-mêmes dans leur refus du but de la création.

§ 67 L'histoire est donc une réalité ambiguë et complexe tiraillée en deux sens, sollicitée par la grâce dans le sens du règne du Christ et par l'orgueil dans le sens de l'enfer, et qui mêle en elle, selon l'image de l'Évangile, le bon grain et l'ivraie qui ne seront séparés qu'à la fin des temps. Au sein de l'histoire elle-même rien n'est séparé, car tout ce qui appartient au monde (qui va vers l'enfer mais n'est pas encore l'enfer) peut être enlevé au monde et conquis à Jésus-Christ. En tout état historique nous trouvons donc deux mouvements qui s'opposent, un mouvement d'édification du règne de Jésus-Christ et un mouvement de formation de l'enfer, et la foi chrétienne ne peut nous laisser admettre ni un pur pessimisme qui nierait le premier ni un pur optimisme qui nierait le second. Ne pas reconnaître les deux, c'est ne rien comprendre à l'histoire.

§ 68 Il reste à considérer les progrès d'ordre simplement naturel que le développement de l'histoire peut présenter. En eux-mêmes, ces progrès sont bons, mais ils n'existent jamais à l'état pur, ils n'existent que dans un mouvement historique réel où ils sont assumés par le monde ou assumés par l'Église. S'ils appartiennent au monde, ils sont viciés par la corruption du monde et il faut les enlever au monde et les conquérir à l'Église. Ne confondons pas, comme s'il s'agissait de deux réalités du même ordre, le progrès humain naturel et la croissance du règne de Jésus-Christ : tout progrès humain naturel doit servir à la croissance du règne de Jésus-Christ, doit être conquis au Christ et Lui appartenir, mais cela ne se fait que moyennant une mort à l'appartenance au monde, que moyennant la croix.

§ 69 Remarquons enfin que reconnaître les deux courants qui se mêlent et s'opposent sans cesse dans le tissu concret de l'histoire n'est pas les considérer comme équivalents : le monde doit être finalement vaincu et le

triomphe final de Jésus-Christ est assuré. Évitions donc des expressions équivoques comme de parler de « lutte éternelle du bien et du mal », comme si le bien et le mal étaient deux forces éternelles se faisant équilibre, ce qui serait une erreur de type manichéen.

---

§ 70 La foi chrétienne nous apprend encore à ne pas considérer l'histoire comme une évolution sans fin. Si l'édification du règne du Christ se fait progressivement dans l'histoire, quand la plénitude du Christ avec tout ce qui doit Lui appartenir sera achevée, l'histoire sera achevée aussi. Le christianisme nous fait voir la création comme prise par l'action de Dieu dans un développement qui doit aboutir à un terme, le royaume de Dieu : l'histoire est constituée par la marche vers ce terme, et quand il sera atteint il n'y aura plus d'histoire. *L'histoire est donc en marche vers un terme qui est hors de l'histoire* (car s'il appartenait à l'histoire il serait une étape dans une évolution, et ne serait pas un terme). C'est là un des points qui différencient le plus profondément le christianisme des divers évolutionnismes contemporains, notamment de l'hitlérisme et du marxisme. Les communistes sont en action pour une fin qui est dans l'histoire, qui est de ce monde, et qui par conséquent ne peut pas être véritablement une fin. Les communistes veulent transformer ce monde pour en faire un nouveau monde, le christianisme veut conquérir ce qui est au monde pour le donner à Jésus-Christ et aboutir au royaume de Dieu. Hitler déclarait : « travailler pour des millénaires », l'Église travaille pour l'éternité. Par là le christianisme seul donne un sens à l'histoire, car ce qui ne serait qu'une étape au sein de l'histoire dans une évolution sans fin ne pourrait donner un sens à l'histoire <sup>5</sup> : l'histoire n'a de sens que si elle marche vers un terme, et le christianisme seul nous révèle ce terme.

---

§ 71 L'Église est donc à travers l'histoire en action incessante pour édifier le royaume de Dieu, et cette action se fait par une série d'étapes qui constituent les visages successifs de l'Église militante. L'Église du Moyen-Âge diffère de l'Église des premiers siècles parce qu'elle est une autre étape dans le travail d'édification du règne du Christ. Mais sous ces visages successifs et divers c'est une même Église qui est en développement, ayant sa source et sa racine en Jésus-Christ, et toute tendue vers la plénitude de son règne : nous avons déjà appris à distinguer ce qui peut changer et ce qui ne peut pas changer dans l'Église. L'Église d'aujourd'hui doit garder de l'Église du Moyen-Âge ce qui est essentiel à l'Église et ne peut pas changer : elle n'a pas à garder ce qui était propre au Moyen-Âge. Notre temps, pour être chrétien, doit garder du christianisme du Moyen-Âge ce qui est essentiel au christianisme, il doit imiter le Moyen-Âge en ce qu'il y avait en lui d'essentiel au christianisme, mais il sera chrétien d'une autre manière que le Moyen-Âge, et il n'a pas à recopier le Moyen-Âge dans ce qui n'appartenait qu'au Moyen-Âge. L'Église n'a pas à revivre le passé, mais à continuer sa route dans le présent : nous n'avons à être, ni de ceux qui voudraient lui raire revivre le passé qui est définitivement passé, ni de ceux qui voudraient la faire changer de route et dévier de son but. Le rapide Paris-Strasbourg doit toujours demeurer sur deux rails et en direction de

---

<sup>5</sup> Une philosophie purement évolutionniste ou du pur devenir qui supprime tout être et n'admet que le pur devenir ne pourrait pas admettre la finalité : un pur devenir sans être sous-jacent au devenir n'aurait pas de fin, il n'y a de fin que s'il y a un être en devenir qui par ce devenir tend vers un fin. À l'opposé une philosophie immobiliste serait aussi sans finalité, car l'être qui tend vers une fin devient pour parvenir à sa fin. Une philosophie complète regarde la Création comme unissant en elle l'être et le devenir parce qu'elle est de l'être-en-devenir, c'est-à-dire de l'être inachevé qui se transforme en se mouvant vers son achèvement, mais ce qui rend raison à la fois de l'être et du devenir, c'est la fin vers laquelle l'être se meut par le devenir et pour laquelle il existe. La cause finale rend raison de toutes les autres causes. Mais le christianisme seul révèle la fin réelle de l'histoire qui échappe à la philosophie.

Strasbourg, mais quand il est arrivé à Châlons il n'a pas à recommencer l'étape Épernay-Châlons. Sachons donc distinguer des étapes différentes de la vie d'une même Église en route sur la voie établie par Jésus-Christ vers le royaume de Dieu.

§ 72 C'est l'Église elle-même qui, à chaque époque de l'histoire, sous l'impulsion du Saint-Esprit, prend le visage qu'il lui faut pour édifier le royaume de Dieu, et ses visages successifs viennent uniquement de l'initiative du Saint-Esprit qui l'anime et la conduit vers son terme. Ce serait donc une grave erreur de penser que les visages successifs de l'Église lui sont imposés par l'évolution du monde, et qu'elle n'a qu'à subir passivement cette évolution, l'accepter et s'y adapter. Nous avons montré que l'Église ne doit jamais accepter ce qui est du monde : elle doit de son initiative, et par sa vitalité propre, se rendre présente à la totalité du monde pour conquérir ce qui appartient au monde, et croître elle-même par cette conquête. Donc jamais l'Église ne doit, sous prétexte de s'adapter à l'état présent du monde, en accepter les erreurs et les péchés. L'Église des premiers siècles n'a pas accepté le paganisme, ses erreurs et ses vices, mais elle a conquis à Jésus-Christ tout le contenu humain du monde païen. L'Église n'a pas à se faire à l'image du monde, mais à faire vivre de Jésus-Christ tout ce qu'elle enlève au monde.

§ 73 L'Église a donc, vis-à-vis de l'évolution du monde, sa vitalité propre, on voit par là combien il est vain de demander si l'Église est une force de conservation ou une force de révolution. Elle est conservatrice de tout ce qui est bon et chrétien contre les attaques du mal, elle est même réactionnaire pour réclamer le retour à des valeurs éternelles dont on s'est écarté, au bien dont on a dévié, et elle est perpétuellement révolutionnaire devant tout ce qui est païen, tout ce qui est du monde : par elle-même, elle n'est ni force de conservation (ou de réaction) ni force de révolution, elle est force de conquête à la vie de Jésus-Christ.

§ 74 On voit donc quelle erreur il y a à présenter l'évolution historique comme une fatalité qu'il n'y aurait qu'à accepter. L'histoire est faite, et en ses deux courants, dans le sens du bien et dans le sens du mal, par les libertés humaines qui se donnent ou qui se refusent. Demain sera l'oeuvre des hommes d'aujourd'hui, et sera ce qu'ils le feront : aucune fatalité historique ne détermine à l'avance le visage de demain, c'est aux hommes d'aujourd'hui à donner à demain son visage. Rien n'est plus grave et plus absurde que de faire croire aux hommes qu'ils sont emportés malgré eux par une force historique irrésistible contre laquelle ils ne pourraient rien, alors que l'histoire n'est rien d'autre que ce qu'ils la font. Ce qui est vrai, c'est que certaines voies établies par Dieu dans la création s'imposent à l'homme, qui doit les suivre librement, pour son bien et son progrès, tandis que d'autres voies le conduisent fatalement à sa déchéance : l'homme qui se refuse à prendre librement les voies établies par Dieu pour sa perfection devient, en effet, le jouet de fatalités qui le font dégénérer, mais il demeure toujours libre de prendre une voie de redressement et de régénération.

§ 75 En ce que les hommes font de l'histoire, il y a donc du bon et du mauvais. Il en résulte que tout ce qui se produit dans l'évolution historique n'est pas progrès : il y a des progrès et il y a des régressions. Il serait absurde de considérer tout ce qui arrive comme fatalement progressif. Il est aussi sot de rejeter le nouveau parce que nouveau que de l'accepter aveuglément parce que nouveau : nous avons une intelligence pour juger le nouveau et y discerner le vrai et le faux, le bien et le mal.

§ 76 Nous ne pouvons donc, en aucun cas, accepter qu'on prétende dicter à l'Église sa conduite au nom d'une évolution historique qu'on présente comme fatale et s'imposant à elle. La conduite de l'Église n'a à être dictée que par le Saint-Esprit qui la mène du dedans, et l'évolution du monde ne lui imposera jamais rien. Mais puisque demain n'est pas fatal, puisque demain est l'oeuvre des hommes d'aujourd'hui, il appartient à l'Église, en conquérant au Christ tout le contenu du monde d'aujourd'hui, de faire l'humanité de demain : pour que demain soit chrétien, il n'y a qu'un moyen, c'est que demain soit l'oeuvre de l'Église. L'Église n'a pas à subir l'évolution de l'histoire : elle a à la faire, et à la faire non selon des exigences extérieures à sa vie propre, mais selon les exigences du christianisme, selon les exigences intérieures de la vie du Saint-Esprit en elle.

## LE MONDE MODERNE

§ 77 Les principes théologiques fondamentaux que nous avons étudiés sur l'essentiel et le contingent dans l'Église, sur l'Église et le monde, sur l'Église et l'histoire nous permettent d'aborder maintenant le problème du monde moderne et de l'Église en face du monde moderne.

§ 78 Nous savons déjà que l'Église, parce qu'elle n'est pas du monde et n'a rien à accepter du monde, parce qu'elle n'est d'aucun monde, n'est pas du monde moderne et n'a rien à accepter de lui, mais qu'elle doit être présente à la totalité du monde moderne pour en conquérir tout le contenu au Christ, qu'elle a à appliquer à tout le monde moderne son action de conquête pour le règne du Christ. Nous savons déjà que l'Église n'a pas à se laisser influencer par le monde moderne, mais à réaliser elle-même des lendemains chrétiens en conquérant au Christ toutes les réalités d'aujourd'hui. Mais il ne nous suffit pas de répéter ces principes universels, il faut examiner le monde moderne en lui-même et les problèmes qui lui sont propres.

§ 79 Faisons d'abord remarquer que ce qu'il est convenu d'appeler « monde moderne » ne coïncide pas avec ce qu'on pourrait entendre par « monde contemporain » ou « monde présent » ou « monde actuel », car il semble bien que l'état présent de l'histoire représente l'effondrement et la fin du « monde moderne » et la préparation de la naissance d'un monde nouveau. Ce qu'il est convenu d'appeler « monde moderne » signifie, par opposition au Moyen-Âge, un âge historique qui est en germe depuis la Renaissance, et qui a atteint son plein essor à la fin du XVIIIe, au XIXe et au début du XXe siècle. C'est ce « monde moderne » qu'il nous faut d'abord étudier pour mieux comprendre la situation historique présente.

§ 80 Le monde moderne nous paraît allier en lui deux caractères principaux : d'une part un formidable effort d'essor naturel et humain, d'autre part une prétention de l'homme à se rendre indépendant de Dieu et à se passer de Lui.

§ 81 L'essor naturel et humain est trop visible pour qu'il y ait lieu d'insister longuement : progrès prodigieux de toutes les sciences (et non seulement des sciences mathématiques et des sciences de la nature, mais, de nos jours, de la psychologie et de la sociologie), développement extraordinaire des lettres et des arts, progrès fantastiques d'une multitude de techniques mettant de plus en plus de moyens au service de l'homme, développement considérable des relations humaines sur toute la surface de la planète, etc. Les hommes ont beau se servir le plus souvent de tous ces progrès pour le mal, il serait absurde de nier qu'en eux-mêmes ils sont bons et sont des progrès.

§ 82 Mais ce mouvement de progrès humain s'est trouvé vicié par l'orientation spirituelle centrale de tout le monde moderne qui est une orientation d'orgueil, de naturalisme, de volonté d'indépendance absolue, l'esprit même du péché de Lucifer et du péché d'Adam, et qui a placé le monde moderne sous la domination de Lucifer. C'est cette orientation spirituelle centrale du monde moderne qu'il nous faut examiner pour mieux saisir ensuite les problèmes qui se posent aujourd'hui pour l'Église.

---

§ 83 Nous avons dit que le monde moderne est en germe avec ce qu'il est convenu d'appeler « la

Renaissance », c'est-à-dire dès le XVe siècle. Mais l'effort d'essor naturel et humain dont nous avons parlé, s'il s'est accéléré depuis le XVe siècle, lui est antérieur, et commence en réalité au XIIe siècle : après la longue éclipse de civilisation, le long temps de barbarie qui, après l'effondrement de la civilisation gréco-romaine au Ve siècle, a duré du VIe au XIe siècle, le XIIe siècle apportant le renouveau de la philosophie, des sciences, des lettres, des arts, des métiers, des institutions économiques, sociales et politiques, a été le point de départ d'un grand essor humain en même temps que la naissance d'une civilisation nouvelle qui sera celle de l'Europe, et qui continuera sans interruption jusqu'à nos jours (car on ne peut considérer comme une véritable interruption les secousses et les désordres du XIVe siècle). Ainsi donc c'est le XIIe siècle qui mériterait vraiment le nom de « Renaissance ». D'où vient donc qu'au XVe siècle ce qu'on a appelé « la Renaissance » s'est trouvé en rupture avec la civilisation des XIIe et XIIIe siècles, c'est-à-dire avec le Moyen-Âge ?

§ 84 Si le Moyen-Âge a cherché et commencé à réaliser un grand essor humain, il ne l'a jamais cherché pour lui-même ; le Moyen-Âge n'avait pas d'autre but que le règne du Christ, et ne cherchait l'essor naturel et humain qu'au sein de l'Église, pour la croissance de la vie du Christ : tout le développement de la civilisation et de la culture s'y faisait dans le Christ, au sein du christianisme, imprégné de christianisme. D'ailleurs la civilisation du Moyen-Âge était l'oeuvre de l'Église, formée par l'Église et née de son action : la civilisation n'a pu naître au XIIe siècle que parce que l'Église avait assimilé et conservé en elle toutes les valeurs humaines, toutes les richesses de culture de la civilisation gréco-romaine, et c'est elle qui, au XIIe siècle, a civilisé l'Europe, engendré la civilisation du Moyen-Âge qui a été une civilisation dans le Christ et pour le Christ. Notre civilisation européenne aura beau ensuite renier le christianisme, se révolter contre lui, elle restera une civilisation née du christianisme et par là marquée par lui d'une manière essentielle qui la distinguera toujours d'une civilisation païenne (par exemple son humanitarisme est une laïcisation de la charité).

§ 85 Mais au fur et à mesure que l'essor naturel et humain va se développer, on va peu à peu y prendre goût, s'y attacher et le rechercher pour lui-même, et par là va se réintroduire la vieille morsure de l'orgueil et du péché. « La Renaissance » des XVe et XVIe siècles, c'est la rupture entre le christianisme et l'essor naturel de la civilisation et de la culture recherché en lui-même et pour lui-même indépendamment du christianisme. Les hommes de la Renaissance sont presque tous chrétiens dans leur vie privée, mais d'un christianisme strictement cantonné dans le domaine de la religion, tandis que toutes leurs activités humaines, scientifiques, littéraires, artistiques, techniques, économiques, sociales, politiques se développent hors du christianisme et de son influence, et sont cultivées pour elles-mêmes. Le naturalisme, la recherche du développement naturel pour lui-même s'introduit : on a là une première manifestation d'indépendance par laquelle la créature, se prenant elle-même pour fin, échappe à la vie de Dieu pour laquelle elle a été créée.

§ 86 Une nouvelle étape de la marche en avant de l'orgueil de l'homme à la recherche de son indépendance est franchie au XVIIe siècle quand avec Descartes apparaît le rationalisme et le germe de l'idéalisme : c'est l'homme qui veut tout tirer de son propre esprit, tout sortir de lui-même pour ne dépendre que de lui, et qui refuse toute docilité au réel, c'est la séparation entre l'intelligence de l'homme et la réalité qui doit l'instruire.

§ 87 Avec le XVIIIe siècle la révolte contre le christianisme se manifeste ouvertement et prend son plein essor. En un premier temps (Voltaire) l'homme met toute sa complaisance dans sa raison et se croit capable de se suffire à lui-même, d'être bon et de trouver sa perfection et son bonheur par l'usage de sa raison. En un second temps (Rousseau) la sensibilité se révolte contre la raison comme celle-ci s'était révoltée contre le christianisme, et veut à son tour son indépendance, l'homme se croit alors bon, capable de se suffire et de trouver sa perfection et son bonheur par la primitivité de ses instincts, de ses sentiments, de ses passions. Dans l'un et l'autre cas, l'homme trouve toute sa fin en lui-même, dans sa raison ou dans sa sensibilité, et se veut totalement indépendant.

§ 88 À la fin du XVIIIe siècle, le monde moderne va atteindre sa pleine réalisation avec la Révolution de 1789 et trouver son inspiration doctrinale foncière avec la philosophie de Kant, d'où sortira tout l'idéalisme. Le

principe fondamental qui donnera à tout ce monde moderne son orientation spirituelle, c'est *la revendication d'indépendance absolue de l'homme* qui refuse de se soumettre à tout ce qui s'imposerait à lui sans venir de lui, c'est la prétention de l'homme à être indépendant comme Dieu en mettant toute sa fin en lui-même, et à trouver par lui-même sa perfection et son bonheur, c'est donc l'esprit même du péché de Lucifer et du péché d'Adam.

§ 89 La première manifestation de cette orientation spirituelle sera la *liberté de pensée* qui refuse qu'une vérité indépendante de l'homme s'impose à l'intelligence humaine, et doit être reconnue par elle parce qu'elle est la vérité : on proclamera chaque homme libre de penser à son gré selon les tendances de son esprit, d'être l'auteur de sa propre pensée sans se soucier d'adhérer ou de se soumettre à une vérité qui s'impose à lui. Ce sera la liberté de toute pensée, donc de l'erreur comme de la vérité ; plus exactement, il n'y a plus de vérité puisque chacun construit sa pensée à son gré. La conviction spontanée du sens commun, selon laquelle il ne dépend pas de nous que ce qui est vrai soit faux et que ce qui est faux soit vrai, selon laquelle notre intelligence doit connaître telle qu'elle est, en se soumettant à ce qu'elle est, une réalité qui ne dépend pas d'elle, est rejetée au nom d'une indépendance absolue de la pensée humaine qui refuse de se soumettre à la réalité pour la connaître : la pensée doit être l'oeuvre de la libre initiative de l'esprit. Cet orgueil trouve son expression philosophique dans l'erreur philosophique qui est à la source de tout le monde moderne : *l'idéalisme*, c'est-à-dire la philosophie qui proclame la pensée ou les idées autonomes, indépendantes du réel et de la vérité, se développant selon un jeu interne qui n'a pas à tenir compte d'une réalité à connaître. Nous avons là l'origine principale des maux qui conduiront le monde moderne à son effondrement et mèneront l'humanité aux malheurs dont elle souffre aujourd'hui. D'abord la prétention de l'orgueil humain n'empêchera pas la réalité d'exister, et l'homme qui n'a pas voulu se soumettre à elle se heurtera de toutes parts contre elle, et s'y brisera. Ensuite, chaque homme construisant sa propre pensée selon ses tendances, les pensées des hommes n'auront plus rien de commun, n'auront plus aucune base ou certitude commune leur permettant de communiquer et de se comprendre, la pensée de chacun deviendra imperméable aux autres, et l'humanité deviendra une tour de Babel où les hommes ne pourront plus se comprendre : c'est ce que l'on constate aujourd'hui, où il n'y a plus aucune certitude commune, aucune vérité fondamentale et indiscutée admise par tous, donc plus aucune possibilité de dialogue entre les écoles différentes devenues incapables de se comprendre, et où la confusion et la dispersion générale des courants d'idées est devenue un vrai chaos. Enfin, s'il n'y a plus de vérité qui s'impose à notre pensée, si chacun pense selon ses tendances, alors la pensée, au lieu d'être l'expression du vrai, devient le fruit des intérêts, des sentiments, des passions, finalement le produit du dernier état de nos nerfs et de nos glandes (et par là on voit comment l'idéalisme engendre le matérialisme) : il n'y aura plus que des courants d'opinion déterminés par les grands courants d'intérêts ou de passions qui vont faire naître les *idéologies* rivales, les grandes idoles spirituelles qui ne sont que la traduction idéologique des intérêts ou des passions, d'où les luttes idéologiques meurtrières qui feront couler des fleuves de sang, car seule la vérité peut faire l'unité entre les hommes.

§ 90 Une autre manifestation de la revendication d'indépendance absolue de l'homme est *la liberté de conscience*, c'est-à-dire le refus de la conscience humaine de se soumettre à une loi morale indépendante d'elle, et qui s'impose à elle, la prétention de l'homme à se faire à lui-même sa morale à son gré. Ici encore la conviction spontanée du sens commun que la distinction du bien et du mal s'impose à nous, et qu'il ne dépend pas de nous de faire que ce qui est bien soit mal, et que ce qui est mal soit bien est rejetée au nom de l'indépendance absolue de l'homme et du refus de toute soumission. Le résultat sera que chacun se fera sa morale selon ses intérêts et ses passions, et ce sera peu à peu la justification de tous les vices et de tous les crimes : il n'y a pas de crime aujourd'hui qui ne trouve quelque théorie morale pour le justifier, que ce soit la mise à la torture des innocents, l'assassinat des petits enfants dans le sein de leur mère, la pratique de l'homosexualité, l'emploi systématique du mensonge et de la calomnie, etc. Et l'homme fait durement l'expérience que quand l'homme est livré à lui-même, et ne veut dépendre que de lui, l'homme est un loup pour l'homme. De même que les plus absurdes erreurs trouvent quelqu'un pour les

soutenir (y compris même que tout soit contradictoire et absurde, et qu'il n'y ait pas de vérité), et que l'intelligence humaine se trouve dégénérée et déformée au point de perdre le plus élémentaire bon sens, et de ne savoir plus distinguer le vrai du faux, la conscience humaine est dégénérée et déformée au point de perdre toute distinction du bien et du mal, et l'on arrive à une corruption complète des coeurs et des moeurs comme à une corruption complètes des mentalités. Les organismes eux-mêmes, usés par la fièvre incessante des passions déchaînées, perdent tout équilibre et toute vigueur, et l'homme d'aujourd'hui est dégénéré dans son corps comme dans son esprit et dans son coeur. Le monde est devenu un chaos de cupidités et de passions que rien n'arrête plus et qui brisent tout : et c'est l'orgueil de l'esprit qui a tout déchaîné sous prétexte d'indépendance absolue.

§ 91 La racine profonde d'un tel désordre, c'est *le rejet de Dieu*, c'est le refus par l'homme de sa condition de créature et sa prétention à jouir d'une indépendance absolue. En définitive, s'il y a une vérité indépendante de nous qui s'impose à notre intelligence, c'est parce que la réalité n'a pas été créée par nous, mais par Dieu, et nous ne pouvons que connaître cette réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire telle que Dieu l'a faite : qui se soumet à la plus humble réalité, se soumet déjà à Dieu qui en est l'auteur. S'il y a une loi morale indépendante de nous qui s'impose à notre conscience, c'est parce que nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, nous sommes tels que Dieu nous a faits, avec une nature qui ne peut trouver son bien qu'en suivant les voies marquées au plus profond d'elle-même par son auteur. L'être imparfait doit acquérir des perfections et pour cela se soumettre, se subordonner aux perfections à acquérir, c'est pourquoi notre intelligence doit se soumettre à la vérité à connaître qui fait sa perfection et sa richesse, notre volonté doit se subordonner au bien à obtenir : tout être créé et imparfait est ordonné par Dieu à ce qui fait son bien et sa perfection. L'homme moderne —et c'est là ce qui fait le fond du monde moderne— a voulu par orgueil refuser l'ordre établi par Dieu pour ne dépendre que de lui-même, il a rejeté la loi de Dieu, et prétendu, en se passant de Dieu et de sa loi, trouver par lui seul sa perfection et son bonheur : c'est la religion de l'homme se faisant lui-même Dieu par le progrès indéfini. *La dégénérescence et la souffrance inouïes de l'humanité d'aujourd'hui, c'est le fruit et la pourriture du monde sans Dieu, du monde de l'homme qui a voulu ne dépendre que de lui-même* : s'il n'y a pas au-dessus de l'homme une loi de Dieu qui s'impose à lui, si l'homme est son maître absolu, c'est la porte ouverte à toutes les erreurs et à tous les crimes au gré des intérêts, des cupidités, des passions sans frein ; l'homme alors est un loup pour l'homme, et il ne peut en résulter que malheur et déchéance, que les fleuves de boue et de sang qui déferlent aujourd'hui sur l'humanité douloureuse et corrompue.

§ 92 Peut-être faut-il signaler que la revendication d'indépendance absolue de l'homme s'est faite en deux temps. Un premier temps (fin du XVIIIe siècle et début du XIXe) revendique la souveraineté absolue pour l'individu, c'est le temps de *l'individualisme*, où les cupidités et passions individuelles déchaînées se heurtent les unes aux autres, et où toute loi ou obligation sociale est rejetée. Le fondement doctrinal se trouve dans l'idéalisme de Kant qui attribue à chaque esprit individuel le pouvoir de construire sa pensée et son action dans une indépendance absolue. Mais bien vite l'individu livré à lui-même devait connaître son impuissance et sa misère, et l'orgueil de l'homme voulant son indépendance absolue devait être amené à chercher la toute-puissance par l'absorption de l'individu dans la collectivité : ce second temps sera l'ère des grands *collectivismes* ou *totalitarismes* contemporains, qu'ils ramènent tout à l'État (fascisme), à la race (Hitler) ou à la classe (marxisme). Tous dérivent de l'idéalisme absolu de Hegel, forme achevée de l'idéalisme qui enlève toute réalité même au sujet pensant individuel pour ne voir en chaque conscience individuelle qu'une phase du développement historique collectif de la pensée. Qu'on considère alors la pensée comme un produit des forces vitales, et ce sera l'hitlérisme. Qu'on la considère comme un produit des forces matérielles dont le développement engendre toute l'histoire, et ce sera le marxisme. Dans tous les cas la collectivité humaine, qu'elle soit pensée créant l'histoire (État fasciste), force vitale de la race supérieure (Hitler) ou force matérielle de la classe productrice (marxisme), s'attribue une indépendance absolue et divine, refusant de se soumettre à tout ce qui s'imposerait à elle, ne reconnaissant au-dessus d'elle, ni vérité, ni loi morale, ni Dieu, se constituant elle-même source suprême du vrai et du bien qu'elle crée à son gré

selon les exigences de son développement. À la fin du XVIIIe siècle l'individu avait tous les droits, et la société n'en avait plus aucun, l'individu était source suprême du droit ; aujourd'hui c'est la collectivité qui a tous les droits et l'individu n'en a plus aucun, la collectivité est source suprême du droit. Et l'on ne peut sortir de cette alternative s'il n'y a pas au-dessus de l'individu et de la collectivité la loi de Dieu pour fonder et ordonner leurs droits et devoirs réciproques, le monde moderne ne peut qu'osciller entre l'anarchie et la tyrannie, entre le chaos et l'esclavage.

---

§ 93 Le monde moderne représente donc, depuis le péché originel, le plus puissant mouvement de révolte contre Dieu de la créature mettant toute sa complaisance en elle-même. Il a débuté par un optimisme de l'homme faisant pleine confiance à sa liberté pour réaliser par lui seul sa perfection et son bonheur. Il a depuis fait l'expérience que si l'homme est son maître absolu, c'est la loi du plus fort qui règne fatalement. Aujourd'hui le monde, plongé dans les larmes et dans le sang, est passé à un pessimisme qui croit à la fatalité du malheur et à l'absurdité de tout, et effectivement dans le rejet de Dieu il n'y a qu'absurdité et malheur, mais dans son orgueil le monde moderne préfère persévérer dans sa révolte et sa volonté d'indépendance et subir la fatalité du malheur plutôt que de se soumettre, d'accepter l'appel de l'Amour infini et de se donner : attitude semblable à celle des démons et des damnés.

§ 94 Mais aujourd'hui l'humanité, menacée de nouvelles destructions bien plus terribles que toutes celles dont elle a fait l'expérience, agonise sous le poids de ses souffrances et de sa déchéance physique, morale et mentale. Le monde moderne est proche du fond de l'abîme où il se précipite depuis deux siècles. Le monde moderne avait cru voir la fin de l'Église : c'est aujourd'hui la fin du monde moderne, et l'Église, dans son éternelle jeunesse et sa vitalité sans cesse renouvelée, est là pour le juger. *Notre temps est la gestation d'un monde nouveau* : ce monde nouveau, c'est à nous à le construire, aucune fatalité ne le détermine, il sera ce que nous le ferons.

§ 95 La première condition pour bâtir le monde nouveau que notre siècle doit faire naître, c'est d'*éliminer la cause du mal* : toute réforme, toute révolution même qui laisserait subsister la cause du mal serait vaine. Or nous venons de démasquer la cause du mal : elle se trouve dans la revendication d'indépendance absolue de l'homme (individuel ou collectif), dans le rejet de Dieu et de sa loi. *Bâtir un ordre nouveau sur un autre fondement que la loi de Dieu, c'est faire un prétendu ordre nouveau qui ne serait qu'un désordre nouveau* : nous avons montré que là où ne règne pas la loi de Dieu et où l'homme (individu ou collectivité) est son maître, c'est la loi du plus fort qui règne avec son cortège de destructions et de souffrances. On perd son temps à nous parler de « forces morales » ou de « forces spirituelles », dont nul ne sait au juste ce qu'elles sont, car il peut s'agir des forces spirituelles de l'esprit humain révolté ou des démons aussi bien que de Dieu : Dieu seul est le fondement, et un spiritualisme sans Dieu ne vaut guère mieux que le matérialisme. Il est plus insuffisant encore de parler de « personne humaine » ou de « communauté humaine », car la personne ou la communauté qui se prend elle-même pour fin est dans le désordre. Saint Paul a dit une fois pour toutes que le fondement irremplaçable est d'admettre que Dieu existe et que nous sommes responsables devant Lui : hors de là tout est désordre et malheur.

§ 96 Mais se soumettre à Dieu, c'est accepter la destinée humaine telle qu'Il l'a établie dans le christianisme. L'homme ne peut être dans l'ordre hors du Christ. Nous pouvons donc préciser nos affirmations précédentes : *l'ordre nouveau sera chrétien ou ne sera qu'un désordre nouveau*. Tout ce qui se bâtit hors du christianisme est bâti sur le sable et dans le désordre.

§ 97 La tâche qui s'impose aux hommes d'aujourd'hui est claire : *refaire un ordre chrétien*, « tout rebâtir sur le fondement du Christ », selon la devise du pape Pie X. Cela ne veut pas dire : recopier le Moyen-Âge, car, comme nous l'avons expliqué, si nous devons retrouver tout ce qui dans le Moyen-Âge était essentiel au christianisme, nous n'avons pas à imiter ce qui était propre au Moyen-Âge. Il s'agit de faire avec les données réelles et vivantes de notre



siècle une chrétienté du XXe siècle dont le Christ soit l'unique fondement. Ces lendemains chrétiens que nous avons à construire par notre action d'aujourd'hui et qui dépendent de nous, nous ne les construirons pas en acceptant le monde moderne, en subissant ses déviations, ses erreurs et ses vices sous prétexte de s'adapter à lui et d' « être de son temps », ils ne se réaliseront que par l'oeuvre de conquête de l'Église ; c'est à l'Église à réaliser les lendemains chrétiens que nous voulons sans obéir à rien d'autre qu'à l'impulsion intérieure du Saint-Esprit. Il est vrai qu'une grande révolution est à faire pour faire naître un ordre nouveau, mais c'est au christianisme qu'il appartient de la faire, et il ne doit, en aucun cas, se mettre à la remorque des courants du monde moderne. Le christianisme ne fera pas une révolution « communiste » ou une révolution « socialiste », ou une révolution « nationale » ou une révolution « personnaliste et communautaire », il fera une révolution chrétienne.

---

§ 98 L'attitude de l'Église en face du monde moderne nous apparaît maintenant nettement. Le monde moderne est condamné, condamné par ses erreurs et ses vices bien plus encore que par l'Église, et c'est une fois pour toutes que le *Syllabus* de Pie IX a proclamé que jamais l'Église ne se réconciliera et ne transigera avec lui. Le monde moderne est contre le Christ et l'Église n'acceptera jamais rien de lui. Qu'on ne vienne donc pas demander à l'Église d'accepter quelque une des erreurs ou quelque un des vices du monde moderne : son athéisme, son matérialisme ou son idéalisme, son libéralisme, son naturalisme, son humanisme, son individualisme ou son collectivisme ne pénétreront jamais dans l'Église.

§ 99 Mais ce monde moderne avec lequel l'Église n'aura jamais rien de commun possède en lui de prodigieuses richesses humaines, ce formidable essor naturel et humain dont nous avons parlé, ces extraordinaires progrès des sciences, des lettres, des arts, des techniques, des relations humaines. Nous ne devons abandonner au monde moderne aucune de ces richesses. Ce serait une erreur monumentale, sous prétexte que le monde moderne est condamné, de lui abandonner quoi que ce soit et de se réfugier dans l'absence. Tout cet immense contenu de valeurs naturelles et humaines que le monde moderne imprègne de sa lèpre de naturalisme ou d'athéisme, nous devons, sans laisser ou négliger quoi que ce soit, le conquérir intégralement au Christ, le faire vivre dans l'Église de la vie de l'Église. *Tout ce qui existe dans le monde moderne, absolument tout, nous avons à le faire chrétien*, à le donner au Christ, ce qui comportera de le faire mourir à la vie du monde moderne pour le faire renaître à la vie du Christ. L'Église doit donc être présente absolument partout, dans tous les secteurs du monde moderne, jusqu'aux extrêmes confins de son étendue, jusqu'à l'extrême pointe de sa modernité et de sa marche en avant, sans accepter jamais quoi que ce soit de ce monde moderne, mais pour tout lui enlever et ne rien lui laisser, pour métamorphoser dans le Christ tout ce qui lui appartient. Il n'y a pas une part d'humanité, pas une découverte philosophique ou scientifique, pas une forme de création littéraire ou artistique, pas une technique, pas une forme de relations humaines que l'Église doive délaissier, renoncer à assumer en elle pour la faire chrétienne en la transformant complètement par la croix du Christ et la résurrection dans sa vie. Il s'agit d'un corps à corps qui sera un combat de géants dans lequel l'Église doit tout embrasser, tout éteindre du contenu de ce siècle pour l'absorber en elle et en nourrir la croissance de Jésus-Christ. La vitalité divine de l'Église n'exige pas moins, le Saint-Esprit l'en rend capable. Pour le réaliser il suffit des vertus théologiques, de vivre pleinement de la foi, de l'espérance, de la charité, de croire et espérer follement en Jésus-Christ et de L'aimer follement (follement aux yeux de la sagesse naturelle et humaine, sagement aux yeux de Dieu).

§ 100 Ce que le XVe siècle et les siècles suivants ont fait de travers, en réalisant l'essor naturel et humain pour lui-même et hors de l'Église, nous avons à le refaire (c'est ce qu'on pourrait appeler « refaire la Renaissance », mais en un sens assez différent de celui qui a été donné à cette expression) : il s'agit d'assumer tout l'effort d'essor naturel et humain, mais en ne le poursuivant plus en rien pour lui-même, en y ayant totalement renoncé, en ne

voulant que le règne de Jésus-Christ et poursuivant tout pour Lui, pour le développement de sa vie à Lui qui est notre seul but et notre unique amour.

§ 101 « Baptiser le monde moderne », disent certains. Si l'on entend par là accueillir dans l'Église les erreurs et les vices du monde moderne, accepter le monde moderne avec son libéralisme et son humanisme en y juxtaposant une dénomination chrétienne ou un vernis chrétien, ce ne serait pas un baptême et l'Église ne s'y prêtera jamais. Mais si l'on entend par là faire renaître dans la vie du Christ toutes les richesses humaines que contient le monde moderne après les avoir arrachées par la violence de la croix à la vie de ce monde moderne, à ses erreurs et à ses vices, c'est alors là la tâche propre de l'Église d'aujourd'hui.

§ 102 Il y a aujourd'hui deux manières possibles de ne pas croire à la vitalité de l'Église. L'une serait de limiter l'Église à son contenu passé, à son extension passée en renonçant à conquérir au Christ le contenu humain du monde moderne, en l'abandonnant à ce monde. L'autre serait de vouloir accueillir dans l'Église ce contenu tel quel, avec son désordre, sans l'avoir enlevé au monde moderne et transformé pour le faire chrétien. La vitalité de l'Église est dans son perpétuel et universel pouvoir d'assimilation et de conquête toujours capable de changer tout ce qui est pour le faire mourir à sa vie propre et renaître en Jésus-Christ.

§ 103 Soyons bien attentifs aussi à ne jamais présenter le combat pour tout conquérir à Jésus-Christ comme une violence matérielle qui contraindrait les hommes alors qu'il s'agit de la violence spirituelle de l'amour, et que Dieu les appelle à se donner librement par amour. Lorsque nous nous élevons contre la revendication moderne d'indépendance absolue, ne laissons jamais croire que nous voulons soumettre les hommes à une contrainte extérieure et matérielle ou aux règlements de quelque gigantesque police divine alors qu'il n'y a de vie chrétienne en eux que s'ils se donnent librement par amour. La créature qui se prend elle-même pour fin perd en réalité l'indépendance qu'elle poursuit, car elle se rend esclave de ses propres limites, de son orgueil, de son entêtement ou de ses cupidités et de ses passions. La vraie liberté ne se réalise qu'en se livrant librement par amour au don de Dieu et en ayant part alors à la liberté même de Dieu : la soumission qui nous est demandée est une soumission d'amour à ce que nous aimons librement, la dépendance qui nous est demandée nous fait dépendre du don d'un Amour infini qui nous communique sa propre indépendance. L'oeuvre de conquête qui est à réaliser doit se faire par l'appel de l'Amour infini de Dieu, qui se fait mendiant d'amour pour Se donner, et qui unit en Lui l'infini de sa violence spirituelle à l'infini de sa douceur : seule l'Église en qui vit Dieu peut mettre tant de douceur en tant de violence, tant de patience en tant de hâte, tant de miséricorde en tant d'intransigeance. C'est la violence même de l'amour qui se fait douceur pour conquérir à l'amour, c'est la hâte de l'amour qui se fait patience pour conquérir à l'amour, c'est l'intransigeance de l'amour qui se fait miséricorde pour conquérir à l'amour.

## PROBLÈMES DE VIE SPIRITUELLE

§ 104 De tous les problèmes de l'Église d'aujourd'hui, le plus important concerne ce qui fait le fond et la source de la vie de l'Église, c'est-à-dire la vie spirituelle.

§ 105 Dans son essence, qui est participation à la vie même de Dieu par incorporation à Jésus-Christ, la vie spirituelle du chrétien ne change pas avec l'évolution historique, et il faut d'abord en rappeler les éléments essentiels que la succession des siècles ne saurait modifier. L'essentiel de la vie spirituelle consistera toujours dans les trois vertus théologiques qui ont Dieu même pour objet, c'est-à-dire à connaître et aimer Dieu, à vivre au fond de notre âme avec Dieu présent en nous comme objet de connaissance et d'amour. Le principal de la vie chrétienne sera toujours une vie contemplative qui, au-dedans de l'âme, regarde et aime Dieu parce que Dieu nous a créés pour Le connaître et L'aimer, et par là avoir part à sa propre vie divine : Il ne nous a pas créés pour agir et transformer la terre, aussi la vie active ne sera-t-elle jamais qu'un moyen subordonné au but qui est de contempler Dieu : cette primauté de la contemplation a été proclamée par le Christ quand Il a affirmé qu' « une seule chose est nécessaire » et que Marie a choisi « la meilleure part », plus encore quand Il a dit au Père : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent », et elle est essentielle au christianisme, elle est proclamée pour l'éternité, et ne sera jamais abrogée. C'est pourquoi l'Église a condamné l'américanisme qui, aux vertus théologiques et contemplatives, prétendait substituer à notre époque des vertus actives comme vertus essentielles du christianisme : les vertus actives ne seront jamais que les auxiliaires ou les instruments des vertus théologiques. Qu'on parle d'une « spiritualité de l'action » pour signifier la présence des vertus théologiques et de la vie contemplative au sein de l'action comme le fond de l'âme de l'homme actif et comme la source qui rend son action féconde, c'est bien. Mais si l'on entendait par là une spiritualité qui trouve sa source dans l'action et les vertus actives, qui n'a plus sa source dans les vertus théologiques, on sortirait du christianisme. Certains ont insinué que la spiritualité de notre temps reposerait plutôt sur la charité amour du prochain que sur la charité amour de Dieu : c'est une absurdité, car il n'y a qu'une seule vertu théologique de charité qui a pour objet la vie de Dieu aimée pour elle-même en Dieu et dans le prochain ; un amour du prochain qui n'aurait pas pour objet la vie de Dieu en lui serait une philanthropie ou un humanitarisme purement naturel qui n'aurait rien à voir avec la charité. L'amour du prochain par charité n'existe donc que coulant de la source de l'amour de Dieu qui fait le fond de la vie spirituelle. Qu'on regarde donc saint Vincent de Paul, le plus éminent modèle de charité active au service du prochain, et l'on verra que la source et l'essentiel de toute sa vie se trouvait dans les vertus théologiques et la contemplation : ce grand actif qui a créé, organisé, réalisé tant de choses passait cinq à six heures par jour en silence devant le Saint-Sacrement !

§ 106 Le progrès spirituel du chrétien sera toujours l'oeuvre de la grâce et non de ses efforts naturels, la condition essentielle de ce progrès sera toujours de connaître qu'on ne peut rien par soi-même et de s'abandonner à l'action de la grâce, de se laisser faire par elle comme de tout petits enfants. Il semble même que Dieu ait donné pour patronne à la vie spirituelle de notre temps sainte Thérèse de l'Enfant Jésus avec pour mission particulière de rappeler cette vérité fondamentale de notre impuissance totale si nous comptons sur nous, et que nous pouvons tout dans la mesure où nous nous faisons tout petits pour nous livrer à la grâce, où nous nous vidons de nous-mêmes et

de nos prétentions pour nous laisser remplir par Dieu <sup>6</sup>. Parler, sous prétexte d'humanisme, d'une sainteté qui se fonderait sur l'effort de l'homme et non sur la grâce de Dieu, c'est sortir du christianisme.

§ 107 Enfin la vie chrétienne comportera toujours la participation à la croix du Christ, donc l'immolation de la nature, la lutte contre le monde et le péché, le renoncement et le détachement, pour ne vivre que pour Dieu et dans le Christ. Parler, sous prétexte d'humanisme, d'une sainteté sans la croix, sans l'immolation, sans le renoncement, qui serait épanouissement de soi, de sa nature, de sa personnalité, c'est renverser et détruire tout le christianisme. Le vrai chrétien sera toujours celui qui vit de la vie du Christ en lui, donc qui ne vit plus pour lui de sa vie propre, selon la parole de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

§ 108 Les grands moyens du progrès spirituel seront toujours la prière et les sacrements : Dieu n'en a pas établi et n'en établira jamais d'autres.

§ 109 Tel est l'essentiel de la spiritualité chrétienne. Mais cet essentiel peut se réaliser sous des formes et des modalités extrêmement variées et il peut y en avoir de particulières à notre temps. C'est pourquoi il y a une histoire et une évolution de la spiritualité chrétienne, mais les formes diverses de spiritualité ne sont authentiquement chrétiennes que si elles ont en commun les fondements que nous venons de rappeler.

§ 110 La variété des familles spirituelles dans l'Église montre bien la diversité des formes de spiritualité : les spiritualités érémitique, carmélitaine, bénédictine, dominicaine, franciscaine, jésuite ont entre elles de grandes différences. Chaque grande époque de l'histoire a vu surgir de nouvelles formes de spiritualité : par exemple, dominicaine et franciscaine au Moyen-Âge, jésuite à la Renaissance, sulpicienne au XVIIe siècle. Il est donc vraisemblable que notre siècle verra surgir de nouvelles familles religieuses ayant leur spiritualité propre. Que seront-elles ? C'est le secret du Saint-Esprit qui les suscitera à son heure. Peut-être certaines ébauches laisseraient-elles entrevoir que tout y sera tellement absorbé dans le primat de la charité que les règles ou moyens réguliers de vie y seront réduits au minimum ou que les exigences de la charité y seront les seules règles.

§ 111 L'histoire de l'Église nous montre aussi l'apparition ou le développement à différentes époques de formes nouvelles de dévotion. La dévotion au Sacré-Cœur, que l'on peut, certes, rattacher à saint Jean, à sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, a pris une forme et une extension nouvelles au XVIIIe siècle, à partir des apparitions à sainte Marguerite-Marie, et connaît à notre époque un prodigieux développement qui semble bien caractéristique de l'action du Saint-Esprit en notre siècle. Pour ne citer qu'un exemple parmi tous les développements contemporains de la dévotion au Sacré-Coeur, c'est en notre siècle que le Saint-Esprit a inspiré l'intronisation du Sacré-Coeur dans les foyers. Il n'est pas impossible que dans la suite de ce siècle la dévotion au Précieux Sang prenne des développements inattendus. La dévotion à la Sainte Vierge a toujours existé dans l'Église : cela n'empêche pas qu'elle a pris depuis un siècle des formes nouvelles lui donnant un prodigieux développement, et cela bien souvent par l'initiative de Marie elle-même dans ses apparitions rue du Bac, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Fatima. En leur temps l'instauration du Rosaire par saint Dominique, de la consécration à Marie par saint Louis-Marie Grignon de Montfort ont été des nouveautés. Des actes solennels des papes, comme la consécration du genre humain au Sacré-Coeur et au Coeur immaculé de Marie ou comme l'instauration de la fête du Christ-Roi, ne peuvent pas être sans de profondes répercussions sur la vie spirituelle de notre siècle.

§ 112 Si participer à la vie du Christ et à sa croix, et vivre des vertus théologiques demeurera toujours l'essentiel de la vie spirituelle, les moyens de réaliser cela peuvent évoluer à travers les âges. L'Eucharistie a toujours été un moyen essentiel et indispensable, mais le Moyen-Âge n'a guère connu et pratiqué la communion fréquente, et c'est un fait que le Saint-Esprit a suscité en notre siècle un grand mouvement qui ne cesse de se

---

<sup>6</sup> C'est pourquoi Van der Meersch a si totalement déformé sainte Thérèse en la présentant comme un héros à la volonté puissante qui se serait faite sainte elle-même par ses efforts, alors qu'elle ne cesse d'affirmer sa misère, son néant, son impuissance, et qu'elle n'est devenue sainte qu'en se laissant faire, en s'abandonnant à la grâce.

développer vers la communion fréquente et quotidienne. Celle-ci a déjà été bien facilitée par de nombreuses restrictions à la règle du jeûne eucharistique, et il est possible que dans l'avenir cette règle soit encore élargie, sinon complètement supprimée. La prière a toujours été et sera toujours un moyen essentiel et indispensable, mais les manières de prier peuvent évoluer au cours des âges ; par exemple, les temps modernes ont vu apparaître les formes méthodiques de méditation avec saint Ignace de Loyola, saint François de Sales et Monsieur Olier, et il est possible que le Saint-Esprit suscite en notre siècle de nouvelles manières de prier. Avoir part à la croix de Jésus-Christ sera toujours essentiel à la vie chrétienne, mais il semble bien que le Saint-Esprit ne demande pas cela à l'ensemble des hommes de notre siècle sous la forme des pénitences extraordinaires, des mortifications violentes qui ont été inspirées aux saints d'autres siècles, mais plutôt sous la forme de la succession ininterrompue des petits sacrifices, des petites immolations de tous les instants : tel est l'enseignement de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

§ 113 Que sera demain l'évolution de la vie spirituelle ? Jésus a répondu une fois pour toutes dans l'Évangile que « l'Esprit souffle où Il veut... et nul ne sait, ni d'où Il vient, ni où il va » (Jo., III, 8). Ce que le Saint-Esprit suscitera demain dans son Église est un mystère imprévisible. Notre foi est assurée qu'il y a actuellement de grands saints dans l'Église, et que la vie actuelle de l'Église s'appuie sur eux, dépend de quelques âmes cachées aux yeux du monde, entièrement immolées et ne vivant que de Jésus-Christ, mais la plupart d'entre nous ne les connaissent pas ou n'en connaissent que quelques-uns : le Saint-Esprit les fera découvrir et fera éclater leur influence à son heure.

§ 114 Nous ne pouvons qu'indiquer ou suggérer ce qu'il nous semble entrevoir de l'action actuelle du Saint-Esprit. Il a toujours été vrai et reconnu par l'Église que le commandement du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » s'adresse à tous les chrétiens, que tous sont appelés à la sainteté, que la sainteté est accessible à tous à la seule condition de se livrer entièrement à l'action de la grâce, de se laisser faire entièrement par la grâce : il semble que le temps est venu de clamer cette vérité sur les toits, et de lui donner une réalisation pratique plus étendue. Pendant un temps de la croissance de l'Église, il semble que la sainteté et la vie intérieure fervente se soient quelque peu concentrées dans l'état religieux, et n'aient atteint qu'exceptionnellement ceux qui vivaient dans l'état séculier (un peu comme l'Église elle-même s'est trouvée concentrée dans les frontières de l'Europe médiévale, et n'atteignait qu'exceptionnellement les hommes situés hors de ces frontières) : on avait alors principalement une sainteté de moines, et sans doute fallait-il, pour la croissance de l'Église, que fussent d'abord bien établies les formes de la sainteté monastique. Il semble qu'un temps suivant ait vu la sainteté et la vie intérieure fervente pénétrer davantage le clergé séculier, mais n'atteindre encore qu'exceptionnellement les laïcs : on avait alors principalement une sainteté sacerdotale. Peut-être même a-t-on vu au siècle dernier (mais alors il s'agissait d'une déviation contraire à la pensée de l'Église) certains prêtres s'étonner que des laïcs mènent une vie intérieure fervente, et considérer celle-ci comme le monopole du sacerdoce : n'a-t-on pas quelquefois solidarisé la ferveur avec la vocation sacerdotale ou religieuse, et le mariage avec la vie mondaine et la tiédeur ? La mission principale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que Dieu a donnée pour patronne à la vie spirituelle de notre temps, a été de rappeler l'appel de tous sans aucune exception à la sainteté. « Tout ce que j'ai fait, dit-elle, les petites âmes peuvent le faire » ; cela veut dire qu'il ne faut aucune condition spéciale pour devenir saint, que la sainteté est accessible à tous, laïcs comme prêtres et moines. De même que l'action missionnaire permet aujourd'hui à l'Église d'atteindre la terre entière, il semble que le Saint-Esprit veuille aujourd'hui que la sainteté et la vie intérieure fervente atteignent normalement tous les milieux et toutes les conditions de vie. Que l'on constate, par exemple, comment les chrétiens d'aujourd'hui prennent conscience que le sacrement de mariage est, comme le sacrement de l'ordre, une vocation de sainteté, d'où le développement de toute une spiritualité du mariage.

§ 115 Peut-être résultera-t-il de là que le Saint-Esprit suscite en notre temps une spiritualité qui puisse être vécue dans n'importe quelle condition de vie, au milieu du monde et de toutes les occupations comme dans le cloître, et qui pourrait être pour cela dégagée de tout ce qui est règlement de vie, signe distinctif extérieur, forme

particulière de pénitence, etc., pour n'avoir d'autre loi que la fidélité de tous les instants à toutes les exigences de la charité, avec toutes les immolations et tous les renoncements que celles-ci imposent à tout moment. Il est en tout cas frappant de constater l'extraordinaire développement actuel de la dévotion à la Sainte Vierge et à saint Joseph qui ont justement réalisé la plus haute sainteté dans les tâches les plus ordinaires de la plus ordinaire des vies.

§ 116 Nous avons dit que la prière est moyen essentiel et indispensable de sainteté : si tous sont appelés à la sainteté, tous sont appelés à la vie d'oraison, à la vie intérieure d'intimité avec Dieu au fond de l'âme. Il semble bien que le Saint-Esprit veuille susciter, en notre temps, un grand développement de la vie d'oraison dans tous les milieux et conditions de vie. Il faut en tout cas bien prendre conscience que l'oraison n'est pas le monopole des prêtres et des religieux, que Dieu demande à tous cette intimité intérieure d'amour avec lui. Dans les paroisses et groupements catholiques, on est encore loin de s'occuper suffisamment de former les âmes à l'oraison, de leur enseigner l'oraison : pourquoi si souvent taire ainsi les richesses intérieures du christianisme, se contenter de ressasser indéfiniment des règles extérieures de morale qui, coupées de leur source, perdent toute leur vie et tout leur sens ? L'une des grandes exigences de la croissance actuelle de l'Église, c'est de former toutes les âmes à vivre d'intimité d'amour avec Dieu, à trouver chaque jour quelques moments pour tout laisser et ne rien faire d'autre que Le regarder et L'aimer, et cela doit être crié sur les toits.

§ 117 Nous avons dit aussi la nécessité de l'Eucharistie : insistons encore sur le grand mouvement suscité en notre temps par le Saint-Esprit, et qui appelle tous les chrétiens sans aucune exception à la communion quotidienne ou au moins aussi fréquente qu'il leur est possible. Mais ce mouvement ne fait que commencer, et il faut aussi crier sur les toits, enseigner partout dans les paroisses et dans tous les groupements catholiques, que le Cœur de Jésus appelle tous ceux qu'Il aime à se nourrir de Lui quotidiennement, et que c'est là le seul moyen pour réussir malgré tous les assauts du monde, de la chair et de l'orgueil, à demeurer et croître incessamment dans son amour. Le Saint-Esprit a inspiré au pape Pie X de préciser que la grâce de l'Eucharistie doit s'emparer des petits enfants dès qu'ils sont capables de savoir qu'en recevant l'hostie ils reçoivent Jésus, mais il y a encore bien des progrès à faire pour porter les parents chrétiens à faire communier leurs enfants dès que cela est possible.

§ 118 La parole de Dieu dans la Sainte Écriture est aussi une nourriture essentielle de l'âme chrétienne : il faut encore remarquer comment le Saint-Esprit porte aujourd'hui un grand nombre de chrétiens à lire, étudier, méditer la Bible.

§ 119 Il semble enfin que le Saint-Esprit appelle aujourd'hui tout les chrétiens à participer plus pleinement à la vie de culte de l'Église dans la prière liturgique. Là aussi ce mouvement devra s'accroître, et bien des initiatives seront nécessaires de la part du clergé conformément aux directions données par le Souverain Pontife dans l'encyclique *Mediator Dei*. Nous espérons que peu à peu les musiques modernes sans valeur religieuse disparaîtront pour faire place au chant liturgique (et cela y compris dans les mariages et les enterrements), et que les paroles fades des cantiques disparaîtront aussi pour faire place à la richesse des textes liturgiques inspirés par le Saint-Esprit : dans toutes les paroisses, dans tous les groupements catholiques il faut former les chrétiens aux textes et aux chants liturgiques. Quant aux évolutions possibles dans la liturgie elle-même, nous avons déjà dit que l'autorité ecclésiastique seule peut en décider.

§ 120 Un autre caractère de la vie spirituelle de notre siècle qu'il est impossible de ne pas signaler se trouve dans l'intervention de plus en plus profonde de la maternité de Marie qui semble aujourd'hui, par une série d'interventions directes comme par son action maternelle dans les âmes, prendre elle-même en main la conduite du progrès spirituel et de la croissance de la vie de son Fils dans l'humanité. L'impulsion venue directement de Marie joue et jouera un rôle de plus en plus primordial dans l'évolution spirituelle de notre temps.

## PROBLÈMES DOCTRINAUX

§ 121 Le monde moderne présente une extraordinaire intensité de vie intellectuelle avec de prodigieux progrès de toutes les sciences en même temps qu'un foisonnement inouï des courants de pensée les plus divers. La pensée chrétienne doit-elle se transformer en présence de cette vie intellectuelle moderne ? Doit-elle la rejeter ou l'accueillir, voire se mettre à son école ? On voit les immenses problèmes doctrinaux qui se posent aujourd'hui à l'Église et aux penseurs chrétiens qui ne veulent pas séparer leur pensée de leur christianisme, mais développer dans le Christ et en chrétiens leur vie de pensée.

§ 122 Avant d'aborder le problème de la pensée chrétienne, il faut envisager le problème général de l'évolution de la pensée humaine. D'une part l'homme est capable par son intelligence, qui le distingue des autres animaux, de parvenir au moyen des certitudes de l'expérience ou du raisonnement à connaître certaines vérités, et quand une vérité est connue avec certitude, elle ne peut cesser d'être vraie, et aucun progrès ultérieur de la pensée ne peut amener à la contredire : si elle est certainement vraie, la contredire serait certainement une erreur. Le progrès intellectuel ne peut amener à contredire que des affirmations qui étaient des erreurs : par exemple, quand on a découvert la rotondité de la terre, on a contredit l'erreur qui la croyait plate. Mais par ailleurs l'intelligence humaine n'a jamais été et ne sera jamais par elle-même capable d'embrasser toute la vérité d'un seul coup d'oeil : elle ne voit jamais à la fois qu'un aspect ou un secteur de la réalité à connaître, et ses vues sont toujours *partielles* et incomplètes (à chaque acte intellectuel nous « extrayons » ou séparons de la réalité infiniment riche et complexe un de ses aspects intelligibles pour ne considérer en elle que cet aspect-là, et lui donner toute notre attention). De là résulte que notre vie intellectuelle est *successive* et *progressive* : elle complète le caractère partiel de chacune de ses vues par leur succession et progresse de l'une à l'autre. Donc quand nous tenons une vérité certaine, si nous ne devons pas accepter de l'abandonner ou qu'elle soit contredite, nous ne devons pas non plus penser que nous connaissons par là toute la réalité dont nous ne voyons qu'un aspect, et vouloir tout ramener à cette vérité, tout expliquer par elle, ce serait le systématisme ou l'erreur des systèmes qui constituent une pensée fermée ou arrêtée parce que, ayant vu un aspect du réel, ils croient que la réalité se réduit à leurs idées, et que celles-ci expliquent tout. Au contraire, une pensée ouverte sait que la réalité est infiniment plus vaste que tout ce que nous connaissons d'elle, que, selon le mot d'Hamlet, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que peut en tenir toute notre philosophie ; donc, quand nous tenons une vérité certaine, qu'elle ne dit pas tout et n'explique pas tout, que nous avons à découvrir bien d'autres vérités qui, certes, ne contrediront pas la première, mais qui la compléteront et nous feront connaître d'autres aspects du réel : notre pensée ne doit jamais se fermer et s'arrêter, mais demeurer toujours ouverte et disponible pour *se laisser instruire par la réalité* ; elle doit, par une perpétuelle docilité au réel qui l'instruit toujours, et dont elle n'épuisera jamais l'infinie richesse, se tenir toujours prête à découvrir et à progresser. Nous ignorons toujours plus que nous ne savons, et notre intelligence a toujours à *acquérir*. Il y a donc, à travers l'histoire, un progrès de la pensée humaine qui ne consiste pas à contredire les vérités acquises, mais à partir des bases assurées qu'elles fournissent pour porter notre regard intellectuel plus avant dans le réel, et découvrir toujours du nouveau.

§ 123 Passons maintenant à la considération de la pensée chrétienne. Jésus-Christ est la Vérité divine elle-

même : toute vérité est en Lui. Toute la Vérité divine nous est donnée en Jésus-Christ : c'est pourquoi nous avons dit que jamais une révélation nouvelle ne pourra venir ajouter quoi que ce soit à la Révélation parfaite et définitive de la Vérité divine en Jésus-Christ. Aucun progrès ne peut être fait par rapport à Jésus-Christ. Mais nous devons, avec notre pensée humaine, à l'aide de concepts et des mots qui les expriment, formuler le contenu de ce qui est révélé en Jésus-Christ, et cette expression de l'immuable et définitive vérité chrétienne, qui constitue le dogme, peut progresser : Jésus-Christ a laissé aux successeurs de saint Pierre et des apôtres un infaillible pouvoir de formuler et expliquer son enseignement qui durera jusqu'à la consommation des siècles, et cette formulation du dogme n'a cessé de progresser à travers l'histoire au fur et à mesure que se présentaient les difficultés à résoudre ou les erreurs à rejeter. Ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle que le dogme de la Trinité a reçu sa formulation précise complète, et il a fallu arriver au Ve siècle pour celui de l'Incarnation. Depuis, l'Église n'a pas cessé de définir de nouveaux dogmes. Il est donc possible que notre siècle voie l'Église faire un nouveau progrès dogmatique et définir de nouveaux dogmes (certains, par exemple, prévoient et demandent une définition dogmatique de la médiation universelle de Marie). Mais il est absolument certain que les dogmes nouveaux compléteront mais ne contrediront pas les dogmes déjà définis, puisque ceux-ci sont certainement vrais d'une certitude absolue et divine, et ne peuvent cesser d'être vrais : toute affirmation qui s'oppose à un dogme est certainement une erreur. Par ailleurs, nous ne pouvons savoir quels dogmes le Saint-Esprit inspirera à l'Église de définir en notre siècle : c'est le secret du Saint-Esprit. La vitalité dogmatique de l'Église est sous l'impulsion du Saint-Esprit, et Lui seul la conduit où Il veut.

§ 124 Les problèmes doctrinaux que nous avons à étudier ne concernent donc pas le progrès dogmatique, mais le progrès de la pensée chrétienne. Il est très important de distinguer d'une part le dogme, c'est-à-dire ce que l'Église définit comme faisant partie de la Révélation et s'imposant à la foi, ce qui donc est certain de certitude divine, et ne peut être contredit sans tomber dans l'hérésie ou s'exclure de la foi et de l'Église, et d'autre part l'ensemble de l'enseignement de l'Église qui se trouve, par exemple, dans les actes officiels du pape (encycliques, messages, etc.) ou des évêques (lettres pastorales) ou dans les écrits des auteurs reconnus comme docteurs de l'Église. Ce serait une grave mutilation de l'intelligence chrétienne de vouloir limiter sa soumission intellectuelle à l'Église à l'adhésion au dogme, tandis que pour tout le reste on penserait à sa guise sans se soucier de l'enseignement de l'Église, c'est-à-dire tout comme si l'on n'était pas chrétien : quelle outrecuidance de vouloir être plus sage que l'Église et d'oser opposer sa pensée à la sienne ! Si nous voulons être *chrétiens en toute notre pensée*, il nous faut d'abord *suivre tout l'enseignement de l'Église*, ne jamais le contredire. Mais cela ne veut pas dire nous y limiter : l'enseignement de l'Église n'est qu'un point de départ, un ensemble de bases assurées à partir desquelles notre pensée de chrétiens peut et doit aller de l'avant, et de son initiative explorer tous les domaines à la lumière de cet enseignement de l'Église. Avoir une pensée chrétienne, c'est prendre l'enseignement de l'Église comme une lumière qui nous est donnée pour tout regarder, tout fouiller à cette lumière.

---

§ 125 Avant d'examiner les problèmes que la vie intellectuelle moderne pose à la pensée chrétienne, il faut d'abord considérer avec précision l'acquis de cette pensée chrétienne, le trésor des vérités déjà connues avec certitude que la pensée chrétienne a acquises dans son évolution antérieure, et qui constituent des bases assurées qu'il ne peut être question de contredire ou d'abandonner.

§ 126 Les deux domaines principaux auxquels la pensée chrétienne s'est appliquée jusqu'ici (sans en exclure aucun autre) sont ceux de la théologie et de la philosophie chrétienne. Dans la théologie l'intelligence humaine s'appuie sur les vérités de foi, prend pour points de départ connus avec une divine certitude les vérités révélées crues par la foi, et s'applique à expliquer le contenu et le sens de ces vérités de foi, à en écarter les difficultés, à en déduire les conséquences. L'intelligence humaine peut donc progresser dans ce travail théologique comme en



n'importe quelle autre science, mais en trouvant toujours dans le dogme ses bases intangibles. Le travail théologique utilise des notions philosophiques, s'appuie sur des conclusions philosophiques, d'où il résulte que le progrès théologique est influencé par le progrès philosophique.

§ 127 En philosophie, l'intelligence humaine ne s'appuie pas sur les vérités révélées, elle n'a pas le droit de les prendre pour points de départ, elle s'appuie uniquement sur l'expérience et le raisonnement pour donner des preuves qui pourraient être admises par quelqu'un qui n'a pas la foi (tandis que quelqu'un qui n'a pas la foi ne pourrait admettre la théologie), mais on a une philosophie chrétienne lorsque l'intelligence qui accomplit ce travail philosophique est une intelligence intérieurement transformée et divinement vivifiée par la foi. Le travail philosophique, comme tout travail de l'intelligence humaine, est évidemment progressif.

§ 128 Pour qu'il y ait une pensée chrétienne, il a d'abord fallu que l'activité naturelle de l'intelligence passe par la mort de la croix pour renaître en Jésus-Christ. La prédication des apôtres ne s'est pas mise à l'école des philosophes païens, elle est apparue comme une folie aux yeux de la sagesse païenne, et a renoncé à toute cette sagesse pour n'enseigner que la foi, la pure adhésion à la parole de Dieu qui apparaissait comme une mort pour toute l'activité intellectuelle de la philosophie païenne. Mais quand l'intelligence chrétienne a eu totalement renoncé à toute l'activité intellectuelle de la philosophie païenne cultivée pour elle-même en y mettant sa complaisance, quand l'intelligence chrétienne s'est alors trouvée entièrement vivante de la seule vie de Jésus-Christ, entièrement vivifiée en tout son être par la foi, le temps est venu que la philosophie ressuscite en Jésus-Christ et que l'intelligence chrétienne conquérant la philosophie à Jésus-Christ constitue une philosophie chrétienne, et utilise celle-ci dans une théologie, cette philosophie et cette théologie accueillant d'ailleurs et assimilant toutes les vérités qui avaient été acquises par la philosophie des païens et que la foi n'avait jamais contredites, tout le contenu humain valable et bon de la pensée païenne. À ce point de vue de la vie intellectuelle, on peut dans l'histoire de l'Église distinguer trois périodes : période apostolique, où il n'y a encore ni philosophie chrétienne ni théologie ; période patristique et période scolastique. Dans la période patristique la foi étendant son action commence à conquérir l'activité naturelle de l'intelligence pour lui faire former une philosophie chrétienne et une théologie, mais celles-ci ne sont pas encore constituées avec un corps de principes cohérent et leurs méthodes propres, elles ne le seront qu'avec la période scolastique. Les Pères de l'Église ne se donnent pas encore pour objet de constituer une science philosophique et une science théologique en un ensemble scientifique cohérent et avec le seul but intellectuel de connaître : ils sont entièrement occupés par la prédication de la foi, par la défense des dogmes, par l'entraînement de toute l'âme chrétienne dans la voie du Christ, leurs oeuvres s'adressent à l'âme tout entière pour la mouvoir vers Dieu, et pas seulement à l'intelligence pour lui enseigner la vérité. Mais à l'intérieur de ce travail de prédication, ils ont à enseigner la vérité, ils ont besoin de vérités philosophiques et théologiques, et ils font de la philosophie et de la théologie là où ils en ont besoin et quand ils en ont besoin pour leur prédication, par là ils commencent le travail d'une philosophie chrétienne et d'une théologie sans jamais organiser celles-ci en un ensemble scientifique cohérent. On trouvera donc déjà chez eux l'enseignement d'un grand nombre de vérités de philosophie chrétienne et de théologie, un peu comme on trouve déjà des vérités de chimie chez les alchimistes d'avant Lavoisier et des vérités de physiologie chez les médecins d'avant Claude Bernard, bien que seuls Lavoisier et Claude Bernard aient fait de la chimie et de la physiologie des sciences constituées ayant leur corps de principes et leurs méthodes. Le plus grand docteur de cette période patristique est saint Augustin, qui restera pour tous les siècles le maître irremplaçable de la prédication chrétienne, c'est-à-dire de la parole ou de l'écrit s'adressant à toute l'âme pour la mouvoir vers Dieu.

§ 129 C'est à saint Thomas d'Aquin que reviendra dans l'histoire de l'Église la haute mission de constituer, avec le seul but intellectuel de connaître, et en ne cherchant qu'à enseigner la vérité, *la science philosophique chrétienne et la science théologique en ensembles scientifiques cohérents ayant leur corps complet de principes et leurs méthodes*, d'être pour la philosophie chrétienne et la théologie ce qu'ont été Lavoisier pour la chimie et Claude

Bernard pour la physiologie : par là, saint Thomas d'Aquin est l'aboutissement de toute une évolution et une étape capitale pour la pensée chrétienne. Comme saint Augustin restera pour tous les siècles le maître irremplaçable de la prédication chrétienne (et saint Jean de la Croix celui de la prière, saint Alphonse de Liguori celui de la confession), saint Thomas d'Aquin restera pour tous les siècles le maître chrétien irremplaçable des études et de l'enseignement, comme Pie XI l'a proclamé dans l'encyclique *Studiorum duces*. L'Église a d'autres fonctions que d'enseigner la philosophie et la théologie, mais quand elle enseigne la philosophie et la théologie, elle enseigne celles de saint Thomas d'Aquin qui constituent la doctrine philosophique et la doctrine théologique de l'Église. Par exemple, si un pape traite dans une encyclique une question philosophique, il y enseigne la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur cette question. Par exemple, l'Église fait une obligation aux professeurs de philosophie et de théologie des séminaires, collèges et universités catholiques d'enseigner la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Le pape Benoît XV a bien précisé tout cela en définissant que « l'Église a faite sienne la doctrine de saint Thomas <sup>7</sup> ». Et tout récemment en diverses interventions (notamment en recevant les nouveaux Généraux des dominicains et des jésuites), Pie XII a rappelé aux philosophes chrétiens et théologiens l'obligation de suivre la doctrine de saint Thomas d'Aquin, et de ne pas s'écarter de ses principes. Nous pouvons donc dire qu'une philosophie ou une théologie qui contrediraient les principes de saint Thomas d'Aquin ne pourraient plus être considérées comme authentiquement et pleinement chrétiennes. Pie X a même précisé qu'on ne peut s'écarter d'un seul principe de saint Thomas d'Aquin sans le plus grand danger pour la foi.

§ 130 Il reste à bien caractériser cette doctrine de saint Thomas d'Aquin pour mieux comprendre sa place dans l'acquis de la pensée chrétienne. Jamais l'Église n'aurait pu considérer un système comme sa doctrine propre, mais la doctrine de saint Thomas d'Aquin se distingue de tous les systèmes parce qu'elle n'est pas un système. Nous avons expliqué qu'il y a système dès que le penseur attentif à un aspect de la réalité ne veut plus voir que cet aspect (donc tombe dans l'erreur en niant les autres), et veut tout ramener à cet aspect, tout expliquer par lui : par exemple, le matérialisme est un système parce que, attentif à ce qu'il y a de matériel dans la réalité de l'homme, il veut expliquer tout l'homme par là et nie ce qu'il y a en lui de spirituel, de même d'ailleurs un pur spiritualisme qui voudrait expliquer tout l'homme par ce qu'il y a en lui de spirituel et nierait ce qu'il y a en lui de matériel. La source psychologique des systèmes est souvent l'orgueil parce que le penseur qui a bien vu un aspect du réel s'attache à ce qu'il a vu, s'y complaît, s'enferme alors dans sa propre pensée pour tout construire à partir de là, et réduire la réalité à ses idées, et ne veut plus voir rien d'autre. Pour éviter le systématisme, il faut une perpétuelle docilité de l'intelligence, disons même humilité de l'intelligence qui ne s'attache jamais à ce qu'elle a déjà vu et compris, mais demeure toujours disponible pour découvrir du nouveau, et se laisser instruire par le réel ; il faut que l'intelligence soit toujours vide d'elle-même pour se laisser imprégner par la réalité à connaître : cette profonde purification de l'intelligence de tout attachement à elle-même qui permet seule un réalisme intégral, une objectivité intégrale, une ouverture totale à tout le réel, a été réalisée dans la sainteté intellectuelle de saint Thomas d'Aquin d'une manière essentiellement chrétienne. L'histoire nous montre, au contraire, que le développement de l'orgueil produit la multiplication des systèmes : on l'a vu dans la décadence païenne, et on le voit plus encore dans le monde moderne sous l'impulsion profonde de l'idéalisme qui enferme l'intelligence dans ses propres constructions. Le propre de la doctrine de saint Thomas d'Aquin, qui la distingue de tous les systèmes, c'est de ne jamais se fermer sur les vérités déjà vues pour s'y limiter et en faire les bases d'un système, c'est d'être une doctrine qui ne nie aucun aspect de la réalité, une doctrine ouverte à tout le réel, et qui embrasse tous les aspects du réel. Par exemple, dans l'homme, elle sait voir à la fois le matériel et le spirituel et leur unité (alors que le système de Descartes les sépare), à la fois la sensibilité et l'intelligence. Par exemple, dans l'univers elle sait voir à la fois l'être et le devenir, l'être sous-jacent au

---

<sup>7</sup> *Ecclesia fecit propriam suam doctrinam S. Thomae.* (Encyclique *Fausto appetente die.*)

devenir et le changement dans l'être. Par exemple, au-dessus des systèmes opposés de l'essentialisme et de l'existentialisme, elle sait voir en tout être à la fois son essence intelligible et l'acte concret de son existence. Jamais on ne trouve une thèse dans saint Thomas d'Aquin sans trouver d'autre part des thèses complémentaires qui mettent en relief d'autres aspects du réel : quand on constate qu'il a dit ceci, il faut toujours ajouter qu'il a aussi dit cela et cela. C'est ce qui fait que, loin de s'opposer aux autres philosophies, la doctrine de saint Thomas d'Aquin ne s'oppose qu'à leurs négations, à leurs erreurs, à leurs exclusives, mais *conserve, accueille et intègre en elle tout leur contenu positif*, tout ce que chacune a vu de vrai, et accorde ainsi les systèmes opposés en les débarrassant de leurs négations et en unissant toutes les vérités qu'ils ont vues. On retrouve au sein de la doctrine de saint Thomas toute la vérité du matérialisme et toute la vérité du spiritualisme, toute la vérité de l'essentialisme et toute la vérité de l'existentialisme, toute la vérité de l'individualisme et toute la vérité du collectivisme, etc. Plus on se tient fermement à l'ensemble complet de principes donné par la doctrine de saint Thomas d'Aquin, plus on se rend capable d'accueil et de compréhension, ouvert à toute pensée pour reconnaître ce qu'elle contient de vrai, ouvert à toute découverte, à tout apport nouveau du raisonnement ou de l'expérience. Dès qu'on rejette l'un quelconque des principes de saint Thomas, on se ferme une possibilité de compréhension, on se ferme à un côté ou à un aspect du réel.

§ 131 La doctrine de saint Thomas est donc d'une complexité et d'une diversité presque indéfinies pour accepter tous les faits, coller en quelque sorte à tous les aspects du réel et à toutes les données de l'expérience. On la défigure donc complètement, et on lui enlève sa vie (sa vie qui épouse toute la richesse du réel à connaître) si on la réduit à son squelette en en faisant un système de thèses bien agencées qui expliqueraient tout par une belle machinerie intellectuelle, c'est-à-dire en la systématisant. Bien souvent, les nécessités pratiques de l'enseignement rendent presque inévitable cette systématisation, c'est pourquoi il faut beaucoup se méfier de ce que nous appellerions « le thomisme des manuels », où l'on n'a plus qu'un squelette de la doctrine de saint Thomas. Si l'on fait du réel un système bien agencé d'essences intelligibles, on n'est pas thomiste, on est platonicien, car c'est Platon qui identifie la réalité aux essences intelligibles que nous font connaître nos idées, qui fait des idées des réalités existant hors de l'esprit : saint Thomas, à la suite d'Aristote, a définitivement réfuté ces erreurs de Platon. Mais la tentation platonicienne est si naturelle à l'esprit humain qu'elle existera toujours : du fait que nous connaissons la réalité au moyen de nos idées (qui nous en font connaître tel ou tel aspect intelligible), nous sommes toujours tentés d'identifier la réalité avec nos idées, et d'oublier que le réel recèle une richesse qui déborde toujours infiniment ce que nous en connaissons par nos idées. Ce qu'Aristote a bien vu contre Platon, et ce que saint Thomas a vu encore mieux qu'Aristote, c'est que les essences intelligibles n'ont pas d'existence à part constituant par elles-mêmes une réalité, elles ne sont que ce que nous connaissons d'êtres individuels dont la richesse et la complexité les dépasse infiniment, et qui seuls existent. Ce qui domine la philosophie de saint Thomas, c'est avant tout le sens du fait de l'existence qui, avec sa richesse unique, n'appartient qu'à l'individuel, mais dans les êtres individuels il reconnaît des essences universelles par lesquelles ils nous sont intelligibles, et ainsi il unit la vérité de l'existentialisme et celle de l'essentialisme en évitant les négations de l'un et de l'autre. Cette philosophie qui reconnaît la présence de l'intelligible au sein de l'existant, et d'un existant dont la richesse et la diversité et la complexité débordent toujours l'intelligible et recèlent un infini de mystère, est donc bien éloignée d'une philosophie des essences éternelles et immuables (qui est le platonisme) ; elle est ouverte à la considération de toutes les particularités, ouverte à la considération de l'histoire (car les essences n'ont pas d'histoire, mais l'être individuel a une histoire), ouverte à la considération du devenir sans pourtant méconnaître l'être sous-jacent au devenir et qu'affecte le devenir. Mais saint Thomas n'est pas embarrassé pour reconnaître, au sein de la réalité concrète et de la richesse sans fin des particularités, de l'histoire et du devenir, une structure intelligible que notre intelligence peut déceler, car, ce qui donne à toute réalité d'exister, ce qui lui donne le fait irremplaçable de l'existence, c'est Dieu cause de toute existence qui, en même temps qu'Il est la suprême Existence, est aussi la suprême Intelligence.

§ 132 Si l'on a compris ce que nous avons dit sur la doctrine de saint Thomas d'Aquin, on comprend du même coup que c'est une doctrine ouverte à tous les accroissements, à tous les développements, à tous les progrès, à toutes les leçons de l'expérience, à toutes les découvertes d'aspects nouveaux de la réalité, et cela d'autant plus qu'on tient plus fermement au corps de principes établis par saint Thomas, et qui lui donnent ses bases assurées. On voit mal un système comme celui de Descartes, qui a prétendu tout expliquer par une belle machinerie d'idées simples, et qui forme un tout complet et fermé, s'ouvrir aux progrès des connaissances humaines depuis Descartes : de fait il n'y a plus, et il ne peut plus y avoir de cartésiens aujourd'hui. Au contraire, saint Thomas d'Aquin, s'il a fourni des points de départ assurés pour tous les développements ultérieurs de la philosophie chrétienne et de la théologie, n'a nullement prétendu tout dire et tout expliquer et constituer une oeuvre achevée : bien des faits, bien des observations et des informations lui manquaient. Mais la doctrine de saint Thomas, pour quiconque est fidèle à l'ensemble de ses principes, demeure capable d'assimiler, de relier au corps de ses principes et de ses thèses fondamentales tous les progrès, toutes les découvertes ultérieures de la pensée humaine. De même que la chimie et la physiologie ont été fondées par Lavoisier et Claude Bernard, mais n'ont pas été achevées par eux (et ne le seront d'ailleurs jamais), et n'ont pas cessé de progresser et de s'accroître sur la base de leurs principes et de leurs méthodes, de même la philosophie chrétienne et la théologie fondées par saint Thomas d'Aquin n'ont pas été achevées par lui et ne le seront jamais, et doivent toujours, à partir des principes de saint Thomas, se développer et progresser. Répéter ce qu'a dit saint Thomas en refusant de rien y ajouter, ce serait transformer sa doctrine en un système fermé, donc la défigurer et lui être profondément infidèle. Le devoir d'un vrai disciple de saint Thomas d'Aquin est, à partir de ses principes, d'accroître et de développer sa doctrine en découvrant du nouveau ou en assimilant les découvertes nouvelles de la pensée humaine : la doctrine de saint Thomas n'est pas un système passé (auquel cas elle ne pourrait pas être la doctrine de l'Église), mais une doctrine toujours jeune et vivante parce qu'elle est toujours capable d'assimiler et de s'accroître et de conquérir des domaines nouveaux et des extensions nouvelles. Les thomistes qui, en présence des immenses progrès modernes des sciences, se sont fermés à cet apport ou même l'ont rejeté au lieu de l'assimiler et de l'éclairer à la lumière des principes de saint Thomas ont été gravement infidèles à saint Thomas qui, lui, était ouvert à tout l'apport, à tous les progrès de son temps, attentif à tous les faits, à toutes les données connues de l'expérience : il aurait fallu que les disciples de saint Thomas, comme saint Thomas l'avait fait lui-même, prennent la tête du progrès intellectuel de leur temps au lieu de se cantonner trop souvent dans une attitude défensive et négative. Saint Thomas d'Aquin n'est vraiment un maître que pour ceux à qui il donne une vitalité intellectuelle les rendant capables de se porter sans cesse à la conquête de nouvelles vérités qui se relient aux vérités anciennement connues sans jamais les contredire.

§ 133 Si nous considérons l'histoire de la doctrine de saint Thomas, de saint Thomas à nos jours, nous constatons que les thomistes ont été en général plus occupés de défendre les vérités acquises par saint Thomas contre leurs négateurs et leurs contradicteurs, de les approfondir par des commentaires qui en développent largement le contenu et les conséquences, que de conquérir à la doctrine de saint Thomas des extensions nouvelles : peut-être a-t-il fallu ce temps de concentration et de recueillement, les précisions apportées par les discussions défensives, les approfondissements et les développements apportés par les commentaires, mais il nous semble bien clair que ce temps est fini, et que, en matière de commentaires et d'explications de ce qu'a dit saint Thomas, on ne saurait faire plus et mieux que Cajetan et Jean de Saint-Thomas. Aujourd'hui où tous les systèmes qui se sont accumulés depuis trois siècles ont duré quelques décades et se sont écroulés et où la dernière tentative de la philosophie moderne sombre dans l'affirmation sans masque de l'absurde, il est temps que la doctrine de saint Thomas montre sa jeunesse et sa vitalité par *une oeuvre positive de conquête, d'assimilation, d'illumination de tous les apports de la pensée moderne*, et en prenant la tête de la marche en avant de la pensée humaine d'aujourd'hui.

§ 134 Nous avons maintenant toutes les données pour répondre aux problèmes que la vie intellectuelle moderne pose à la pensée chrétienne.

§ 135 Nous ne pouvons, en aucun cas, nier ou abandonner les vérités certaines antérieurement acquises que nous trouvons dans l'enseignement de l'Église et notamment dans la doctrine de saint Thomas : ce qui est vrai ne peut cesser d'être vrai (nous pouvons évidemment trouver dans l'oeuvre de saint Thomas des informations erronées tributaires de la pensée de son temps, mais elles n'ont rien à voir avec ses principes philosophiques et théologiques, et nous pouvons les rejeter sans rien abandonner de ces principes). Bien plus, l'ensemble de ces vérités acquises nous fournit des bases assurées d'où il nous faut partir si nous voulons être capables de comprendre et d'assimiler tout l'apport positif de la pensée moderne et donner à la pensée chrétienne de nouveaux développements. Pie IX a condamné (pr. 13 du *Syllabus*) la prétention que « les méthodes et les principes, d'après lesquels les anciens docteurs scolastiques ont cultivé la théologie, ne conviennent plus aux nécessités de notre temps et au progrès des sciences ». Il est absurde de prétendre qu'il faut rejeter l'acquis pour trouver du nouveau, car le nouveau doit s'ajouter à l'acquis sans le contredire, et l'acquis fournit en général les fondements sans lesquels on ne pourrait trouver du nouveau : les découvertes récentes de physiologie n'ont pas contredit les vérités acquises par Claude Bernard, et non seulement il n'a pas fallu rejeter les principes de Claude Bernard pour les faire, mais ces principes ont été les bases qui les ont rendues possibles.

§ 136 Nous ne pouvons, en aucun cas, sous prétexte d'accepter la pensée moderne et d'être de son temps, adhérer aux nombreuses et graves erreurs des systèmes philosophiques modernes (par exemple au nominalisme ou à l'idéalisme). Nous ne pouvons, en aucun cas, si nous voulons penser en chrétiens, prendre pour maîtres à penser les philosophes modernes, dont la pensée est sur bien des points en opposition avec la doctrine chrétienne, et dont les systèmes sont viciés par des erreurs considérables à la base ; nous ne pouvons, en aucun cas, prendre pour maîtres à penser Descartes, Kant, Hegel, Marx ou Bergson, alors que l'Église elle-même nous donne saint Thomas d'Aquin pour maître à penser en philosophie et en théologie. Mais nous pouvons et devons reconnaître dans les systèmes philosophiques modernes tout ce qu'ils contiennent, tout ce qu'ils ont apporté ou découvert de vrai, accueillir et assimiler cet apport qui, pour certains d'entre eux, peut être très riche, en nourrir notre pensée chrétienne. Sans les accepter tels quels avec leurs erreurs, sans nous mettre à leur école, nous pouvons prendre en eux, et conquérir pour la pensée chrétienne tout leur apport positif. Certains ont dit que de même que saint Thomas avait en son temps « baptisé la pensée d'Aristote », il faudrait aujourd'hui « baptiser la pensée moderne » : c'est là une formule équivoque grosse de graves malentendus. Saint Thomas n'a accepté aucune erreur d'Aristote, il a puisé chez Aristote l'ensemble extrêmement riche de principes vrais qu'il y a trouvés parce qu'Aristote avait déjà su poser une grande partie des bases d'une saine philosophie ; il n'en est pas moins vrai que saint Thomas a profondément transformé la pensée d'Aristote. Il serait absurde de vouloir aujourd'hui rejeter tout ce que saint Thomas a trouvé de vrai chez Aristote, et qui demeure vrai. Que nous puissions trouver chez les philosophes modernes des vérités nouvelles qui ne contredisent pas les vérités déjà connues, et qu'il faille les accueillir et les assimiler dans la pensée chrétienne, nous l'avons déjà dit, mais à condition de bien dégager ces vérités de leurs erreurs, car, en aucun cas, on ne peut accepter leurs erreurs, même en appelant cela les « baptiser », car ce mot « baptiser » n'aurait alors aucun sens.

§ 137 L'oeuvre de développement et d'accroissement de la pensée chrétienne, de conquête pour celle-ci de nouveaux domaines doit donc se faire sur le fondement des principes de saint Thomas, mais il faut que ce travail d'accroissement et de conquête se fasse. Nous avons déjà dit combien il serait stérile de se borner à répéter ce qu'a dit saint Thomas, et de ne vouloir dire rien d'autre. *Saint Thomas ne doit pas être une barrière, il doit être un point de départ et une source.* Prendre saint Thomas pour maître, ce n'est pas arrêter la pensée chrétienne à l'oeuvre de saint Thomas, c'est la développer à partir de la vitalité intellectuelle que saint Thomas lui donne avec son prodigieux réalisme en la rendant plus ouverte et plus attentive à tout le réel. Nous avons dit que le monde moderne

présente un prodigieux essor intellectuel, un extraordinaire progrès de toutes les sciences : la pensée chrétienne doit assimiler ce formidable apport intellectuel du monde moderne (comme saint Thomas a su assimiler tout l'apport antérieur), notamment l'immense richesse de vérités qui se trouve dans les progrès des sciences ; il faut dégager tout cela des erreurs qui s'y mêlent, l'éclairer à la lumière de la pensée chrétienne, le conquérir à la pensée chrétienne.

§ 138 C'est donc une tâche intellectuelle formidable qui s'impose à la pensée chrétienne d'aujourd'hui. Il nous semble pouvoir reconnaître en cette tâche quatre missions principales.

---

§ 139 1° *Il faut faire connaître la doctrine chrétienne aux hommes d'aujourd'hui, dont la plupart l'ignorent complètement.* Nous avons dit l'extraordinaire intensité de la vie intellectuelle moderne : aujourd'hui, les hommes ont une vie de pensée formée par ce que leur enseigne l'école, développée par les livres, par la presse, par les spectacles, par la radio, par les réunions et conférences, par la conversation, dans laquelle ils se trouvent en contact avec un fourmillement inouï des courants d'idées les plus divers, et tout cela forme en eux un ensemble de conceptions et de jugements qui constituera leur structure mentale. Il est évident que s'ils n'ont de la doctrine chrétienne que la connaissance élémentaire et enfantine, adaptée à l'âge et au développement psychologique de jeunes enfants, qu'ils ont reçue au catéchisme et souvent depuis en partie oubliée, ils seront pris pendant l'adolescence, à l'âge où se forment leurs convictions personnelles et où ils commencent à penser par eux-mêmes, et à l'âge adulte, par tous les courants de pensée du monde moderne qui ne sont pas chrétiens, et contiennent de graves erreurs, et ces hommes cesseront de penser en chrétiens, de juger en chrétiens, de résoudre en chrétiens les problèmes qui se posent à leurs intelligences : à supposer qu'ils restent chrétiens dans certaines pratiques religieuses et dans leurs moeurs, ils ne penseront plus et ne jugeront plus en chrétiens. Souvent leur vie intellectuelle profane a un grand développement, et leurs connaissances religieuses restent au niveau intellectuel qu'ils avaient étant enfants : d'où un grave déséquilibre dans leur vie chrétienne. L'enseignement du catéchisme à tous les enfants pouvait suffire en un temps où la culture intellectuelle de la plupart des hommes s'arrêtait au sortir de l'école primaire, il ne peut absolument pas suffire dans l'intensité de vie intellectuelle du monde moderne. Pour que les hommes d'aujourd'hui aient une pensée chrétienne, la première condition est qu'on leur enseigne la doctrine chrétienne à un niveau correspondant au développement de leur vie intellectuelle et à l'intensité de vie intellectuelle dans laquelle ils se trouvent. Réserver au clergé, comme s'il en avait le monopole, l'étude approfondie et complète de la doctrine chrétienne serait se résigner à ce que tous les hommes cessent de penser en chrétiens, et il en résulte évidemment qu'ils cessent bientôt aussi de vivre et d'agir en chrétiens.

§ 140 L'Église, qui a organisé dans les séminaires l'enseignement de la doctrine chrétienne pour le clergé, a aujourd'hui un devoir urgent d'organiser un enseignement de la doctrine chrétienne pour tous les laïcs adolescents et adultes. On pourrait d'abord souhaiter que les sermons, au lieu de ressasser indéfiniment la morale à des auditeurs qui, faute d'en connaître les fondements et les sources, arrivent à en faire une sorte de règlement de police divine, s'appliquent à enseigner le dogme, à faire connaître les mystères de la foi, à former une pensée chrétienne qui se nourrisse aux sources de la foi. Nous ne croyons quand même pas que l'enseignement des sermons puisse suffire. Pie X a ordonné, dans l'encyclique *Acerbo nimis*, que dans toutes les grandes villes soient organisés *des cours de doctrine chrétienne pour laïcs* : malheureusement, ces véritables écoles de doctrine chrétienne n'existent encore presque nulle part <sup>8</sup>. Il faudrait souhaiter aussi que tous les groupements catholiques ne se contentent pas

---

<sup>8</sup> L'auteur de ce livre a fondé un *Centre d'Études religieuses* à Paris (93, rue de Sèvres, permanence le jeudi de 17 heures à 20 heures).

dans leurs réunions de cercles et d'enquêtes, mais organisent de véritables cours de doctrine chrétienne. Nous touchons là un des besoins les plus pressants et les plus actuels, et peut-être le plus méconnu de tous, de l'humanité d'aujourd'hui : l'intelligence contemporaine meurt de faim affamée de la doctrine chrétienne qu'on ne lui donne nulle part.

---

§ 141 2° *Il faut juger à la lumière de la doctrine chrétienne tous les courants d'idées du monde moderne* : les juger, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, réfuter leurs erreurs, mais expliquer et comprendre comment ils en sont venus à ces erreurs (en général en réagissant contre d'autres erreurs), pour cela dégager de ces erreurs les vérités qui s'y mêlent, et alors et surtout reconnaître tout ce qu'ils contiennent de vrai, tout leur apport positif, assimiler tout cet apport positif, montrer comment ce contenu de vérité se trouve défiguré au milieu des erreurs, et ne prend tout son sens qu'en se joignant à d'autres vérités dans une vue plus complète du réel à la lumière de la doctrine chrétienne. Il faut « sauver » les vérités qui se trouvent mêlées aux erreurs dans toutes les doctrines modernes, et il n'y a que la doctrine chrétienne qui puisse les sauver en les assimilant en elle.

---

§ 142 3° *Il faut résoudre à la lumière de la doctrine chrétienne tous les problèmes que pose le monde moderne*, et seule la doctrine chrétienne est assez complète, assez ouverte à tout le réel, assez compréhensive de tout l'humain pour leur apporter des solutions complètes : par là la pensée chrétienne montrera sa vitalité et prendra des extensions inouïes, car l'extraordinaire développement du monde et de la pensée modernes pose un foisonnement immense de problèmes nouveaux en général non résolus ou mal résolus. Il faut que la pensée chrétienne prenne en charge tous ces problèmes, n'en laisse aucun, et montre qu'elle a en elle ce qu'il faut pour les résoudre tous : cela demandera aux penseurs chrétiens une tâche positive et constructive considérable, et nous commençons par là à voir l'ampleur inouïe de l'oeuvre intellectuelle que la pensée chrétienne doit édifier aujourd'hui ?

---

§ 143 4° *Il faut conquérir à la pensée chrétienne tout l'apport des sciences modernes*, s'appliquer au fantastique essor, à la prodigieuse richesse de vérités des sciences depuis cinq siècles pour donner à la pensée chrétienne l'extraordinaire accroissement qu'elle doit prendre en assimilant tout cet apport : la doctrine de saint Thomas a assez de vitalité pour être capable de ce formidable travail d'assimilation. Divers thomistes contemporains ont amorcé cette tâche, mais évidemment il faudrait un génie de l'ampleur de saint Thomas lui-même pour la remplir complètement et réaliser la nouvelle synthèse chrétienne de tout le savoir qu'appelle notre siècle.

§ 144 Il faudrait un livre entier pour énumérer tous les domaines auxquels la pensée chrétienne doit ainsi appliquer son travail de conquête pour s'emparer de tout le contenu de vérité de l'essor intellectuel moderne. Nous ne donnerons que quelques indications. Les mathématiques modernes apportent un monde entièrement nouveau :

---

<sup>9</sup> Dans notre ouvrage sur *L'Oeuvre de l'intelligence en physique* nous avons tenté d'apporter notre petite pierre à cet immense édifice en nous appliquant au problème aujourd'hui capital de la valeur de connaissance de la théorie physique : on verra là comment les principes de saint Thomas éclairent un problème nouveau inconnu de son temps et aident à comprendre les penseurs contemporains.

infiniment grand et infiniment petit des calculs intégral et différentiel, nombres imaginaires, espaces non euclidiens, théorie des ensembles, nombres transfinis, espaces abstraits, axiomatique de Hilbert, logistique, etc. Il appartient à une philosophie lucide de la quantité et de l'ordre de faire leur place à toutes ces notions. La physique moderne a montré la réalité des atomes et des molécules (et par là donné à la philosophie un apport considérable en découvrant ainsi les véritables individus du monde inanimé), défini la nature des corps inanimés (par la constitution chimique de la molécule ou la structure de l'atome), pénétré dans le monde intra-atomique, apporté un monde de notions nouvelles avec la théorie du champ et des radiations électromagnétiques, la théorie de la relativité, la théorie des quanta, etc. : il appartient à une philosophie de la constitution des corps inanimés de tenir compte de tout cela. Les problèmes du hasard, du continu, du mouvement, etc., sont à repenser complètement en fonction des apports les plus récents de la physique. La biologie n'apporte pas moins avec les progrès de l'embryologie expliquant la formation de l'être vivant, les découvertes sur l'hérédité, la connaissance de plus en plus précise du fonctionnement des régulations nerveuses, les découvertes de la bioénergétique, de l'endocrinologie, la connaissance des organismes vivants les plus élémentaires et des structures fines du protoplasma et du noyau, etc. : il appartient à une philosophie de la vie de tenir compte de tout cela. Nous ne pouvons pas ne pas souligner à quel point la doctrine hylémorphiste d'Aristote et de saint Thomas trouve de confirmations et d'extensions dans la chimie et la biologie contemporaines, et les éclaire (au point que certains des plus grands savants contemporains, comme Dalcq, le grand maure actuel de l'embryologie, ont retrouvé cette doctrine à partir des pures données de leur science). Sur l'histoire et les origines du monde vivant, la biologie ne nous apporte encore que des hypothèses incertaines et controversées, mais ses recherches dans ce domaine ne sauraient laisser la philosophie chrétienne indifférente.

§ 145 S'il est impossible à la science expérimentale d'atteindre l'origine première de l'humanité, elle nous apporte sur les temps préhistoriques de l'humanité des documents importants, et l'ethnologie fait encore partie des sciences dont la pensée chrétienne doit assimiler les résultats. Bien plus intéressants encore sont les progrès fantastiques qui ont été faits depuis un demi-siècle dans le domaine de la psychologie : les travaux récents ont accumulé un matériel inouï de faits qu'il appartient à la doctrine de saint Thomas d'ordonner, de comprendre, d'éclairer, une tâche immense s'impose ici à la psychologie chrétienne d'aujourd'hui. La doctrine de saint Thomas connaissait l'influence de l'organisation du corps sur la psychologie individuelle, mais l'étude précise des structures nerveuses et des équilibres endocriniens permet aujourd'hui de grands développements dans ce domaine, et la caractérologie peut faire des progrès considérables. La doctrine de saint Thomas connaissait l'existence et l'importance de l'inconscient, mais la psychologie moderne a trouvé des moyens précis d'explorer et d'étudier l'inconscient et son influence, et il est possible ici à une psychologie chrétienne, en rejetant les erreurs philosophiques de Freud, d'assimiler et de conquérir toutes les richesses des travaux les plus récents d'exploration de l'inconscient, et de donner par là à la psychologie des accroissements considérables qui peuvent avoir une grande importance en théologie morale. Il y a de même à conquérir et assimiler les progrès récents de la psychologie de l'enfance et de l'adolescence qui peuvent enrichir beaucoup une pédagogie chrétienne, mais à condition qu'on soit attentif à n'y rien accepter des erreurs de Jean-Jacques Rousseau et de ses disciples, et surtout qu'on n'y méconnaisse pas les conséquences du péché originel chez l'enfant, car une pédagogie qui n'en tiendrait pas compte ne serait absolument plus une pédagogie chrétienne. La sociologie a aussi fait depuis un demi-siècle d'immenses progrès que la sociologie de saint Thomas est capable d'assimiler et d'éclairer en prenant par là des extensions considérables. Enfin la pensée chrétienne a à conquérir aujourd'hui le domaine de l'histoire auquel la pensée contemporaine accorde une telle attention : il est clair que seul le christianisme est capable, à la lumière de l'action et des intentions de Dieu, d'éclairer et de comprendre l'histoire.

§ 146 Et, bien entendu, à ce que nous avons dit concernant le domaine de la pensée, il faudrait ajouter que la littérature et l'art chrétiens ont à conquérir et animer toutes les formes nouvelles de littérature et d'art.



§ 147 C'est le plus formidable effort de construction et de conquête que le christianisme d'aujourd'hui a à accomplir, mais qu'il n'accomplira que grâce à la vitalité qu'il trouve en ses sources profondes.

## PROBLÈMES MORAUX

§ 148 Le monde moderne présente une évolution extrêmement rapide des mœurs : quels problèmes cela pose-t-il à l'Église ?

§ 149 Il ne peut évidemment pas être question que l'Église accepte les mœurs modernes qui sont, en bien des domaines, gravement corrompues : c'est la tâche de l'Église de *former des mœurs chrétiennes*. Mais n'oublions pas que le christianisme n'est pas une règle extérieure, mais un principe intérieur de vie. Tout le christianisme consiste à s'orienter vers Dieu par amour, à avoir pour but de vivre en plénitude de la vie de Dieu, que Dieu nous donne par amour, et à vouloir cette vie de Dieu parce que nous l'aimons, et à agir en toute notre conduite pour ce but et sous l'impulsion de cet amour. Le vrai chrétien n'agit pas de telle manière parce que telle est la règle, mais parce que son amour l'y porte, parce que c'est cela que l'amour de Dieu dont il vit exige de lui. On ne reconstituera donc pas des mœurs chrétiennes en s'efforçant de donner aux hommes des règles de vie, en leur disant que ceci est permis, et que cela est défendu. On reconstituera des mœurs chrétiennes en faisant vivre intérieurement les hommes de l'amour de Dieu qui inspirera leurs manières d'agir et de se comporter. Les mœurs modernes ne sont plus chrétiennes parce qu'elles ne sont plus ordonnées par l'amour de Dieu à la vie éternelle et au règne du Christ, et non pas parce qu'elles ont rejeté un système de règles. Mais jamais l'Église ne pourra accepter des mœurs qui auraient un autre principe que l'amour de Dieu, un autre but que le règne de Dieu, qui, par exemple, auraient pour principe et pour but l'épanouissement de la personne humaine ou la puissance matérielle ou l'expansion d'une race ou d'un État.

§ 150 Refaire des mœurs chrétiennes est donc une tâche essentielle de notre temps ; tâche de longue haleine, car les mœurs se forment lentement par une patiente imprégnation de tout l'être humain par un principe intérieur de vie. Normalement des mœurs chrétiennes sont formées dès l'enfance par la famille chrétienne, puis l'école chrétienne, et il est beaucoup plus difficile de refaire des mœurs chrétiennes chez un adulte qui, durant l'enfance et l'adolescence, dans le milieu familial et scolaire, a contracté des mœurs qui ne sont pas chrétiennes ; ce travail de rééducation est pourtant toujours possible, et l'Église peut et doit s'y appliquer.

§ 151 Les exigences de l'amour de Dieu, qui est l'unique fondement de mœurs chrétiennes, comportent des nécessités permanentes et universelles qui constituent les principes ou les lois de la morale chrétienne : jamais l'Église ne pourra abandonner ces principes liés d'une manière essentielle, et qui ne peut changer, à l'orientation de la vie humaine vers son but, et qui ne sont que les exigences mêmes de l'amour. Aucune évolution historique ne peut faire que ce qui est mal devienne bien, et ne pourra amener à accepter ou à admettre, par exemple, le suicide, le meurtre des enfants dans le sein de leur mère, le mensonge, la violation du secret professionnel, la polygamie, le divorce ou l'usage contre nature des fonctions sexuelles. Que l'on n'attende donc pas que l'Église approuve jamais les vices et les crimes des mœurs modernes.

§ 152 Cela ne veut pas dire qu'il ne se pose pas des problèmes moraux pour tenir compte des données variables des situations historiques. Les principes permanents et universels de morale, parce qu'ils sont universels, ne résolvent pas les problèmes particuliers qui se posent à chaque instant au moment d'agir, et qui demandent une solution adaptée à ce cas-là avec toutes ses circonstances et toutes ses particularités. Les mêmes principes

permanents et universels auront dans des cas particuliers différents des applications différentes. C'est le rôle de la vertu de prudence de trouver en chaque cas, en fonction des circonstances, comment agir en chrétien, c'est-à-dire comment faire dans ces circonstances-là ce qu'il faut pour le règne du Christ et la vie éternelle, ce qu'exige de nous l'amour de Dieu.

§ 153 Le monde moderne, en nous présentant des situations extrêmement différentes de celles d'autrefois, exige donc des solutions morales nouvelles, exactement adaptées aux situations et aux circonstances. Ne tombons donc pas dans l'erreur, sous prétexte de fidélité à des principes permanents, de vouloir maintenir non seulement ces principes eux-mêmes, mais des applications passées de ces principes à des situations passées qui n'existent plus, et qui ne sont plus leurs applications aux situations présentes. La prudence chrétienne d'aujourd'hui doit, dans une orientation inflexible vers le seul but qui est le règne de Dieu, dans une fidélité intransigeante à toutes les exigences de l'amour de Dieu, sans jamais se laisser dévier vers un autre but ou mener par un autre amour, trouver les solutions chrétiennes des situations concrètes d'aujourd'hui en tenant compte de toutes leurs données et circonstances, solutions chrétiennes qui ne seront pas les solutions non chrétiennes des moeurs modernes, mais qui ne seront pas non plus les solutions chrétiennes de situations passées. C'est donc ici encore une oeuvre positive et constructrice considérable que la situation historique présente exige des chrétiens d'aujourd'hui.

§ 154 Il peut même arriver que certaines solutions morales soient profondément transformées par l'évolution historique amenant certaines possibilités nouvelles. Pour ne citer qu'un exemple, la découverte récente de l'alternance de périodes de stérilité et de périodes de fécondité chez la femme a profondément modifié le problème moral des relations conjugales. Auparavant, lorsque deux époux avaient un motif légitime pour ne pas vouloir d'enfant pendant un certain temps, ils n'avaient pas d'autre solution que l'abstention complète de relations conjugales, solution qui pouvait dans certains cas demander un effort très difficile, et avoir de sérieux inconvénients. Aujourd'hui il suffit d'abstention pendant le temps de fécondité de la femme, solution beaucoup plus facilement praticable, et ne peut-on considérer cette découverte comme miséricordieusement permise par la Providence juste à l'époque où les raisons légitimes d'éviter la fécondité, exceptionnelles autrefois, deviennent plus fréquentes avec la dégénérescence des santés féminines et les conditions artificielles de vie des grandes villes ?

§ 155 Par ailleurs, il est certain que l'évolution historique moderne pose des problèmes moraux entièrement nouveaux dont l'Église doit donner les solutions chrétiennes. Par exemple, le cinéma et la radio posent des problèmes assez différents des problèmes anciens des lectures et du théâtre. La psychanalyse et d'autres procédés d'exploration du contenu de l'inconscient posent des problèmes moraux considérables. Les possibilités qu'offre déjà, et offrira de plus en plus l'endocrinologie d'agir sur le caractère, sur l'état psychologique en agissant sur l'équilibre glandulaire posent aussi d'importants problèmes moraux. Et si la science de demain donne les moyens d'agir sur l'hérédité, d'influencer à l'avance les caractères d'un être humain, par exemple, de choisir d'avance son sexe, ou encore réalise la fécondation artificielle, on voit quel monde de problèmes moraux entièrement nouveaux se trouveront posés, et devront recevoir des solutions chrétiennes.

§ 156 Enfin, il est certain que, pour comprendre l'état des êtres humains et agir sur eux, la théologie morale doit utiliser toutes les ressources que lui offrent aujourd'hui les progrès de la physiologie (connaissance des structures nerveuses et de leurs répercussions psychologiques, connaissance des équilibres glandulaires et de leurs répercussions psychologiques, connaissance de l'individualité favorisée par l'étude de l'état endocrinien, des gestes et attitudes, de la physionomie) et de la psychologie (notamment dans le domaine de l'exploration de l'inconscient et dans celui du mécanisme des instincts). Tout prêtre, tout éducateur chrétien, tout conducteur d'hommes chrétien devrait aujourd'hui être sérieusement au courant de ces progrès de la physiologie et de la psychologie. Mais ces données nouvelles doivent être assimilées par le chrétien et non accueillies telles quelles, elles doivent être assumées et intégrées par une vision chrétienne de l'homme qui place tout l'homme sous le regard de la foi, et qui par là peut seule illuminer en profondeur ce qui est dans l'homme. Par exemple, alors qu'une vision naturaliste de

l'homme composera seulement l'influence des glandes, des structures nerveuses, des instincts ou de l'inconscient avec l'action de la volonté libre, une vision chrétienne mettra en jeu à la première place l'action de la grâce, de la prière, des sacrements.

## PROBLÈMES TEMPORELS

§ 157 La nature humaine comporte *la vie sociale* parce que l'individu isolé serait incapable de vivre en homme et que l'ensemble des biens qui font la perfection de la vie humaine ne peuvent être atteints que par l'oeuvre commune des hommes unis en société. Mais il y a deux ordres de vie sociale pour l'homme : 1° *l'ordre temporel* (mot qui vient de « temps ») qui a pour but les biens de ce monde ou de la vie sur la terre ; 2° *l'ordre des biens éternels* qui a pour but le règne du Christ. C'est l'Église qui conduit les hommes dans l'ordre des biens éternels. Mais, pour mieux dégager cette recherche des biens éternels des préoccupations temporelles, Dieu n'a pas voulu que l'Église ait la gestion directe de l'ordre temporel, dirige directement les hommes sur le terrain économique et politique. C'est pourquoi le domaine de César, le pouvoir temporel de l'État, a été distingué de celui de l'Église : diriger les hommes pour la meilleure obtention des biens de ce monde, c'est-à-dire pour le développement de la civilisation, est l'oeuvre de l'État et non celle de l'Église.

§ 158 De cette distinction, certains se sont laissé entraîner à la grave erreur de conclure à une séparation, de considérer l'ordre temporel comme indépendant et à part du christianisme, comme ayant à être organisé sur un terrain purement naturel et sans nul souci d'être chrétien. Cette conception d'un domaine économique et politique étranger au christianisme constitue la pernicieuse erreur du *laïcisme*. En réalité tout l'ordre économique et tout l'ordre politique n'ont aucune autre raison d'être valable que d'assurer *le vrai bien des hommes* en ce monde, et le seul vrai bien des hommes en ce monde est d'y vivre d'une manière qui les conduit à la vie éternelle, donc en chrétiens dans tous leurs actes. Les hommes doivent agir en chrétiens dans leurs activités économiques et politiques comme dans toutes leurs activités : nous avons déjà dit que le christianisme doit s'emparer de la totalité de l'homme et tout transformer en lui, et que rien ne doit être laissé à part et lui échapper ; nous avons déjà réfuté l'erreur qui veut cantonner le christianisme dans le domaine de la vie religieuse. Ainsi donc *l'économie et la politique doivent être chrétiennes, l'ordre temporel doit être chrétien*, et l'attitude de ceux qui veulent résoudre les problèmes temporels indépendamment du christianisme est condamnée : les dix derniers papes n'ont pas cessé d'insister là-dessus ; on remplirait un volume avec leurs affirmations répétées. C'est l'État et non l'Église qui dirige l'ordre temporel, mais les fins de l'État (bien humain en ce monde) sont subordonnées aux fins de l'Église (vie éternelle et règne du Christ), et c'est pourquoi l'État doit conduire l'ordre temporel d'une manière subordonnée à la recherche de la vie éternelle et du règne du Christ, qui est l'unique fin absolue de la vie humaine, donc *l'État doit diriger l'ordre temporel chrétiennement, l'État doit être chrétien*. Ce sont là des vérités essentielles, liées au christianisme lui-même, et qu'aucune évolution historique ne saurait abolir.

§ 159 S'il n'appartient pas à l'Église de diriger elle-même et directement l'ordre temporel, quel sera son rôle pour que l'ordre temporel soit chrétien ? D'abord l'Église, et elle seule, est compétente pour enseigner à quelles conditions l'ordre temporel sera chrétien, pour enseigner comment l'économie et la politique seront chrétiennes : c'est pourquoi *l'Église enseigne une doctrine économique, sociale et politique* à laquelle les chrétiens qui agissent dans ces domaines doivent se conformer. Parce que seule l'Église sait quel est le vrai bien de l'homme, et par quelles voies il y parvient, elle peut et elle doit donner à l'économie et à la politique, qui ne sauraient avoir d'autre but valable que le vrai bien de l'homme, leurs principes et leurs voies. Contre ceux qui soutenaient qu'il n'y a pas

d'ordre social chrétien et de doctrine sociale de l'Église, le pape Pie XII et les évêques sont récemment intervenus avec toute leur autorité pour rappeler que l'Église a une doctrine sociale et que les catholiques ont une grave obligation de s'y conformer, qu'il y a un ordre social chrétien et que les catholiques ont une grave obligation d'y tendre. De plus, l'Église n'a pas seulement à enseigner sa doctrine économique, sociale et politique, elle a à agir sur l'ordre temporel tout entier, non point pour le diriger, mais pour le christianiser, pour lui donner une animation vitale et profonde qui le rende chrétien.

§ 160 Deux confusions sont à éviter si nous voulons éliminer de graves incompréhensions de nos contemporains concernant l'affirmation capitale que l'État doit être chrétien. D'abord, il ne suffit pas que l'État soit nominalement chrétien ou se dise chrétien, il faut qu'il le soit vitalemment et réellement, c'est-à-dire qu'il agisse en chrétien dans ses relations avec les citoyens, avec les sociétés subordonnées, avec les autres États, avec l'Église, qu'il mène chrétiennement sa politique : un État qui se dirait chrétien et aurait une politique non chrétienne, une politique de tyrannie, d'impérialisme, d'injustice, constituerait un grave scandale. En second lieu quand nous disons que l'État doit être chrétien, nous ne voulons pas dire qu'il faudrait imposer par la contrainte un État chrétien à une population non chrétienne qui n'en voudrait pas, c'est contre cette conception grotesque, qui n'est qu'une caricature de la thèse chrétienne, que beaucoup de nos contemporains réagissent. En aucun cas, un État s'imposant par la seule contrainte ne saurait être légitime, l'État ne peut être légitime que s'il a le consentement des citoyens (que ce consentement s'exprime par des bulletins de vote comme dans les démocraties modernes, ou qu'il s'exprime par la fidélité et le loyalisme comme dans les anciennes royautés, ou même qu'il s'exprime simplement par une obéissance non contrainte et librement accordée). Au Moyen-Âge, l'État était chrétien avec le consentement de l'ensemble de la population. Il est évident que l'État ne peut pas être chrétien sans qu'une part importante (quantitativement ou qualitativement) de la population soit chrétienne : les apôtres n'ont pas réclamé à Néron l'État chrétien. On ne peut donc travailler à ce que l'État soit chrétien sans travailler à ce que la population soit chrétienne. Et cela peut être une oeuvre de longue haleine pour y parvenir (il y a eu trois siècles de Néron à Constantin). En attendant, les citoyens chrétiens d'un État non chrétien auront toujours d'abord à réclamer la liberté de l'Église et de toute son action apostolique, et ensuite à influencer, autant qu'ils le peuvent, la politique dans un sens chrétien.

---

§ 161 Dans la plupart des États modernes, l'ordre temporel n'est plus chrétien et en est même très loin. Cela n'empêche pas que les citoyens chrétiens doivent l'obéissance à ces États quand ils sont légitimes (c'est-à-dire assurent avec le consentement de la population un minimum de bien commun) et tant qu'ils ne commandent pas un péché (auquel cas il faudrait désobéir au besoin jusqu'au martyre comme l'ont fait les premiers chrétiens qui étaient, par ailleurs, les plus obéissants des citoyens). Mais, en aucun cas, on ne saurait accepter autrement que comme un état de fait provisoire un ordre temporel non chrétien. L'ordre temporel de la plupart des États modernes ne peut donc absolument pas être admis.

§ 162 C'est donc encore une des grandes tâches de notre temps de promouvoir, de *travailler à réaliser un ordre temporel chrétien*. Cela ne peut se faire par quelques réformes ou replâtrages qui ne sauraient apporter que de légères améliorations provisoires : quand les fondations d'un bâtiment s'écroulent, il ne suffit pas de réparer un mur ou le toit, il faut reconstruire le bâtiment. D'ailleurs, toute réforme véritable que l'on tenterait dans un domaine quelconque serait rendue impossible par les déviations et le mal qui existent ailleurs. L'ordre temporel présent est mal conçu dans sa totalité, vicié dans ses fondements mêmes : il est à reconstruire entièrement. C'est donc l'édification d'un ordre temporel entièrement nouveau et qui ne ressemblera en rien à l'ordre présent que nous avons à promouvoir. Un ordre chrétien différerait presque en tout de ce qui existe actuellement, ou autrement il ne serait vraiment pas chrétien.

§ 163 Ici aussi quelques graves confusions sont à éviter. L'ordre temporel chrétien que nous voulons s'inspirera évidemment des mêmes principes profonds que le Moyen-Âge qui sont les principes chrétiens : il ne recopiera pas pour autant le Moyen-Âge, il sera une autre application des mêmes principes chrétiens qui sera profondément différente du Moyen-Âge parce qu'elle se fera à des réalités humaines profondément différentes.

§ 164 D'autre part, puisque l'ordre temporel chrétien à édifier doit transformer radicalement et de fond en comble l'ordre présent, notre attitude est intégralement révolutionnaire si l'on dépouille ce mot de toute signification de violence matérielle et d'insurrection pour lui garder son sens essentiel de changement total et par les fondations elles-mêmes (par opposition à « réforme », qui signifie des changements partiels et secondaires). Pour faire naître un ordre temporel entièrement nouveau, nous avons à faire une révolution totale qui sera *une révolution chrétienne*. Elle ne se fera pas par l'insurrection ou l'emploi de la contrainte, elle se fera par la pénétration progressive de toutes les institutions par des chrétiens éclairés menant en chrétiens toute leur action temporelle, et que leur valeur même et les services rendus imposeront comme modèles, comme guides, comme chefs, elle n'en sera pas moins une révolution. Mais le fait que l'ordre présent ne peut absolument pas nous satisfaire ne veut aucunement dire que nous puissions accepter n'importe quelle révolution et collaborer à tout ce qui veut le renverser ; précisons même que nous pourrions avoir à le défendre provisoirement contre une révolution qui voudrait le remplacer par quelque chose de pire, comme une révolution nationale-socialiste ou une révolution communiste. La révolution que nous voulons est une révolution chrétienne amenant un ordre chrétien, et nous n'en voulons aucune autre, et nous sommes opposés à toute autre. Nous sommes aussi révolutionnaires et même plus révolutionnaires que les communistes, parce que nous voulons un changement aussi total et même plus total qu'eux, mais c'est un changement diamétralement opposé à celui qu'ils veulent, puisque eux veulent remplacer l'ordre présent qui n'est pas chrétien par un ordre bien plus foncièrement et gravement antichrétien.

§ 165 On comprend donc quelle est l'erreur des chrétiens qui veulent collaborer avec les communistes pour faire la révolution avec eux contre l'ordre présent : c'est contribuer à un mal pire que l'ordre présent, c'est collaborer à l'établissement du plus grand mal qui puisse être puisque le communisme, n'acceptant aucune vérité et aucun bien qui s'imposent à l'homme pour ne rechercher que la seule efficacité matérielle, fondant toute son action ordonnée à la seule puissance matérielle sur l'athéisme et le matérialisme le plus total qui puisse être, est rigoureusement en tout aux antipodes du christianisme, ce qui fait que le pape Pie XI, dans l'encyclique *Divini Redemptoris*, l'a qualifié d' « intrinsèquement pervers » et a précisé que, en aucun cas, aucune collaboration avec lui sur aucun terrain ne pouvait être justifiée <sup>10</sup>. C'est par son essence même, et non accidentellement, que le communisme est matérialiste et athée puisqu'il ne connait d'autre loi que la recherche de la puissance matérielle et subordonne tout à l'efficacité matérielle, il ne peut donc pas y avoir de communisme chrétien ni même de communisme à couronnement chrétien. Parler de « baptiser le communisme », c'est donc dire une sottise qui n'a aucun sens, c'est comme si l'on parlait de « baptiser l'enfer », puisque baptiser, c'est rendre chrétien, et que le communisme est par essence antichrétien (même quand il pratique la tolérance religieuse et « la main tendue », qui ne sont pour lui qu'un moyen pour entraîner les chrétiens dans son action matérialiste, et par là les déchristianiser et « les amener à l'athéisme cent fois mieux que par un sermon athée », selon les propres paroles de Lénine). *Il faut christianiser ou rendre chrétiens les communistes, mais on ne peut pas christianiser le communisme, et pour christianiser les communistes, il faut les enlever au communisme pour les amener au christianisme*. De même que nous devons toujours haïr les erreurs et aimer ceux qui sont dans l'erreur et que Dieu destine à la vérité, nous devons, selon les recommandations de Mgr Théas, haïr le communisme et aimer les communistes.

---

<sup>10</sup> Cf. notre brochure *Connaître le communisme*.

§ 166 Certains ont dit que communistes et chrétiens combattent contre un même adversaire qui est le capitalisme : comment ne pas voir qu'ils le combattent pour des raisons diamétralement opposées ? Le communisme reproche au capitalisme de rechercher la puissance matérielle avec une efficacité insuffisante, d'être arriéré et périmé dans le mouvement de développement des forces matérielles et de recherche de la puissance matérielle, le communisme veut subordonner l'homme à l'obtention de la puissance matérielle beaucoup plus totalement que ne le fait le capitalisme (dans le communisme chaque individu n'est plus qu'un instrument ou un rouage de la puissance matérielle collective). Au contraire, le christianisme reproche au capitalisme son matérialisme, sa subordination aux seuls résultats matériels, cela même qu'il reproche au communisme et que le communisme fait plus gravement et plus complètement que le capitalisme. Le christianisme tourne le dos au capitalisme et au communisme à la fois, à tout le mouvement du monde moderne qui a engendré successivement capitalisme et communisme et fait sortir le second du premier (car le capitalisme engendre le communisme) : le christianisme tend à un ordre social entièrement différent du communisme et du capitalisme. Ce n'est pas remédier au capitalisme que d'accentuer son mal (la subordination de l'homme à la puissance matérielle) par le communisme : déjà le pape Léon XIII, dans l'encyclique *Rerum novarum*, après avoir condamné le libéralisme et le capitalisme, précisait que le socialisme est « un remède pire que le mal ».

§ 167 On a encore dit que doit accepter l'évolution de l'histoire, s'adapter pour « être de son temps » et que l'évolution de l'histoire conduit nécessairement au communisme : alors, puisque le communisme viendra de toute façon, mieux vaut christianiser le communisme comme l'Église a su, autrefois, après d'autres transformations historiques, christianiser les régimes nouveaux qui en sont issus. Nous avons déjà dit qu'il n'y a pas de fatalité historique : le communisme est aujourd'hui une lourde menace, c'est à nous à faire qu'elle ne se réalise pas, et ceux qui en collaborant avec lui l'aident à se réaliser commettent un crime. C'est nous qui ferons l'évolution historique, c'est à nous à faire qu'elle n'aboutisse pas au communisme. Si l'ordre de demain doit être chrétien, c'est à nous à le faire chrétien, et nous ne le ferons chrétien que contre le communisme qui est antichrétien, mais, souhaitons-le, avec les communistes d'aujourd'hui enlevés au communisme et amenés au christianisme. Et si malgré nous le communisme devait réussir pour un temps, nous devrions savoir qu'il s'écroulerait bientôt comme hier le national-socialisme et comme tout ce qui s'est édifié contre le Christ, mais nous ne devrions, en aucun cas, l'accepter : aucune évolution historique ne peut faire que ce qui est mal soit bien. L'Église a christianisé l'Empire romain, mais elle n'a pas christianisé le paganisme, elle a subi trois siècles de persécutions plutôt que d'accepter le paganisme, et elle n'a christianisé l'Empire romain qu'en l'arrachant au paganisme et en amenant ses citoyens au christianisme. L'Église après l'effondrement de l'Empire romain a christianisé les barbares, mais elle n'a pas christianisé leurs religions barbares, elle a amené les barbares au christianisme.

§ 168 Il est assez curieux que ceux-là mêmes qui voudraient que nous acceptions le communisme « pour être de notre temps » reprochent souvent aux catholiques du siècle dernier d'avoir accepté le libéralisme et le capitalisme. Or les catholiques du siècle dernier qui, malgré les condamnations de l'Église, ont commis l'erreur d'accepter le libéralisme et son fruit le capitalisme, l'ont fait en prétendant qu'« il faut bien être de son temps » et qu'« il faut accepter le mouvement de l'histoire ». Ils ont en réalité accepté et laissé se développer un régime qui n'était pas chrétien au lieu de tendre à faire un régime chrétien comme l'Église les y appelait, et par là ils ont assumé une lourde responsabilité. Plus lourde encore est la responsabilité de ceux qui aujourd'hui collaborent à l'établissement du communisme.

§ 169 Qu'il soit donc bien compris que tous nos efforts temporels doivent tendre, sans collaborer à aucune autre révolution, à accomplir une révolution chrétienne pour instaurer un ordre temporel chrétien. Mais une autre confusion est à éviter : ce serait de croire qu'un ordre temporel chrétien est nécessaire à l'Église et de confondre l'ordre temporel chrétien avec le christianisme lui-même, l'action temporelle en vue de l'ordre temporel chrétien avec l'action même de l'Église qui est l'action apostolique pour sauver et sanctifier les hommes. L'ordre temporel



chrétien est une condition favorable au plein développement de la vie de l'Église, peut-être même est-il nécessaire pour que l'Église atteigne toute la masse des hommes et que des mœurs chrétiennes s'y établissent, car autrement elle ne réussit en général à faire vivre chrétiennement qu'une élite ; c'est pourquoi l'Église souhaite un ordre temporel chrétien et nous fait un devoir de travailler à l'instaurer. Nous devons vouloir aussi l'ordre temporel chrétien pour que le règne du Christ s'étende à la totalité de l'ordre temporel. Il reste pourtant que l'existence de l'Église est indépendante de l'ordre temporel chrétien et fondée sur la seule puissance de Dieu qui lui a donné les promesses de la vie éternelle, qu'elle continue à exister et à sauver et à sanctifier les hommes même quand les pouvoirs temporels la persécutent. Il ne faudrait donc pas que les efforts temporels, en vue d'un ordre temporel chrétien, fassent oublier aux chrétiens le principal qui est leur collaboration à l'action même de l'Église, à son action apostolique pour sauver et sanctifier les hommes.

§ 170 Demain nous amènera-t-il l'Antéchrist ou une nouvelle chrétienté ? C'est le secret de Dieu. Mais nous devons travailler en vue d'une nouvelle chrétienté tout en étant prêts, avec la grâce de Dieu, à supporter, s'il le faut, les persécutions de l'Antéchrist avec la certitude assurée du triomphe final de Jésus-Christ.

---

§ 171 L'examen des problèmes temporels qui se posent aux chrétiens dans le monde d'aujourd'hui nous conduit donc d'abord à affirmer qu'ils n'ont absolument pas à accepter les erreurs économiques, sociales et politiques du monde moderne. Ils n'ont pas à accepter l'individualisme, le libéralisme et leur fruit, le capitalisme, du siècle dernier : on ne voit que trop aujourd'hui les résultats de ces erreurs. En tout cas, si un trop grand nombre de catholiques indociles à l'enseignement de l'Église ont pactisé avec ces erreurs, on ne peut absolument pas accuser l'Église, comme certains le font, d'avoir été solidaire du monde individualiste, libéral et capitaliste du siècle dernier, puisque ce monde a été fait contre elle par ses pires ennemis et malgré ses condamnations répétées. Mais, par opposition aux erreurs individualistes, libérales et capitalistes, il ne faudrait pas donner la moindre acceptation aux erreurs plus graves encore du socialisme<sup>11</sup> et de ses deux formes extrêmes, le fascisme et le communisme. Nous n'avons pas à passer d'une conception antichrétienne à une autre conception antichrétienne, nous avons à soutenir des positions chrétiennes et à promouvoir l'ordre social chrétien.

§ 172 Pour réaliser l'ordre temporel chrétien il y a des nécessités permanentes qui sont vraies aujourd'hui comme en tout temps. Il faut que l'État se soumette aux lois morales et ne s'arroge pas tous les droits. Il faut que l'autorité soit obéie mais se limite à son domaine. Il faut que la justice soit assurée et que les droits et la liberté de tous les citoyens soient respectés. Il faut que la famille soit protégée, que tous les foyers aient les moyens suffisants pour bien vivre, que les droits du mariage soient respectés. Il faut que le mariage chrétien soit reconnu par l'État et que le divorce soit impossible au moins pour tous ceux qui ont contracté le mariage chrétien (à supposer qu'on soit obligé de tolérer le divorce pour ceux qui ne contracteraient qu'un mariage purement civil). Il faut que la vérité et la vertu soient protégées contre la propagation de l'erreur et du vice. Il faut que la vie économique ne soit ni abandonnée à une liberté sans frein (erreur libérale) ni organisée artificiellement par le mécanisme parasite d'une réglementation (erreur dirigiste ou socialiste) ; mais organisée naturellement et spontanément par les associations ou « corps » librement constitués par les intéressés eux-mêmes : c'est le régime associationniste ou « corporatif » que les papes n'ont pas cessé de préconiser dans leurs encycliques. Mais faisons bien attention que les régimes fascistes ont employé faussement le mot de régime « corporatif » pour désigner une organisation des professions par l'État

---

<sup>11</sup> Pie XI a bien précisé dans l'encyclique *Quadragesimo anno* que ce n'est pas seulement le marxisme, mais le socialisme sous toutes ses formes qui est condamné et que « nul ne peut être à la fois vrai catholique et vrai socialiste ».

qui était du pur socialisme : le mot de régime « corporatif » n'a son sens et ne correspond à une conception chrétienne que s'il s'agit de la libre organisation des professions par les professionnels eux-mêmes (organisation qui sera forcément adaptée aux conditions de notre temps si elle n'est pas décrétée *a priori*, mais se fait spontanément en fonction des besoins réels et naît, comme cela a déjà eu lieu pour le mouvement syndical, des solidarités réelles). Il faut que les individus ne soient pas directement absorbés par des ensembles géants dans lesquels ils deviennent fatalement de purs rouages anonymes d'un mécanisme artificiel, mais qu'ils se groupent d'abord par relations de voisinage ou de proximité dans lesquelles il y a le contact vivant entre gens se connaissant concrètement et personnellement, c'est-à-dire par relations de prochain à prochain en donnant au mot « prochain » le sens de l'Évangile ; les vastes ensembles peuvent être alors des fédérations de groupes élémentaires, par exemple, la grande entreprise fédération de petites entreprises autonomes, la corporation nationale fédération de corporations locales ou de syndicats de base, la grande ville fédération de petites communes autonomes qui pourraient correspondre à ce qu'on a appelé récemment « îlot ». Il faut que les relations entre États soient réglées selon la justice et tendent à l'organisation de la paix.

§ 173 Mais, parmi toutes les exigences d'un ordre temporel chrétien, il en est une sur laquelle nous voudrions insister à cause de son importance primordiale et parce que certains l'ont gravement méconnue : c'est l'exigence d'écoles intégralement catholiques (dans tout leur programme et toutes leurs méthodes, tout leur personnel et tous leurs manuels) pour tous les enfants qui appartiennent à l'Église catholique par le baptême (l'Église n'a aucun droit sur les autres). Cette exigence a été affirmée solennellement par les papes, notamment par Pie XI dans l'encyclique *Divini illius magistri*, et elle est essentielle. Si l'on a compris ce que nous avons dit maintes fois, c'est-à-dire qu'absolument tout dans l'homme doit appartenir au Christ, il est évident qu'on ne peut se contenter d'une instruction religieuse donnée à part du reste de l'éducation et de l'enseignement qui seraient non chrétiens, mais que la totalité de l'éducation et de l'enseignement dans tous les domaines doivent être chrétiens. Il est curieux que certains adversaires de l'école catholique l'aient accusée d'être, de la part de l'Église, une position défensive et négative : c'est, au contraire, au sein d'une école non chrétienne que les catholiques sont trop souvent réduits à une position de défense de leur foi, l'école catholique représente l'attitude conquérante de l'Église pour conquérir au Christ toute la vie, toute la mentalité, toute la formation de l'enfant, soumettre au Christ tout l'humain.

§ 174 Ces nécessités permanentes d'un ordre temporel chrétien n'empêchent pas le devoir très actuel d'assumer tous les problèmes humains, toutes les réalités humaines de notre temps, et il faut une tâche formidable d'invention, de construction et de nouveauté pour résoudre d'une manière chrétienne, en le faisant entrer dans un ordre chrétien, tous les problèmes posés par le grand mouvement de transformation humaine de notre temps. Nous ne pouvons traiter ici tous les problèmes d'adaptation d'un ordre temporel chrétien aux données présentes de l'humanité, mais il nous faut citer quelques exemples de problèmes qui se posent.

§ 175 L'un des grands caractères de notre temps est le prodigieux essor de toutes les techniques et l'emploi de plus en plus développé des machines. Certains ont prétendu que le progrès technique et le machinisme imposent une fatalité que l'homme n'a qu'à subir et qui s'oppose souvent aux exigences du bien humain. Cela est absolument faux, car le progrès technique est l'oeuvre de l'homme, qui est maître de l'orienter comme il le veut et de le développer pour les fins que lui-même choisit, les machines sont inventées par l'homme qui les invente pour des buts que lui-même s'est fixés. Le tout est que les hommes aient l'intelligence et la volonté assez lucides pour orienter leur recherche de progrès technique et de machines dans le sens de ce que réclame le vrai bien de l'homme, alors que depuis deux siècles le capitalisme d'abord, le socialisme et le communisme ensuite ont orienté la recherche technique au service de la plus grande puissance matérielle. Il ne s'agit pas de renoncer au progrès technique, mais de choisir le progrès technique pour le vrai bien de l'homme. Par exemple, libéralisme et capitalisme d'abord, socialisme et communisme ensuite ont recherché des machines et des techniques qui donnent la concentration industrielle et l'usine géante, mais rien n'empêche de chercher des machines et des techniques qui

favorisent la multitude de petites entreprises personnelles, familiales et artisanales à l'échelle humaine dispersées à travers tout le territoire (par exemple, les chemins de fer sont une technique donnant un système concentré des transports, mais l'automobile est une technique qui favorise le transport personnel, familial ou artisanal indépendant, et l'électricité est une forme d'énergie qui permet la machine au foyer ou au petit atelier). C'est une grande erreur de s'imaginer la petite entreprise (ou la petite exploitation agricole) ou l'artisanat comme quelque chose de fatalement arriéré techniquement : il faut, au contraire, promouvoir un artisanat utilisant les techniques les plus modernes et développant l'essor technique dans un sens qui s'adapte aux besoins de la petite entreprise (ce qui évidemment n'est possible que par l'association des petites entreprises)<sup>12</sup>. Il s'agit donc que les chrétiens prennent en main le progrès technique pour l'orienter et l'utiliser au service de fins chrétiennes.

§ 176 Nous trouverons un autre exemple d'une donnée caractéristique de notre temps dans le grand mouvement d'ascension ouvrière. Autant nous ne pouvons pas admettre qu'au nom de ce mouvement on nous demande de collaborer avec le communisme, autant nous devons refuser tout effort d'ascension ouvrière dans un ordre social matérialiste et athée qui aboutirait en réalité à la mise en esclavage du monde ouvrier, autant nous devons assumer tout l'effort d'ascension ouvrière dans un ordre social chrétien, ce qui ne doit pas aboutir à la conception marxiste de la dictature du prolétariat, mais à la participation ouvrière à la gestion des entreprises et des professions organisées.

§ 177 Un autre problème de notre époque se trouve posé par les grandes villes. Nous avons déjà dit qu'on pouvait leur enlever leur caractère monstrueux et inhumain en leur donnant une structure organique basée sur l'unité que pourrait être l'îlot constituant une véritable petite commune où seraient possibles des relations de voisinage. Le problème des villes et de la population a d'ailleurs déjà été assumé dans un sens chrétien par les remarquables travaux d'urbanisme de G. Bardet<sup>13</sup>.

§ 178 Les écoles catholiques, dont nous avons dit la nécessité, doivent évidemment s'adapter à toutes les données présentes des problèmes de l'éducation et de l'enseignement, assumer les progrès de la pédagogie. Autrefois, elles ont presque toujours été entièrement tenues par le clergé, il est possible que notre époque comporte davantage qu'elles soient menées par des laïcs sans pour autant cesser d'être pleinement et en tout catholiques.

§ 179 Enfin, notre temps comporte une prodigieuse extension des relations humaines, une interdépendance de plus en plus grande des activités humaines atteignant souvent l'échelle de la planète : ces faits imposent un problème capital d'organisation internationale. Un système d'indépendance absolue des États enfermés dans un nationalisme intransigeant, qui n'a jamais été d'ailleurs d'inspiration chrétienne, est impossible aujourd'hui, où chaque État dépend des autres en tant de domaines. Mais une organisation internationale sans Dieu ne peut qu'être la proie d'impérialismes rivaux préparant les plus terribles conflits : on n'en fait que trop l'expérience de nos jours. Il n'est de vraie paix que la paix chrétienne. Il appartient au christianisme, qui seul peut le faire, de réaliser la véritable organisation internationale juste et pacifique qu'appellent d'une manière de plus en plus pressante les besoins de notre siècle.

---

<sup>12</sup> Cf. Marcel Malcor, *Au-delà du machinisme*, éd. Desclée de Brouwer.

<sup>13</sup> Le développement des villes doit d'ailleurs être limité, car l'existence d'une fraction suffisante de population rurale est une nécessité permanente d'équilibre humain. Il y a donc à réaliser un retour à la vie rurale. Mais on ne le fera qu'en donnant à la vie rurale elle-même les caractères les plus modernes par toutes les transformations nécessaires d'équipement des campagnes (adduction d'eau, routes, électrification, etc.). Nous ne pouvons admettre ni ceux qui méconnaissent une nécessité durable d'équilibre social et démographique en acceptant la disparition de la vie rurale ni ceux qui s'attarderaient à une vie rurale de forme périmée : nous voulons une vie rurale moderne, aidée de toutes les techniques modernes, favorisée par l'électricité et l'automobile.

§ 180 Que donc les chrétiens ne se tiennent pas à l'écart des domaines économique et politique : l'Église leur fait un devoir d'y agir en chrétiens, sans se laisser jamais contaminer par les erreurs modernes, pour assumer toute la vie économique et politique de leur siècle d'une manière intégralement chrétienne et y établir le règne de Jésus-Christ.

## PROBLÈMES D'APOSTOLAT

§ 181 L'oeuvre essentielle de l'Église est la conquête pour le règne du Christ, c'est-à-dire l'oeuvre d'apostolat. En tout temps, le premier soin de l'Église est de mener son action apostolique. Les temps modernes, si, comme nous l'avons dit, ils ont présenté à la fois un extraordinaire essor humain et un violent effort d'indépendance de la créature contre Dieu, ont encore pour caractère d'avoir offert un champ de plus en plus vaste à l'action apostolique de l'Église. L'action apostolique de l'Église primitive s'était étendue aussi loin que la conquête d'Alexandre et la conquête romaine, elle n'en avait pas dépassé les limites. L'influence de l'Église du Moyen-Âge s'était concentrée sur l'Europe. Les temps modernes ont donné à l'action apostolique de l'Église la possibilité d'atteindre la terre entière, d'aller à tous les peuples : aujourd'hui, il n'y a plus une seule région sur toute la surface de la terre où l'Église du Christ n'existe pas. La tâche missionnaire est une des grandes tâches de l'Église du XXe siècle. Mais voici qu'en même temps cette tâche missionnaire s'étend à certains des pays jadis chrétiens de l'Europe qui sont aujourd'hui en partie déchristianisés, et où l'Église doit adopter une attitude missionnaire pour atteindre tous les milieux humains.

§ 182 L'action apostolique de l'Église ne changera jamais de but : établir le règne du Christ, sauver et sanctifier les âmes. Jamais elle ne se limitera à un but purement naturel d'épanouissement humain. L'action apostolique de l'Église ne changera jamais de nature : il sera toujours vrai qu'aucun effort humain, quel qu'en soit le talent ou la générosité, ne peut transformer une âme et lui donner la vie du Christ, que seules la grâce et la croix de Jésus-Christ peuvent sauver et sanctifier les âmes et faire croître l'Église. Multiplier les efforts humains en comptant sur eux, croire que les méthodes employées ont par elles-mêmes une efficacité, ce sera toujours perdre son temps. Il n'y a que le Christ qui puisse donner sa vie aux âmes, et nous ne la donnons que dans la mesure où le Christ vit en nous, s'est entièrement emparé de nous, où c'est Lui qui parle et agit par nous. La grâce seule sauve et sanctifie les âmes, donc nous ne sauvons et sanctifions les âmes que dans la mesure où nous sommes de purs instruments de la grâce, n'ayant aucune action par nous-mêmes et n'agissant que sous son action, donc dans la mesure où la grâce nous conduit entièrement. La mesure de la valeur apostolique de l'apôtre n'est donc, ni dans la quantité de temps et d'efforts déployés par lui, ni dans son talent, ni dans son zèle ou sa générosité, mais uniquement dans sa sainteté. Nous voyons chaque jour une masse inouïe d'oeuvres, de temps, d'efforts dépensés avec ardeur sans aucun résultat, et toute l'histoire de l'Église nous montre qu'il suffit d'un seul saint pour transformer des milliers d'âmes. Qu'on regarde au siècle dernier un curé d'Ars qui, sans rien faire d'autre que d'être un saint, a fait venir des foules humaines de toutes les parties du monde dans un petit village que personne ne connaissait ; une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui, morte tuberculeuse après quelques années dans un obscur carmel de province où elle n'a rien fait d'autre que d'être une sainte, a depuis complètement transformé des millions d'âmes. La préoccupation principale de l'apôtre doit donc être sa sanctification, la première place dans sa vie doit être donnée à l'oraison et à l'Eucharistie, sans quoi tout le reste serait vaine agitation. Enfin, l'action apostolique de l'Église tendra toujours à conduire à la Vérité du Christ : jamais donc elle ne pourra taire cette Vérité, manifester la moindre complaisance pour le péché ou l'erreur. L'amour des pécheurs et de ceux qui sont dans l'erreur exige que nous combattions impitoyablement leurs péchés et leurs erreurs.

§ 183 Mais si tout ce que nous venons de dire est essentiel à l'apostolat de l'Église et ne changera jamais, il reste que dans les moyens mis par cet apostolat à la disposition de la grâce de Jésus-Christ pour le règne de Jésus-Christ, il se pose bien des problèmes propres aux besoins de notre temps et dans lesquels l'Église doit innover.

§ 184 Les formes d'apostolat nécessaires à la croissance du règne de Jésus-Christ en notre temps seront inspirées par le Saint-Esprit, qui ne cesse jamais de conduire l'Église et qui à chaque époque de l'histoire a fait surgir par l'action des saints les formes nouvelles d'apostolat qui correspondaient aux besoins de cette époque. Bien souvent, ces formes nouvelles d'apostolat ont été solidaires de l'apparition de nouvelles familles religieuses, de nouvelles formes de vie religieuse : il est normal qu'en notre temps le Saint-Esprit fasse surgir de nouvelles communautés religieuses qui s'adonneront aux formes d'apostolat appelées par le monde d'aujourd'hui.

§ 185 Mais il semble bien, d'après les directions données par la papauté et l'épiscopat, à qui il appartiendra toujours de diriger l'apostolat de l'Église, qu'un caractère capital de cet apostolat au XXe siècle soit *une participation de plus en plus grande des laïcs*. De plus en plus de nos jours les laïcs ne sont plus de simples auxiliaires rendant des services au clergé, mais ont, sous l'autorité suprême du pape et des évêques, une véritable action apostolique. Cette action des laïcs ne sera effectivement apostolique, c'est-à-dire servant le règne du Christ, que dans la mesure où elle se conformera aux exigences essentielles de tout apostolat que nous avons rappelées précédemment, c'est-à-dire dans la mesure où elle ne sera pas déploiement d'efforts humains sans base surnaturelle, dans la mesure où elle emploiera les moyens surnaturels éternellement établis par le Christ lui-même et seuls efficaces, la pénitence, la prière, l'Eucharistie, dans la mesure où elle se fondera sur la sainteté des laïcs consacrés à l'apostolat. Cela veut dire que les laïcs doivent être formés en vue de leur action apostolique. Jusqu'ici l'apostolat des laïcs a souvent été rendu stérile parce que, alors qu'on forme les prêtres cinq ou six ans dans les séminaires pour les préparer à leur ministère, on a trop souvent lancé les laïcs dans l'action sans leur donner aucune formation, ce qui est aussi fou que d'envoyer des soldats au combat sans leur avoir appris le maniement des armes. L'apostolat des laïcs suppose que de même qu'il y a les séminaires pour former le clergé il y ait *de véritables écoles de formation religieuse des laïcs* les préparant à leur tâche apostolique. Et cela ne comporte pas seulement une formation aux méthodes d'action, mais d'abord des études doctrinales dont nous avons déjà dit la nécessité pour les laïcs de notre temps, car comment conduiraient-ils à la vérité chrétienne si eux-mêmes ne la connaissent pas ? et ensuite et surtout une formation de vie surnaturelle, de vie entièrement enracinée dans le Christ par l'oraison et l'Eucharistie.

§ 186 Par ailleurs, l'organisation de l'apostolat, sans rien changer à la nature de celui-ci, peut et doit s'adapter sans cesse aux possibilités d'atteindre tous les hommes puisque le but est de les atteindre tous pour les gagner tous au Christ. D'abord, puisque l'essentiel de la vie de l'Église se trouve dans la messe, il est souhaitable que l'assistance à la messe soit facilitée par des permissions de plus en plus étendues de la célébrer en tout lieu et à toute heure ; en fait ces permissions sont déjà devenues assez fréquentes, elles pourraient le devenir encore davantage. Il y a ensuite beaucoup d'êtres humains que l'organisation paroissiale actuelle ne permet pas d'atteindre par leur lieu d'habitation, et qui peuvent être atteints dans leur milieu de vie et de travail, d'où toutes les formes d'apostolat extra-paroissial s'appliquant aux divers milieux de vie et de travail : il faut la présence dans chaque milieu de vie et de travail d'apôtres (laïcs ou éventuellement prêtres) solidement formés.

§ 187 Toutefois la base de la vie de l'être humain restera son habitation, et c'est pourquoi nous pensons que le ministère paroissial doit continuer à jouer un rôle fondamental dans l'Église. Mais bien des évolutions sont possibles dans l'organisation et les activités des paroisses. Dans les campagnes on a déjà envisagé de grouper bien des activités apostoliques sur le plan cantonal unissant plusieurs paroisses. Dans les grandes villes, au contraire, la paroisse est en général une unité trop vaste qui ne peut atteindre une population trop nombreuse et qui ne peut être une vraie communauté chrétienne parce que des habitants aussi nombreux ne peuvent se connaître et collaborer effectivement entre eux comme à la campagne : comme en général il n'est pas possible de multiplier beaucoup,

d'une manière prochaine, le nombre des paroisses, la solution pourrait être de diviser chaque paroisse en îlots dont chacun serait confié à un groupe de militants laïcs et pourrait devenir une véritable communauté chrétienne. Signalons enfin que, dans les milieux chrétiens d'autrefois, on avait en général fait le principal en formant solidement les enfants par le catéchisme et l'école chrétienne parce que, ensuite, les moeurs chrétiennes du milieu entretenaient cette formation première ; mais aujourd'hui trop souvent les enfants ainsi formés rencontrent à l'âge de formation de leur personnalité, à l'adolescence ou à la jeunesse, les mentalités et les moeurs déchristianisées d'aujourd'hui qui les imprègnent, et il devient essentiel de travailler à la formation chrétienne approfondie des adolescents et des adultes.

§ 188 Bien entendu, l'action apostolique de l'Église doit s'emparer, pour le règne du Christ, de tous les grands moyens modernes d'influence : le livre, la presse, la radio, les spectacles. Fonder des bibliothèques catholiques, publier et répandre des journaux catholiques, organiser des spectacles catholiques, avoir une radio catholique fait partie de l'action de l'Église en notre temps.

§ 189 Ce ne sont là que de brèves et rapides indications. Nous ne pouvons envisager tous les problèmes. Qu'il nous suffise de savoir que le Saint-Esprit ne cesse de faire germer dans l'Église, Lui qui ne cesse de tout renouveler, tous les élans nécessaires à la conquête pour le règne de Jésus-Christ.

## CONCLUSION

§ 190 Tout conquérir à Jésus-Christ, cela a été l'expression qui, avec une insistance que certains trouveront peut-être du rabâchage, est revenue sans cesse au cours de ce livre et que notre conclusion répétera encore inlassablement, parce que c'est à cela que tout revient et qu'on ne le dira jamais assez.

§ 191 Si nous appartenons à ce monde —qui se dit « moderne » et qui, sous des masques interchangeables, est vieux comme le péché—, si notre coeur et notre amour vont à ce monde et aux choses de ce monde, sont absorbés en nous-mêmes ou au sein de cet univers, nous ne sommes pas chrétiens. Si nous sommes chrétiens, si, vivant en ce monde, nous ne sommes pas à ce monde, mais à l'Église, notre coeur et notre amour sont à Jésus-Christ, c'est la vie de Dieu qui nous est donnée en Jésus-Christ que nous aimons et voulons, et alors nous n'avons pas d'autre but, pas d'autre objectif que le règne de Jésus-Christ, que la croissance et la plénitude finale de la vie de Jésus-Christ pour laquelle toutes choses ont été créées, pour laquelle nous avons été créés, qui est voulue éternellement par l'Éternel Dessein de l'Éternel Amour. Nous voulons alors passionnément être en ce monde, être présents à tout le contenu de ce monde, non point pour lui appartenir ou lui donner quoi que ce soit de nous, car tout de nous est à Jésus-Christ, mais pour faire vivre en lui Jésus-Christ qui vit en nous, pour attirer tout son contenu humain à Jésus-Christ et le donner et le conquérir à Jésus-Christ. Vivant au milieu du monde moderne, l'Église n'a rien à accepter de lui, car elle ne peut rien accepter qui ne soit pas à Jésus-Christ. Mais elle n'a rien à ignorer ou à délaissier de son contenu, elle a à tout prendre en lui pour le faire renaître et revivre en elle de la vie de Jésus-Christ, d'une vie qui n'est plus la vie du monde, mais la vie de l'Église.

§ 192 Quand l'Église refuse le monde avec ses péchés et ses erreurs, certains l'accusent d'une attitude négative et défensive. En réalité, l'Église n'a jamais une attitude défensive, puisque le monde et le péché n'ont point de part en elle et qu'elle vit en Jésus-Christ, Épouse immaculée toute à son amour, gardée par Lui contre toute attaque, promise par Lui à la vie éternelle, assurée par Lui du triomphe final, ne redoutant rien de l'enfer qui ne peut rien contre elle. C'est le monde dont l'attitude est négative, puisqu'il refuse Jésus-Christ. Et quiconque accepte Jésus-Christ est mort au monde, n'est plus du monde, mais de l'Église. L'Église est toujours offensive parce qu'elle est la vie de Jésus-Christ à l'assaut du monde pour sauver du monde et faire vivre de la vie de Dieu tout ce qui appartient encore au monde. L'Église est toujours dans l'oeuvre positive et constructive de la croissance de Jésus-Christ, elle est toujours en travail de conquête pour étendre le règne de Jésus-Christ. Et l'Église appelle les hommes à l'oeuvre gigantesque pour laquelle l'histoire existe et l'humanité continue qui est d'édifier la plénitude de Jésus-Christ.

§ 193 Il y a manque de foi chez ceux qui veulent que nous acceptions quelque chose du monde moderne : ils ne croient pas que l'Église est capable de tout lui prendre, de conquérir au Christ tout ce qui est à lui sans rien lui céder, de transformer tout ce qu'il y a en lui pour le rattacher à Jésus-Christ. Il y a manque de foi chez ceux qui veulent que nous tournions le dos au monde moderne en le laissant à son péché : ils ne croient pas que l'Église est capable de tout lui enlever, de l'arracher au péché et de le rendre saint en Jésus-Christ. La foi croit au pouvoir conquérant de l'Église parce que Jésus-Christ est définitivement vainqueur du péché et du monde et qu'Il vit en elle. Notre foi est résolument optimiste, mais d'un optimisme qui n'est en rien fondé sur le monde et la nature dont nous n'attendons rien, d'un optimisme uniquement fondé sur la croix et la résurrection du Christ capable de tout sauver,



tout sanctifier, tout conquérir.

§ 194 Qu'on ne nous parle pas d'une évolution historique que le monde moderne prétend nous imposer : c'est à l'Église à réaliser les lendemains chrétiens que nous voulons pour le règne du Christ, c'est à elle à faire l'histoire pour la croissance de Jésus-Christ. Ne redoutant rien du mal et du péché, parce que la victoire du Christ est avec nous, nous aussi voulons faire « des lendemains qui chantent » : non point, comme les communistes, qui chantent la puissance matérielle de l'homme pour transformer la terre, mais qui chantent la Gloire de Dieu et la Face resplendissante de Jésus-Christ.

§ 195 Certains s'effraieront en considérant la puissance matérielle du monde dressée en toute sa force contre le Christ et l'Église. Ils manquent de foi. Que peut donc toute cette puissance de ce monde ? Nous persécuter ? Mais la persécution unie au sang rédempteur de Jésus-Christ est le moyen de notre triomphe. Contre le Christ vainqueur, le monde ne peut rien. Et nous possédons, nous, pour tout sauver, tout sanctifier, tout conquérir, non point la vanité des pouvoirs et moyens de ce monde, mais l'efficacité infinie de la croix de Jésus-Christ, l'efficacité infinie de chaque messe, où se renouvelle l'offrande du sang rédempteur. Que l'essor humain de notre temps soit immense, tant mieux, cela nous fera une richesse plus grande à conquérir et donner à notre Christ bien-aimé.

§ 196 Le seul obstacle que nous puissions rencontrer, il est en nous, non hors de nous, dans notre manque de foi, nos lâchetés, nos imperfections, nos péchés, dans ce qui en nous est encore au monde et n'est pas au Christ. La seule chose qui manque pour transformer tout notre temps et qu'il soit tout entier au Christ, c'est notre sainteté. Il n'y a de pénurie que de sainteté. C'est parce que nous ne sommes pas des saints que le péché garde pouvoir. n'y a qu'un seul problème : c'est d'être des saints, c'est d'appartenir entièrement à Jésus-Christ, afin que, Le faisant vivre par nous en ce monde auquel nous n'appartenons plus en rien, nous attirions tout à Lui, nous prenions pour Lui toute l'immense richesse qui n'est en cette création que pour Lui et qui n'attend que nous pour que nous la Lui donnions, afin que tout notre temps par nous soit à Lui et qu'alors Lui soit « tout en tous » et que tout en Lui soit au Père et vive de la vie de Dieu en l'unité du Saint-Esprit pour la Joie infinie de l'Éternel Amour. En Lui toute gloire et toute joie dans les siècles des siècles.

JEAN DAUJAT

FIN

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*LA VIE SURNATURELLE*, préfaces de S. E. Mgr Beaussart et du T. R. P. GARRIGOU-LAGRANGE. Éd. Bloud et Gay (épuisé).

*ORIGINES ET FORMATION DE LA THÉORIE DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRIQUES ET MAGNÉTIQUES*. Éd. Herrmann.

*L'OEUVRE DE L'INTELLIGENCE EN PHYSIQUE*. Éd. Presses Universitaires.

*PRINCIPES DU RÉGIME CORPORATIF*. Éd. libr. Paillard.

CONNAÎTRE LE COMMUNISME. Éd. Haumont.

*DOCTRINE CHRÉTIENNE DE L'ÉTAT*. Éd. Haumont

CONNAÎTRE LE CHRISTIANISME. Éd. F.N.A.C.

“CULTURE”  
CATHOLIQUE

LA COLOMBE  
Éditions du VIEUX COLOMBIER  
5, rue Rousselet, Paris

Copyright 1949 by La Colombe, Éditions du Vieux Colombier

Achévé d'imprimer le 8 février 1950 par l'imprimerie Aubin à Ligugé (Vienne)  
D. L., 1<sup>er</sup> trimestre 1950 – Édit., n° 256 – Impr., n° 544

LA COLOMBE  
ÉDITIONS DU VIEUX COLOMBIER  
5, rue Rousselet – Paris – Ville

**PRÉSENCE DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE**

S. Em. le Cardinal SUHARD - S. Ex. Mgr RONCALLI - S. Ex. Mgr CHOLLET - S. Ex. Mgr ANCEL - Mgr CHAPPOULIE - M. l'Abbé RODHAIN - R. P. BEIRNAERT - R. P. BOUYER - R. P. DANIELOU - R. P. DUBARLE - R. P. ROGUET - M. Étienne GILSON, de l'Académie Française.

**LE CHRISTIANISME PEUT-IL NOUS SAUVER ?**

par FRANÇOIS DE LA NOÉ

**LES ÉTAPES DU CATHOLICISME SOCIAL**

par HENRI ROLLET

**LA SPIRITUALITÉ FRANÇAISE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

par LOUIS COGNET

Chaque numéro 175 fr.

---

**COLLECTION IDÉES ET CHRISTIANISME**

<b>HEURES CHRÉTIENNES</b> PAR FRANCIS JAMMES	150 fr.
<b>ITINÉRAIRE</b> PAR MAURICE ZUNDEL	170 fr.
<b>L'HOMME PASSE L'HOMME</b> PAR MAURICE ZUNDEL	275 fr.
<b>LE ROMAN DE LA CONVERSION DE NEWMAN</b> PAR LUI-MÊME	
Traduit de l'anglais par MADAME LEFRANÇOIS -PILLION	
Introduction et Notes par LE DOCTEUR DENYS GORCE	450 fr.

**COLLECTION LES PLUS BEAUX ÉCRITS**

<b>LES PLUS BEAUX TEXTES SUR LA VIERGE MARIE</b>	
PAR LE R.P. PIE RÉGAMEY	390 fr.
<b>LES PLUS BEAUX TEXTES DE LA LITURGIE ROMAINE</b>	
PAR DOM BERNARDET	300 fr.
<b>SAINT BERNARD</b> PAR DANIEL-ROPS, suivi de textes choisis par DOM ALEXIS PRESSE	300 fr.